UNIVERSITÉ DE RENNES — FACULTÉ DES LETTRES

VOLTAIRE

ET

L'INFLUENCE ANGLAISE

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes

PAR

Edouard SONET

RENNES
IMPRIMERIE DE L'OUEST-ECLAIR

1926

UNIVERSITÉ DE RENNES — FACULTÉ DES LETTRES

VOLTAIRE

ET

L'INFLUENCE ANGLAISE

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes

PAR

Edouard SONET

RENNES
IMPRIMERIE DE L'OUEST-ECLAIR
1926

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A MON AMI Dr R. W. BOYLE

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549206_0043

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

Voilà bientôt cent cinquante années que Voltaire a disparu de la scène de ce monde, et si la critique est aujourd'hui unanime à reconnaître les dons merveilleux de l'écrivain, elle reste encore fort divisée quand il s'agit d'apprécier l'influence qu'il a exercée sur la pensée française : c'est que Voltaire a fait une révolution dont les principes n'ont pas été unanimement acceptés.

Acclamé, encensé par tous ceux qui pensent que la raison voyage à petites journées, mais qu'enfin elle arrive, Voltaire est encore exécré de tous ceux qui, croyant que le cœur a ses raisons que la raison ignore, se refusent à reconnaître que le XVIII[e] siècle a été le siècle de l'affranchissement de l'intelligence.

M. Paul Souday écrivait récemment, à propos de la série de conférences sur Voltaire données par M. Bellessort :

« Il paraît que M. Bellessort ne maltraitera pas trop Voltaire à la Société des Conférences : voilà une bonne nouvelle, mais un peu imprévue à laquelle on ne croira que lorsque le brillant conférencier aura terminé sa série [1]. »

En 1915, dans une thèse présentée à la Sorbonne, M. A. S.

Note. — Pour les passages de Voltaire cités dans le texte, les renvois se rapportent, sauf indication contraire, à l'édition Lahure, publiée en 1859. Nous avons, en outre, utilisé la « Bibliographie » de Bengesco, la Correspondance de Voltaire par L. Foulet, ainsi que l'excellente édition des « Lettres Philosophiques » de G. Lanson.

(1) *Le Temps*, 26 janvier 1925.

Hurn qualifiait Voltaire de « vulgarisateur de génie » [1] ; et quelques années auparavant M. Faguet avait écrit au sujet de l'auteur des *Lettres philosophiques* la phrase suivante : « Voltaire, un esprit léger et peu puissant dont le grand homme est John Locke » [2].

Quand on se rappelle le magnifique témoignage d'admiration rendu par le plus grand des écrivains allemands à la mémoire de Voltaire et que l'on voit des critiques français exploiter certains détails de l'œuvre du grand écrivain pour rabaisser son génie, on est fortement tenté de conclure que nul n'est prophète dans son pays.

« Voltaire, écrivait Gœthe, sera toujours considéré comme le plus grand homme littéraire des temps modernes et, peut-être même, de tous les siècles, comme la création la plus étonnante de l'auteur de la nature, création où il s'est plu à rassembler, une seule fois, dans la frêle et périlleuse organisation humaine toutes les variétés du talent, toutes les gloires du génie, toutes les puissances de la pensée [3]. »

Si nous avons opposé ce jugement de Gœthe à celui des écrivains cités plus haut, c'est pour montrer que la postérité n'a pas dit son dernier mot au sujet du grand écrivain français. Si la réputation de celui qui, au XVIII[e] siècle, s'était assuré la monarchie intellectuelle des esprits, a paru parfois subir une éclipse, cela est dû d'abord à ce que Voltaire fut avant tout l'apôtre de la raison; or, le progrès de la raison ne suit pas une voie constamment ascendante, mais il se réalise toujours à la suite d'actions et de réactions plus ou moins brusques, plus ou moins violentes. La popularité de Voltaire étant intimement liée au progrès du rationalisme, pendant longtemps son nom soulèvera de nombreuses disputes et, de ce fait, il fera parmi nous, pendant longtemps encore, figure de contemporain.

Peu aimé des Anglais, le seul nom de Voltaire suffit encore aujourd'hui à soulever les colères chez un peuple foncièrement catholique, profondément attaché à ses traditions tel que

(1) A. S. HURN, *Voltaire et Bolingbroke*, 1915, page 5.
(2) E. FAGUET, *Dix-huitième siècle*, page 232.
(3) Traduction empruntée à A. HOUSSAYE dans le *Roi Voltaire*, page 360.

le peuple canadien-français, et lorsque le poète Louis Fréchette adressait à l'auteur de la Pucelle cette cinglante apostrophe :

> Oui, je reconnais là
> Ce « sourire hideux » que Musset flagella
> Qui, de miel pour les rois, — ô rictus exécré,
> Soixante ans insulta tout ce qui fut sacré
> Et dont, ô mon pays, sur ta sainte blessure
> Vint rejaillir un jour, la lâche éclaboussure (1).

il ne faisait qu'exprimer le sentiment général de son pays. Comment expliquer aujourd'hui l'animosité de tout un peuple contre l'un des plus grands de nos écrivains ? L'explication, suivant nous, est facile à trouver. Si l'on nous demandait ce qui sépare les Canadiens-Français de leurs frères de France, nous serions fortement tentés de répondre : c'est Voltaire : Voltaire, c'est-à-dire l'esprit du XVIII^e^ siècle.

Héritiers directs de notre XVIII^e^ siècle, profondément attachés à l'autorité religieuse grâce à laquelle ils ont pu conserver la langue de leurs ancêtres, les Canadiens-Français n'ont pas été affectés par le changement d'esprit qui s'est opéré en France sous le règne de Voltaire et des philosophes. Or, nous verrons au cours de cette étude que l'influence anglaise fut, grâce à Voltaire, un facteur important de ce changement.

Si, au point de vue littéraire, le XVIII^e^ siècle suit à peu près la tradition classique de l'âge précédent, par contre un abîme, qui paraît d'abord inexplicable, sépare l'esprit des deux siècles; et, suivant nous, l'explication d'un changement aussi extraordinaire doit être cherchée ailleurs qu'en France.

Le siècle de Voltaire est avant tout « a century of questioning », un siècle où l'on met en question l'autorité religieuse ou politique, où l'on renonce aux vastes et grandioses hypothèses métaphysiques, où l'on cherche une solution immédiate à des problèmes donnés, où les problèmes sociaux occupent de plus en plus une place prépondérante dans les préoccupations des philosophes, un siècle enfin où prévaut la doctrine de Locke

(1) *La Légende d'un Peuple.* — Montréal, 1908, page 329.

d'après laquelle toutes nos connaissances sont tirées de l'expérience.

Certes il est facile de trouver, en France même, de nombreuses causes qui amenèrent un changement dans l'esprit public de la nation; mais, à notre avis, le facteur le plus important de ce changement si soudain réside dans l'introduction en France de l'empirisme anglais dont Voltaire fut le meilleur représentant. Or, de même qu'en Angleterre, de nombreux écrivains ont voulu nier l'influence de Descartes sur la pensée anglaise, de même nombre de critiques français ont cru devoir affirmer que Locke, le père de l'empirisme anglais, avait été sans influence sur la pensée française. Nous croyons que ces écrivains français ou anglais n'ont pas su voir les relations étroites qui s'établirent entre les deux pays dès le XVI^e^ siècle, ou qu'ils ont été aveuglés, inconsciemment peut-être, par leurs préjugés nationaux.

Dès la fin de la Renaissance, des rapports intellectuels assez étroits se sont établis entre la France et l'Angleterre. Les causes de ce contact entre les deux nations sont assez nombreuses : rapports incessants entre protestants français et anglais, affluence des « scholars » anglais dans les universités françaises, rôle important joué par le collège anglais de Douai, rapports politiques. En outre, l'œuvre des grands sceptiques français tels que Bodin, Montaigne et Charron, a été lue et commentée en Angleterre et y a exercé une assez forte influence, car elle contient en germe le déisme anglais et son appel à la tolérance.

Au point de vue littéraire, le XVII^e^ siècle a été pour la France une époque de splendide isolement. L'influence de l'Italie et de l'Espagne, si importante sous le règne de Louis XIII, cesse de se faire sentir sous le règne suivant, grâce à une pléiade d'hommes de génie qui affranchissent les Lettres françaises de toute influence extérieure.

Par suite de la domination, politique et sociale, de la France en Europe, les grands classiques français sont peu préoccupés de ce qui se passe en dehors de leur propre pays et c'est à peine si, durant tout le XVII^e^ siècle, on peut trouver quelques traces d'idées anglaises. Saint-Evremond passera vingt

années d'exil en Angleterre, sans éprouver le moindre désir de se familiariser avec la langue de son pays d'adoption ; par contre, on verra un Anglais tel que le Chevalier Hamilton acquérir la réputation d'un excellent écrivain français ; la langue française est couramment parlée par l'élite de la société anglaise.

Si, vers le milieu du XVII^e^ siècle, la France est soustraite à toute influence étrangère, l'Angleterre, au contraire, voit le goût français s'imposer de plus en plus dans sa littérature : de nombreux Anglais, exilés en France après la Révolution, rentrent dans leur pays et, en même temps qu'ils contribuent fortement à provoquer une réaction contre le puritanisme, ils font connaître et admirer nos grands classiques que les écrivains de la Restauration s'efforceront d'imiter. C'est la période durant laquelle Shakespeare est pour ainsi dire oublié par l'élite de la nation anglaise qui lui préfère Dryden.

La France n'est pas moins indépendante, au point de vue philosophique. La doctrine du Cartésianisme qui, un moment, effaroucha l'orthodoxie religieuse, est finalement acceptée et se répand rapidement à l'étranger. Mr. Leslie Stephen, l'éminent auteur de *History of English Thought in the XVIIIth Century* prétend que le cartésianisme n'a laissé pour ainsi dire aucune trace dans la pensée anglaise; or, le goût pour la philosophie fut inspiré à Locke par le *Discours de la Méthode* et le cartésianisme fut enseigné à Cambridge longtemps après la publication des *Principes de Newton*. Ajoutons enfin que les deux grands philosophes anglais du XVII^e^ siècle, Hobbes et Locke ont séjourné longtemps en France, et que si le dernier y sentit naître son goût pour la philosophie, le premier, par les études mathématiques qu'il fit, y développa cet esprit logique qui donne à son œuvre une couleur si originale.

De ce qui précède, on peut donc conclure que, durant les XVI^e^ et XVII^e^ siècles, la France a fourni à l'Angleterre un important apport intellectuel, et que l'influence de ce dernier pays sur la France a été de très peu d'importance. N'oublions pas cependant que c'est dans la deuxième partie du XVII^e^ siècle que l'Angleterre acquiert une place prépondérante en Europe dans le domaine intellectuel, politique et social ; mais son prestige

ne s'étendra sur le continent qu'après le retour de Voltaire en France.

A peine le grand monarque a-t-il disparu, qu'un nouvel esprit se manifeste en France. Ce pays jouit encore, il est vrai, de l'hégémonie intellectuelle qu'il doit au siècle précédent, mais les écrivains de la nouvelle génération tournent de plus en plus leurs regards vers les pays du Nord dont jusqu'alors ils n'ont subi qu'une faible influence.

Au moment où s'ouvre le nouveau siècle, l'Angleterre est, dans le domaine intellectuel, politique et social, en avance sur les nations continentales : elle a fait sa Révolution, elle possède une Constitution qui permet que le roi soit « tout-puissant pour faire le bien », mais ait « les mains liées pour faire le mal » [1], le Parlement a promulgué le *Toleration Act*, la Société Royale vient d'être fondée pour l'avancement des sciences, Dryden a ajouté un lustre nouveau à une littérature déjà très riche, Newton vient de faire ses immortelles découvertes, enfin Locke a légué à son pays une philosophie qui cristallise toutes les tendances du nouveau siècle.

L'heure est enfin venue pour la France de recevoir un apport d'idées anglaises, lesquelles laisseront sur l'esprit français une très forte empreinte. Déjà, l'écho des deux révolutions accomplies en Angleterre, commence à se répercuter en France. Les protestants, que la Révocation de l'Edit de Nantes a forcés à prendre refuge de l'autre côté de la Manche, sont les premiers à fournir des renseignements sur le pays où ils jouissent d'une liberté inconnue dans leur ancienne patrie.

Mais il faudra la grande voix de Voltaire pour apprendre aux Français que les barbares du Nord possèdent une littérature non moins riche que la leur, une philosophie originale et un système de gouvernement qui pourrait servir de modèle aux divers Etats européens.

Le séjour de Voltaire en Angleterre constitue un événement capital dans l'histoire de la littérature française. La pensée européenne en a subi un contre-coup dont on ne saurait exagérer l'importance, car, comme l'a fort bien remarqué M. Bru-

(1) *Lettres philosophiques*. Ed. LANSON, tome I, page 89.

netière : « Tout ce qu'il y a de négatif dans sa pensée, Voltaire l'emportait de France, presque tout ce qu'il y a de positif il l'a rapporté d'Angleterre [1]. » D'autre part, Mr. John Morley nous assure que « Voltaire went to England a poet and came back a sage » [2]; il eût pu ajouter qu'il revint un différent poète.

Si les critiques, qui ont fait une étude du XVIII[e] siècle, ont pu nier l'influence de tel ou tel écrivain ou philosophe anglais sur Voltaire, ils se sont trouvés d'accord cependant pour considérer le séjour de Voltaire en Angleterre comme l'un des événements les plus importants de la vie du grand écrivain.

M. Faguet, qui ne professait pas une très vive admiration pour Locke, le philosophe dont Voltaire se proclame sans cesse le disciple, écrivait au sujet du philosophe de Ferney :

« En Angleterre, où il alla tout d'abord au milieu d'une nation réfléchie, grave, très savante, tournée aux études philosophiques, politiques, historiques, scientifiques, il apprit à porter son intelligence sur des objets plus sérieux qu'il n'avait accoutumé de faire [3]. »

Devant l'unanimité de la critique contemporaine à reconnaître l'importance du séjour de Voltaire en Angleterre, il y a lieu d'être surpris qu'aucun ouvrage n'ait encore été publié, qui établisse définitivement ce que le génie de Voltaire doit à l'influence anglaise. Combler cette lacune, en faisant une courte synthèse de cette influence, tel sera l'objet de notre étude. Le sujet est très vaste et demanderait une étude approfondie de la littérature et de l'évolution des idées dans les deux pays au XVII[e] et au XVIII[e] siècles, qui dépasserait le cadre de notre travail.

Telle quelle, cette étude offrira, nous osons l'espérer, quelques vues originales sur ce mouvement de l'histoire de la pensée, qu'Anglais et Allemands désignent respectivement sous les noms spéciaux de Enlightenment et Aufklärung et qui a pour but l'affranchissement de la l'intelligence humaine. Si l'Angleterre a donné à ce mouvement la première impulsion, c'est la France qui, grâce au génie universel de Voltaire, en a

(1) BRUNETIÈRE. *Littérature Française*. Vol. III, page 131.
(2) John MORLEY. *Voltaire*. Page 14.
(3) FAGUET. *Voltaire, Classiques populaires*. Page 17.

été le principal moteur. D'autre part, le philosophe de Ferney n'eût peut-être pas joui de la royauté intellectuelle qu'il exerça jusqu'à sa mort, s'il n'avait trouvé en Angleterre une riche mine à exploiter.

Pour ce qui concerne le domaine philosophique et social, nous trouverons la source de l'influence anglaise sur Voltaire dans l'étude de Locke, de Newton, du déisme, ainsi que dans l'étude des institutions et de la vie sociale anglaises; pour ce qui est du domaine de la littérature, nous commencerons par l'étude des écrivains contemporains de Voltaire, Pope et Swift, puis de ceux de la Restauration, pour remonter enfin jusqu'à Shakespeare.

Par une heureuse coïncidence, Lord Bolingbroke, qui introduisit Voltaire à la vie anglaise et qui lui fit connaître l'œuvre de Locke et de Newton, était lui-même un philosophe et comptait parmi ses amis les deux plus grands écrivains de l'époque : Pope et Swift; une coïncidence, plus heureuse encore, a voulu que Voltaire arrivât en Angleterre quelque temps après la publication de cette virulente satire contre les théologiens, le *Tale of the Tub* et l'année même de la publication de l'immortel *Gulliver* ; c'est durant cette même année que Pope souleva une tempête d'indignation par la publication de sa *Dunciad* dans laquelle il attaquait avec une fureur presque sauvage les pédants et les barbouilleurs.

Voltaire eut donc la bonne fortune, dès son arrivée en Angleterre, de se trouver placé au centre même de l'activité littéraire de ce pays.

Des diverses influences exercées par l'Angleterre sur Voltaire, l'influence littéraire est peut-être la seule qui ait été sérieusement contestée; ce sera une partie importante de notre tâche de montrer, avec documents à l'appui, que, même dans ce domaine, Voltaire a su tirer parti de son commerce avec les meilleurs écrivains anglais et que, là, comme ailleurs, il a fait œuvre de novateur.

CHAPITRE I

VOLTAIRE EN ANGLETERRE

La volumineuse correspondance qui constitue peut-être la plus intéressante, la plus curieuse et la plus piquante des œuvres de Voltaire, contient malheureusement une lacune. Il s'agit de l'époque durant laquelle le jeune poète séjourna en Angleterre.

Voltaire décida-t-il de se faire oublier, ou plutôt craignit-il que sa correspondance ne tombât entre les mains de ses ennemis, c'est ce que nous ne saurions décider. C'est à peine si nous possédons aujourd'hui une vingtaine de lettres écrites d'Angleterre. On ne saurait assez regretter que Voltaire n'ait pas écrit plus souvent, car que de choses il eût dites qui ne sont pas dans les *Lettres Philosophiques,* que de renseignements intéressants ne nous eût-il pas donnés, que de nouveaux aperçus n'eût-il pas jetés sur les mœurs du pays dont il fut l'hôte pendant plus de deux ans !

Cependant, grâce aux recherches de savants biographes, notamment de M. Foulet, il nous est possible aujourd'hui de lever un peu le voile qui recouvrait cette période particulièrement féconde de la vie de Voltaire.

Ce n'est point notre intention de relater ici les incidents qui marquèrent le départ de Voltaire pour l'Angleterre, ainsi que son séjour dans ce dernier pays : ce travail a été fait par MM. Churton Collins, Ballentyne, et plus récemment par L. Foulet ; nous nous bornerons simplement à rappeler brièvement l'œuvre accomplie par Voltaire et la réputation qu'il s'était acquise avant de partir en exil, les relations personnelles

qu'il se créa en Angleterre, le monde politique et littéraire dans lequel il fut introduit, les principaux événements auxquels il se trouva mêlé, le nom des journaux qui le renseignèrent sur la vie anglaise; enfin nous tâcherons d'établir, à l'aide de documents que Voltaire nous a laissés, quelle connaissance de la langue anglaise il a bien pu acquérir au cours de son séjour en Angleterre.

Au moment où, poussé par les circonstances, il se disposait à traverser la Manche, Voltaire, qui n'avait alors que trente-deux ans, était déjà célèbre. Introduit de bonne heure dans une société brillante et licencieuse de seigneurs libertins, il n'avait pas tardé à y acquérir la réputation d'un bel esprit. Il n'avait que dix-neuf ans lorsque son père, mécontent de le voir mener une vie dissipée, l'envoya en Hollande en qualité de page de l'ambassadeur de France; mais, à la suite d'une aventure sentimentale, le jeune Arouet avait été renvoyé chez son père. Deux pièces satiriques, qui circulèrent sous son nom, avaient valu à Voltaire un exil à Sully et un séjour de onze mois à la Bastille. En 1718, le brillant succès d'*Œdipe* l'avait fait reconnaître comme le plus grand auteur dramatique du temps, et en 1723, dans le *Pour et le Contre*, il avait lancé ses premières attaques contre toute religion positive et s'était posé hardiment en champion de la religion naturelle. S'adressant à Dieu il avait osé écrire :

« Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux ». Ajoutons enfin que, dès 1724, le *Poème de la Ligue* qui contient un appel à la tolérance circulait déjà clandestinement.

Remarquons ici que Voltaire avait commencé sa tragédie d'*Œdipe* et son *Poème de la Ligue* pendant la retraite forcée qu'il fit à la Bastille; jusqu'à l'époque de son départ pour l'Angleterre, Voltaire avait surtout songé à mener une vie de plaisir, ses idées philosophiques et religieuses étaient encore flottantes; nous verrons que si l'Angleterre ne créa pas Voltaire, elle lui apprit du moins à porter son intelligence vers de graves et sérieux problèmes qui, jusqu'alors, n'avaient pas retenu son attention.

C'est le 17 avril 1726 que l'auteur d'*Œdipe*, coupable d'avoir été bâtonné par les gens du chevalier de Rohan, fut

arrêté et mis à la Bastille, où il resta pendant environ deux semaines. Le 29 avril, le ministre Maurepas signait un ordre de mise en liberté, et le 3 mai, Voltaire se rendait à Calais où il arrivait le 5 et recevait l'hospitalité de M. Dunoquet. Voltaire aurait donc quitté Calais pour l'Angleterre vers le milieu du mois de mai, le 13 suivant M. Foulet [1].

Voltaire arriva en Angleterre muni d'excellentes recommandations, notamment de l'Ambassadeur anglais à Paris; en outre, il avait connu en France l'Evêque Atterbury et Lord Bolingbroke, tous les deux exilés de leur pays. Il passa probablement la première soirée à Londres chez Bolingbroke, puis il accepta l'hospitalité que lui offrit un riche négociant du nom de Falkener à qui il dédia plus tard sa tragédie de *Zaïre*.

Grâce aux recommandations qui lui avaient été données en France, grâce à l'appui qu'il reçut de Bolingbroke, et poussé par son insatiable curiosité, Voltaire eut bien vite accès dans le monde des Whigs et des Tories, et il ne tarda pas à se rencontrer avec tout ce que la littérature et la politique comptaient d'hommes célèbres en Angleterre.

Parmi les gens du monde, il vit Robert Walpole, lord Peterborough, lord et lady Hervey, ainsi que Mrs Conduit, la nièce de Newton. Il eut le plaisir de causer très souvent avec des écrivains tels que Pope, Swift, Young, Gay, Gongreve, et des philosophes tels que Berkeley et Clarke; il rendit visite à Pope, à Twickenham, et vécut près de trois mois avec Swift chez lord Perterborough; il fut présenté à la célèbre duchesse de Malborough au moment où celle-ci préparait ses *Mémoires* ; enfin il connut lord Pulteney, l'adversaire implacable de Walpole. Certains passages de sa correspondance indiquent clairement que Voltaire vécut surtout dans l'intimité des Bolingbroke. L'ancien ministre de la reine Anne était l'âme de l'opposition menée contre Walpole ; Voltaire tira la plupart de ses informations sur la constitution anglaise et sur la lutte des deux grands partis politiques de ses conversations avec Boling-

(1) Nous devons aux recherches de M. Foulet les détails circonstanciés concernant le départ de Voltaire pour l'Angleterre. Voir dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France* (1906 et 1908) les deux articles sur « *Voltaire en Angleterre* ».

broke ainsi que de la lecture des principaux journaux. Parmi ces journaux, il faut citer la *London Gazette,* le *Daily Post,* le *Daily Journal,* le *Weekly Journal,* et surtout le *Craftsman,* qui était le journal de Brolingbroke et que Voltaire continua de recevoir lorsqu'il fut de retour en France [1].

Jamais voyageur, visitant un pays étranger pour la première fois, ne sentit sa curiosité aussi vivement excitée que Voltaire. Les fameuses *Lettres Anglaises* nous montrent clairement que le jeune exilé s'intéressa à tout ce qui touchait à la vie anglaise : libertés politiques, Parlement, vie sociale, controverses religieuses, littérature, commerce et industrie, etc... Rien n'échappait à son œil observateur.

Avouons-le, cette curiosité naturelle, manifestée par Voltaire pour tout ce qui touche à la vie anglaise, est d'autant plus grande que le jeune exilé gardait un profond ressentiment contre son propre pays; il pensait avec quelque raison, qu'en faisant un jour connaître à ses compatriotes les mœurs et les institutions anglaises, il pourrait ainsi dénoncer impunément les abus dont souffraient les Français et dont lui-même avait été la victime.

Cependant, quels que soient les motifs qui aient poussé Voltaire à publier le résultat de ses observations sur l'Angleterre, il n'en a pas moins fait un louable effort pour nous faire connaître aussi exactement que possible ce qui, en Angleterre, occupait l'attention du public et défrayait les conversations entre 1726 et 1729. Dans une étude consacrée aux sources des *Lettres Philosophiques,* M. Lanson a rendu pleinement justice au travail de documentation de Voltaire :

« Lorsqu'à leur lumière, on relit les *Lettres Philosophiques,* écrit M. Lanson, il paraît bien qu'elles sont en relation plus étroite et plus constante avec l'Angleterre qu'on ne s'y serait d'abord attendu. Si ce n'est pas, si ce n'a jamais dû être un journal de voyage exact et minutieux, on sent à chaque page le contact, l'influence de l'actualité, de la civilisation, de

(1) M. Lanson, dans son édition des *Lettres Philosophiques* et dans un article sur *Voltaire et les Lettres Philosophiques* (*Revue de Paris,* juillet-août 1908), a montré que beaucoup de jugements portés par Voltaire sur les institutions anglaises réflètent souvent l'opinion exprimée dans les journaux.

l'opinion anglaises. Toute sorte de détails insignifiants prennent un sens quand on feuillette les journaux ; sous la rédaction impersonnelle, les impressions personnelles reparaissent [1]. »

Au moment où Voltaire arriva en Angleterre, la controverse entre déistes et théologiens faisait rage ; il fut agréablement surpris de voir certains écrivains attaquer l'orthodoxie religieuse sans être menacés de finir leurs jours dans une sombre forteresse; et le poète, qui avait été emprisonné pour avoir été battu, éprouva une profonde satisfaction à vivre dans une atmosphère de liberté qu'il n'avait jamais connue.

« Voltaire, écrit M. Desnoiresterres, qu'il dût ou non prendre racine sur cette terre de la libre pensée, voulait autant que cela était possible à un étranger, pénétrer à fond les usages, la philosophie, la littérature de ce peuple républicain qui ne voyait dans son roi qu'un homme d'affaires, un premier commis et, en aucun cas, son maître [2]. »

Un heureux concours de circonstances voulut que Voltaire rencontrât les deux plus grands écrivains anglais, Pope et Swift, au moment même où les milieux littéraires étaient en état d'effervescence par suite de la publication de la *Dunciad*. A la querelle des déistes venait s'ajouter la plus fameuse controverse de l'histoire de la littérature anglaise.

Les deux grands écrivains anglais avec lesquels Voltaire put s'entretenir étaient alors affligés d'infirmités, ce qui faisait dire à Swift :

Pope has the talent well to speack
But not to reach the ear,
His loudest voice is low and weak
The dean too deaf to hear [3].

Malgré leurs souffrances physiques, ils se trouvaient alors en pleine possession de leur talent et prêts à faire face à la tempête qui allait fondre sur eux. C'est vers cette même

(1) LANSON, *Loc. cit.*
(1) DESNOIRESTERRES : *La Jeunesse de Voltaire*, 2e édition, Paris, 1871, page 376.
(3) SWIFT : *Poetical Works Boston*. Vol. I, page 204.

époque que Swift publiait cette amère satire du genre humain, *Gulliver*.

On conçoit aisément avec quelle joie et quelle avide curiosité Voltaire dut suivre ces querelles littéraires et philosophiques, dont le centre se trouvait précisément dans le milieu où lord Bolingbroke l'avait introduit.

Voltaire se rendit bien vite compte que, sans une connaissance approfondie de la langue anglaise, son enquête sur le pays où il s'était réfugié serait incomplète. Il se mit donc au travail avec cette ardeur fébrile qu'il apportait en toutes choses et, six mois après son arrivée à Londres, non seulement il écrivait assez bien l'anglais, mais il pouvait s'exprimer tolérablement.

Dès son séjour en Angleterre, Voltaire pressentit l'importance qu'allait prendre la langue anglaise dans les relations intellectuelles des pays européens; il écrivait en 1727 :

« Au reste, je regarde la langue anglaise comme une langue savante, qui mérite que les Français l'étudient avec la même application que les Anglais apprennent le français [1]. »

Voltaire ne voulait pas suivre l'exemple de certains voyageurs qui, sans connaître les mœurs ou le langage de l'Angleterre, s'avisent d'écrire une plate satire contre une nation qu'ils ne connaissent point; il entendait, au contraire, noter durant son séjour, toutes les observations qui pouvaient être utiles à son pays.

« Il me semble que, dans cette sorte d'ouvrage (Relation de voyage), on devrait principalement s'étudier à faire mention de toutes les choses utiles et de tous les hommes du pays dont on parle, afin de les faire connaître utilement à ses compatriotes [2]. »

Avant de rechercher jusqu'à quel point Voltaire était familiarisé avec la littérature anglaise, il n'est peut-être pas inutile de nous demander quelle connaissance de la langue il a bien pu acquérir au cours d'un séjour qui dura un peu plus de deux ans.

Il semble définitivement établi que Voltaire était absolu-

(1) *Avertissement de l'Essai sur la Poésie Epique.* Vol. V, page 199.
(2) *Avertissement de l'Essai sur la Poésie Epique.* Vol. V, page 199.

ment ignorant de la langue anglaise lorsqu'il débarqua en Angleterre [1]. Que ses progrès aient été rapides, il nous en a laissé d'excellentes preuves et cela est d'autant plus surprenant que la plupart des hommes éminents avec qui il entretint d'étroites relations s'exprimaient en excellent français.

La correspondance de Voltaire datée de 1726 est rédigée en français; mais, dès 1727, Voltaire écrit en anglais à son ami Thiériot. Il y avait à peine un an et demi qu'il était Outre-Manche lorsque l'auteur de la *Henriade* s'avisa de publier dans la langue du pays ses *Essais Anglais,* qui, outre leur valeur documentaire, sont un précieux témoignage des progrès qu'il réalisa dans l'étude de l'anglais.

L'avertissement au lecteur est fort instructif à cet égard :

« It has the Appearance of too great a Presumption in a Traveller who has been 18 months in England, to attempt to write in a Language which he cannot pronounce at all and which he harly understands in conversation [2]. »

Il ressort donc de ce document que, si Voltaire écrivait l'anglais assez bien pour faire honneur à un étranger, par contre il avait encore beaucoup de difficulté à suivre une conversation et plus encore à s'exprimer. Cet aveu est très important et, à notre avis, on n'en a jamais suffisamment tenu compte en critiquant les erreurs qu'il a commises dans les jugements qu'il a portés sur certains ouvrages anglais et tout spécialement sur le théâtre; nous aurons à revenir sur ce sujet quand nous traiterons de l'influence de Shakespeare.

D'après l'abbé Desfontaines, Voltaire aurait d'abord écrit ses *Essais* en français et les aurait ensuite traduits en anglais; mais nous savons par la correspondance de Voltaire qu'on ne peut guère donner créance aux critiques formulées par cet intrigant abbé. Il y a plutôt lieu de croire que les *Essais* furent revisés par Young, avec lequel Voltaire était très lié. Cela n'enlève rien d'ailleurs au mérite de ce dernier.

(1) Lanson. *Voltaire et les Lettres Philosophiques. Revue de Paris,* (juillet-août 1908), page 515.

(2) Nous citons ici un passage de l'œuvre originale reproduite par Ballentyne dans *Voltaire in England,* page 54. On trouvera la traduction de l'abbé Desfontaines dans les *Œuvres complètes,* vol. V, page 199.

Certains passages de l'*Essai sur la Poésie Epique* sont écrits dans un anglais presque pur et ont suscité l'admiration des critiques anglais, notamment de Mr. Churton Collins.

Après la publication de ces *Essais,* Voltaire ne s'arrêta pas en si bonne voie; il eut l'ambition d'écrire en vers. Mais cette fois l'essai ne fut pas heureux, et les quelques fragments de poésie anglaise qui nous viennent de l'auteur de la *Henriade* n'ont d'autre valeur que l'intérêt historique qui s'y rattache.

Les vers qui suivent furent adressés à lady Hervey, célèbre pour sa beauté :

Laura would you know the passion
You have kindled in my breast ?
Triffling is the inclination
That by words can be express'd.

In my silence see the lover
True love is by silence known!
In my eyes, you'll best discover
All the power of your own (1).

Un curieux passage du *Discours sur la Tragédie* qui précède la tragédie de *Brutus* dédiée à Bolingbroke, indique clairement combien Voltaire avait subi l'influence de l'atmosphère dans laquelle il vivait :

« Je vous avoue, milord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais passé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarrassé lorsque je voulus composer une tragédie française. Je m'étais presque accoutumé à penser en anglais; je sentais que les termes de ma langue ne venaient plus se présenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant : c'était comme un ruisseau dont la source avait été détournée, etc (2). »

Différent en cela de Montesquieu et de Rousseau, qui séjournèrent en Angleterre sans apprendre la langue du pays, Voltaire se rendit compte immédiatement des avantages qu'il pourrait retirer de sa connaissance de l'anglais et, dans la solitude de Vandsworth, chez Falkener, il s'était mis à l'étude

(1) *Œuvres complètes.* Vol. VI, page 616.
(2) *Discours sur la Tragédie.* Vol. I, page 207.

avec le succès que nous venons d'indiquer. Il ne tarda pas à découvrir que cette littérature anglaise que l'on ignorait, ou dont on ne faisait aucun cas en France, offrait un vaste champ à exploiter et il se promit d'être le premier à la faire connaître aux Français.

« Les Anglais, écrit Voltaire, ont beaucoup profité des ouvrages de notre langue, nous devrions à notre tour emprunter d'eux, après leur avoir prêté »; et il ajoute : « Je ne sais à laquelle des nations il faudra donner la préférence; mais heureux celui qui sait sentir leurs différents mérites » (1).

Grâce à son intelligence, grâce aux laborieux efforts qu'il fit pour acquérir une excellente connaissance de la langue du pays dont il était l'hôte, Voltaire put recueillir tous les avantages qu'offrait alors à un étranger l'étude de la littérature, des mœurs et des institutions de la nation anglaise.

Bien que nous n'ayons que fort peu de renseignements sur les allées et venues de Voltaire en Angleterre, nous savons que la période de sa vie qu'il passa dans ce pays témoigne d'une activité aussi intense que celle qu'il montrera plus tard, lorsque, arrivé à l'apogée de la gloire, il sera devenu le patriarche de Ferney. Non seulement Voltaire lit tout ce qui se publie à Londres, étudie la littérature anglaise, s'intéresse à la vie politique, s'initie à la philosophie de Locke et à la physique de Newton, note rapidement les traits essentiels qui constituent le caractère des Anglais, mais encore il trouve le temps d'achever la publication de la *Henriade,* d'écrire ses *Essais Anglais,* de préparer son *Histoire de Charles XII*, *La Mort de César,* ainsi que ses *Lettres Philosophiques.*

Et, naturellement, au moment même où Voltaire note ses observations, sa pensée se reporte vers le pays d'où il a été exilé et ses remarques sur l'Angleterre auront d'autant plus de poids qu'elles semblent établir un frappant contraste entre ce qui existe dans ce dernier pays et la France.

« Les *Lettres Anglaises,* dit Lanfrey, sont non seulement le livre du siècle où il y a le plus de vérités nouvelles,

(1) *Lettres philosophiques.* Ed. Lanson. II, page 139.

mais ces vérités y sont armées en guerre et sonnent comme les fléches inévitables du dieu à l'arc d'argent [1]. »

Quarante ans plus tard, Voltaire nous rappellera encore l'importance des résultats de son voyage en Angleterre. A Horace Walpole, qui lui reproche de ne pas avoir compris le génie de Shakespeare, il écrit le 15 juillet 1768 :

« Je suis le premier qui ait fait connaître Shakespeare aux Français; j'en traduisis des passages, il y a quarante ans, ainsi que de Milton, de Walter, de Rochester, de Dryden et de Pope. Je peux vous assurer qu'avant moi-même personne en France ne connaissait la poésie anglaise; à peine avait-on entendu parler de Locke. J'ai été persécuté pendant trente ans par une nuée de fanatiques, pour avoir dit que Locke est l'Hercule de la métaphysique qui a posé les bornes de l'esprit.

« Ma destinée a encore voulu que je sois le premier qui aie expliqué à mes concitoyens les découvertes du grand Newton [2]. »

Lorsque, au début de l'année 1729, Voltaire regagnera la France, non seulement il rapportera dans son pays de nouvelles idées de réformes qui ébranleront l'édifice social et politique, mais il contribuera aussi, quoiqu'à un moindre degré, à préparer la révolution littéraire qui, un siècle plus tard, à la représentation d'*Hernani,* mettra aux prises Classiques et Romantiques et consacrera le succès de la nouvelle Ecole.

(1) LANFREY : *L'Eglise et les Philosophes au XVIII^e siècle.* Page 120.
(2) *Lettre à Horace Walpole.* Vol. XXXII, page 293.

CHAPITRE II

LES CONTEMPORAINS DE VOLTAIRE

Une simple lecture des *Lettres Philosophiques* suffit à nous donner une excellente idée de la prodigieuse influence que l'Angleterre exerça sur les idées philosophiques et sociales de Voltaire. La tâche est beaucoup moins facile, quand il s'agit de retracer les influences littéraires.

C'est à la lecture des œuvres publiées pendant son séjour en Angleterre, que Voltaire sentit se développer son goût pour la littérature anglaise; les premiers ouvrages anglais qu'il lut furent probablement ceux des écrivains auxquels il fut présenté et avec qui il entretint d'étroites relations. Parmi ces écrivains, Pope était celui qu'il désirait le plus rencontrer. Plusieurs anecdotes ont été rapportées au sujet des relations de ces deux écrivains, qui nous montreraient Voltaire sous un jour peu édifiant, mais, outre que ces anecdotes sont sujettes à caution, il nous suffit de connaître l'opinion de Voltaire sur l'auteur de l'*Essai sur l'Homme* et de savoir quelle influence il en subit.

Si le caractère de Pope n'était pas fait pour attirer la sympathie, Voltaire n'en conçut pas moins une grande admiration pour le talent de l'écrivain. Il trouva l'*Essai sur la Critique* supérieur à l'*Art Poétique* de Boileau et déclara le *Rape of the Lock* supérieur au *Lutrin*. Les qualités de Pope étaient précisément celles qui étaient le plus à même de captiver Voltaire. Les critiques anglais eux-mêmes s'accordent à reconnaître que les vers de Pope brillent surtout par l'élégance, la précision et l'harmonie, toutes qualités qui sont essentiellement françaises.

Dans une lettre à son ami Thiériot, Voltaire lui écrivait : « I intend to send you two or three poems of Mr. Pope, the best poet of England and, at present, of the whole world... Il never saw so amiable an imagination, so gentle graces, so great variety, so much wit and so refined knowledge of the world as in this little performance » [1].

Voltaire nous a donné lui-même une traduction de *Rape of the Lock* dont le ton rappelle assez bien le *Lutrin* de Boileau :

> Umbriel à l'instant, vieux Gnome rechigné,
> Va d'une aile pesante et d'un air renfrogné, etc. [2].

Ce qui frappa le plus Voltaire, c'est la facilité du vers anglais à exprimer une pensée philosophique : « Les sujets sont généraux et pour la plupart du ressort de toutes les nations » [3].

On trouve dans certaines satires de Voltaire, telles que *Le Mondain, Le Pauvre Diable,* l'*Epître à Boileau,* des traces de l'influence de Pope ; non seulement quelques-unes des idées de l'écrivain anglais sont reprises par Voltaire, mais l'intention philosophique y est plus apparente et la forme semble davantage n'être que l'ornement d'une forte pensée.

Mais les deux ouvrages de Pope qui suscitèrent l'admiration de Voltaire et dont il s'inspira directement sont la *Dunciad* et l'*Essay on Man.*

La *Dunciad* fut publiée en 1728, durant le séjour de Voltaire en Angleterre ; elle souleva parmi les adversaires littéraires de Pope une tempête d'indignation. Cette virulente satire avait été composée à l'instigation et peut-être même avec la collaboration de Swift et avait reçu l'approbation des membres de l'ancien Club Scriblerus, dont avaient fait partie la plupart des amis de Pope et Swift. Les pédants, les mauvais poètes et tous les mercenaires de la littérature y sont bafoués et représentés dans un milieu ridicule et dans des attitudes grotesques. Pope se pose en champion de l'Esprit contre son

(1) FOULET : *Correspondance de Voltaire*, page 53.
(2) *Lettres Philosophiques*. Ed. LANSON, II, page 137.
(3) *Lettres Philosophiques*. Ed. LANSON, II, page 136.

antithèse la Stupidité. Cette satire est d'une extrême véhémence et les expressions grossières y foisonnent :

> Out with Dunciad. Let pass the secret
> That secret to each fool — that he is an ass (1).

Bien que Pope n'ait pas la jovialité de Rabelais, l'humour, l'énergie du vers, la verve endiablée qui y est déployée font de la *Dunciad* un des meilleurs ouvrages de Pope.

Publié quatre ans seulement après la *Dunciad,* le *Temple du Goût* fut, si l'on croit Voltaire, conçu dans les mêmes circonstances que le chef-d'œuvre de Pope ; le *Temple du Goût* ne serait qu'une plaisanterie de société où chacun fournissait des idées et Voltaire n'aurait eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit (2).

Le *Temple du Goût* causa aussi un scandale parmi les adversaires littéraires de Voltaire :

« Le *Temple du Goût* créa plus d'ennuis à M. de Voltaire que ceux des ouvrages où il a combattu les préjugés les plus puissants et les plus funestes (3). »

Voltaire emploie les mêmes procédés que Pope pour ridiculiser ses adversaires, « ces insectes de la société qui ne sont aperçus que parce qu'ils piquent ». S'il ne se sert pas d'expressions aussi grossières, s'il ne recourt pas à des insultes aussi brutales, par contre il est inférieur à son modèle tant pour l'énergie du vers que pour le relief du tableau.

Si, en écrivant la *Dunciad,* Pope avait simplement voulu faire rire aux dépens des pédants, il eut en publiant l'*Essay on Man* un projet plus ambitieux. Sur les conseils de Bolingbroke, qui initia Pope à ses idées philosophiques, ce dernier conçut le projet de composer un poème philosophique sur la nature et l'état de l'homme dans ses rapports avec l'univers, et avec lui-même en tant qu'individu.

Voltaire était de retour en France depuis cinq ans déjà, lorsque fut publié the *Essay on Man.* Ce poème lui arracha un cri d'enthousiasme, il en fit un éloge hyperbolique :

(1) *Poems of Pope. The Dunciad.* Book I, page 122.
(2) Voir *Lettre à Cideville.* Vol. VI, page 40.
(3) *Avertissement des Editeurs de Kehl.* Vol. VI. page 39.

« L'*Essai sur l'Homme* de Pope me paraît le plus beau poème didactique, le plus utile, le plus sublime qu'on ait jamais fait dans aucune langue » [1].

Cependant, si Voltaire porta aux nues le talent de l'artiste, s'il admira le déisme affiché par Pope, il n'en désapprouva pas moins certains arguments de l'*Essai* où le poète anglais s'efforce de traduire la pensée de Shaftesbury et de Leibnitz d'après laquelle tout ce qui est dans le monde est bien (all what is, is right). Dans une lettre adressée à M^me^ du Deffand, Voltaire écrivait à ce sujet :

« Mais il est bien étrange d'emprunter à je ne sais quel amour social dans Dieu, cette fureur irrésistible avec laquelle toutes les espèces d'animaux sont portés à s'entre-dévorer. Il paraît du dessein à tout cela, d'accord, mais c'est un dessein qui ne peut être appelé amour. Tout l'ouvrage de Pope fourmille de pareilles obscurités. Il y a cent éclairs admirables qui percent à tous moments cette nuit [2]. »

Voltaire réfuta la théorie de l'Optimisme dans deux de ses ouvrages et il avoua lui-même y avoir visé l'auteur de l'*Essay*.

En 1756, lorsqu'un tremblement de terre détruisit la ville de Lisbonne, alors que Voltaire était encore sous le coup de l'émotion ressentie à la nouvelle de la terrible catastrophe. sa pensée se reporta immédiatement à l'*Essai sur l'Homme*. Il composa alors son poème sur le *Tremblement de Terre de Lisbonne*, dans lequel il réfute la fameuse théorie de l'Optimisme. Au sujet de la publication de son poème, Voltaire écrivait à un ami :

« Je regrette d'attaquer Pope et je l'admire tout de même. Je ne crains que d'être trop orthodoxe [3]. »

Il pensait que tous ceux qui s'écrient que tout est bien sont des « charlatans » et il regrettait que ce fut Bolingbroke qui eût poussé Pope à écrire cette « plaisanterie ».

Deux ans plus tard, en 1758, Voltaire revint à la charge. mais cette fois il écrivit un chef-d'œuvre. En effet, Pope fut

(1) *Lettres Philosophiques*. Ed. LANSON, II, page 139.
(2) *Lettre à M^me^ du Deffand*, 18 mars 1736. Vol. XXIV, page 385.
(3) *Lettre au Comte d'Argental*, 22 mars 1756. Vol. XXVII, page 446.

avec les métaphysiciens allemands l'inspirateur de *Candide*. Réfuter Pope en attaquant la théorie du « meilleur des mondes possible » de Leibnitz et de « l'harmonie préétablie » de Wolf, tel était le but que se proposait Voltaire lorsqu'il écrivit *Candide*.

En dépit de ces critiques, Pope est peut-être celui des écrivains anglais que Voltaire a le plus admiré; aussi n'est-il pas étonnant qu'il ait lu et relu tous ses ouvrages et qu'il se soit parfois directement inspiré de lui. Ne disait-il pas en parlant des poèmes de Pope : « Jamais vers ne formèrent tant de grandes idées en si peu de mots » (1).

Nous n'avons point à juger ici l'œuvre de Pope, disons cependant que si l'*Essay on Man* n'est somme toute qu'une collection d'aphorismes qui marquent toutes les tendances rationalistes de l'époque, il n'en est pas moins vrai que ce poème contient des fragments d'une véritable beauté. Nombre de vers sont aujourd'hui passés dans la langue comme proverbes. Les vers suivants méritent d'être cités, car ils expriment l'idée même que Voltaire rapporta d'Angleterre, à savoir que la vie se suffit à elle-même :

> Know thyself, presume not god to scan
> The proper study of mankind is man (2).

Le succès de l'*Essay on Man* fut prodigieux ; encouragé par l'exemple de Pope, Voltaire eut lui aussi l'ambition de doter la France de poèmes philosophiques et cela nous valut les *Discours en vers sur l'Homme* et la *Loi Naturelle*.

Voltaire a reconnu lui-même s'être inspiré de Pope dans ses *Discours en vers sur l'Homme*. Il écrivait à d'Argental, le 7 janvier 1739 :

« Pourquoi ne serait-il pas permis à un Français de dire d'une manière gaie et sous l'enveloppe d'une fable, ce qu'un Anglais dit tristement et sèchement dans des vers métaphysiques traduits lâchement (3). »

(1) *Parallèle d'Horace; de Boileau et Pope*. Vol. XVIII, page 419.
(2) *Poems of Pope. Essay on Man Epistle*, II, page 194.
(3) *Œuvres complètes*. Vol. XXV, page 197.

Dans la *Loi Naturelle,* Voltaire a fait l'éloge de la philosophie de l'*Essay :*

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré.
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être
Et l'homme avec lui apprit à se connaître.
L'art quelquefois frivole et quelquefois divin,
L'art des vers est, dans Pope, utile au genre humain (1).

Dans le *Discours sur l'Homme* ainsi que dans la *Loi Naturelle,* Voltaire reproduisit les différents thèmes de l'*Essay :* limites de nos connaissances, liberté, morale universelle, déisme, etc. Les vers de Voltaire, comme ceux de Pope, se recommandent par la perfection des formes, mais trahissent une absence complète de l'émotion poétique sans laquelle un poème n'est qu'une froide composition.

A la lecture des œuvres de Pope, Voltaire put admirer la facilité et l'énergie du vers; il y puisa un trésor d'images nouvelles dont il devait profiter, il acquit la conviction que les pensées les plus abstraites peuvent être revêtues de la forme poétique; enfin, il sentit se développer en lui cette tendance à moraliser qui est si commune chez les poètes anglais.

« Nulle nation, écrit Voltaire, n'a traité la morale en vers avec plus d'énergie et de profondeur que la nation anglaise. C'est là, il me semble, le plus grand mérite de ses poètes (2). »

Un autre grand écrivain de cette même période qui laissa une impression profonde dans l'esprit de Voltaire fut encore un ami de Bolingbroke, le doyen Swift. Voltaire vécut trois mois avec l'auteur de *Gulliver* dans la maison de lord Peterborough. Une lettre adressée à Swift nous apprend que ce dernier devait se rendre en France et que Voltaire lui offrit de lui donner des lettres d'introduction pour ses amis (3).

A l'époque où Voltaire se rencontra avec Swift, ce dernier jouissait d'une grande réputation comme écrivain et était considéré comme le Rabelais anglais. Nous devons à la plume

(1) *La Loi Naturelle.* Vol. V, page 53.
(2) *Siècle de Louis XIV.* Vol. IX, page 211.
(3) *Lettre à Swift, vendredi* 16... Vol. XXIV, page 87.

de Voltaire un parallèle sinon juste, du moins fort intéressant, de Rabelais et de Swift :

« Il a l'honneur d'être prêtre comme Rabelais et de se moquer de tout comme lui, mais on lui fait grand tort, selon mon petit sens, de l'appeler de son nom. Rabelais dans son extravagant et inintelligible livre a répandu une extrême gaîté et une plus grande impertinence; il a prodigué l'érudition, les ordures et l'ennui : c'est un philosophe ivre qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse.

M. Swift est Rabelais dans son bon sens et vivant en bonne compagnie; il n'a pas à la vérité la gaîté du premier, mais il a toute la finesse, la raison, le choix et le bon goût qui manque à notre curé de Meudon [1]. »

C'est probablement en lisant la *Dunciad* que Voltaire acquit la conviction que Swift était généralement regardé comme le Rabelais anglais; on trouve, en effet, dans le premier livre de ce poème les vers suivants adressés à Swift :

> O thou, whatever title please thy ear
> Dean, Drapier, Bickerstaff or Gulliver
> Whether thou choose Cervantes serious air
> Or laugh and shake in Rabelais easy chair [2].

On s'imagine aisément le plaisir que dut éprouver Voltaire à la lecture du *Conte du Tonneau,* œuvre dans laquelle Swift déploie toutes les ressources de son esprit pour couvrir de ridicule les sectes religieuses dominantes de l'Europe. Lorsqu'en 1704, il publia ce conte, Swift n'avait pas encore atteint le degré de morbidité et de noire misanthropie qui rend parfois pénible la lecture de *Gulliver* ; un ton de jovialité, une verve endiablée animent tout l'ouvrage et Voltaire dut savourer certains passages du conte où les sarcasmes de l'auteur s'exercent aux dépens de l'Eglise romaine; on peut en juger par le passage que nous allons citer :

« Pierre invite ses deux frères à dîner, n'ayant à leur servir qu'un morceau de pain brun; il présente à chacun d'eux une tranche de ce pain en leur disant que c'est du mouton

(1) *Lettres Philosophiques.* Ed. LANSON, II, page 135.
(2) POPE : *Dunciad.* Vol. I, page 1.

excellent. Comme ceux-ci se récrient en disant qu'ils ne voient que du pain, Pierre, furieux, s'écrie : Look you, gentlemen, to convince you what a couple of blind, positive, ignorant, wilful puppies you are, I will use but this simple argument : By G... it is true good natural mutton as any in Leading Hall Market; and G... confound you both, if you offer to believe otherwise [1]. »

En lisant le *Conte du Tonneau,* Voltaire put se rendre compte que le meilleur moyen de confondre ses adversaires n'est pas toujours dans la solidité des arguments; il faut avant tout avoir les rieurs de son côté. « Le *Conte du Tonneau,* écrivait-il, a fait plus de mal à l'Eglise romaine que Henri VIII [2]. Voltaire devait quelques années plus tard montrer aux Français qu'il avait su profiter de l'exemple de Swift et que,comme lui, il pouvait aussi employer l'ironie comme l'arme la plus redoutable.

Ce que Voltaire admirait surtout chez Swift et ce qu'il croit être la qualité essentielle des écrivains anglais, c'est la hardiesse de pensée et d'expression. Ainsi en 1759 il écrivait à M^me^ du Deffand :

« Plût à Dieu, madame, pour le bien que je vous veux, qu'on eût pu copier fidèlement le *Conte du Tonneau* du doyen Swift, c'est un trésor de plaisanterie dont il n'y a point d'idées ailleurs... Que j'aime la hardiesse anglaise, que j'aime les gens qui disent ce qu'ils pensent. C'est ne vivre qu'à demi que de n'oser penser qu'à demi [3]. »

Le *Conte du Tonneau* (Tale of a Tub) souleva l'enthousiasme de Voltaire; l'éloge qu'il en fit à M^me^ du Deffand nous paraît un peu outré. Ne nous y trompons pas cependant, Voltaire admire peut-être moins le talent de l'artiste que les moqueries et les sarcasmes contre le Catholicisme, le Luthéranisme et le Calvinisme :

« Dans ce pays si étrange à une partie de l'Europe, on n'a point trouvé trop étrange que le Révérend Swift se soit moqué dans son *Conte du Tonneau* du Catholicisme, du

(1) A *Tale of a Tub*, Oxford, 1920, page 118.
(2) *Lettre à d'Alembert*, 13 août 1760. Vol. XXVIII, page 502.
(3) *Lettre à M^me^ du Deffand*, 17 août 1760. Vol. XXVIII, page 502.

Luthéranisme et du Calvinisme : il dit pour ses raisons qu'il n'a pas touché au Christianisme. Il prétend avoir respecté le Père en donnant cent coups de fouet aux trois enfants. Des gens difficiles ont cru que les verges étaient si longues qu'elles allaient jusqu'au Père [1]. »

Voltaire prétendait que Pascal n'était amusant qu'aux dépens des Jésuites, alors que Swift divertissait et instruisait aux dépens de la race humaine [2]; aussi, tout en admirant la verve intarissable et l'ironie mordante de Swift, il emmagasinait dans sa riche mémoire certaines attaques, certains détails piquants, qu'il répandra plus tard dans ses contes et facéties ainsi que dans sa correspondance.

Très longtemps après son retour en France, Voltaire continuait à goûter les œuvres de Swift. Il s'en inspira parfois, comme dans le *Pot Pourri*.

Swift est resté célèbre pour les plaisanteries qu'il fit aux dépens de quelques-uns de ses contemporains. La plus célèbre de toutes est celle de la mort de « Partridge ». Ce dernier publiait chaque année un almanach dans lequel il annonçait certains événements qui devaient se produire au cours de l'année. Swift résolut de ridiculiser l'auteur de l'almanach; il annonça, à une date déterminée, la mort de Partridge; puis, à la date indiquée, il publia l'acte de décès de ce dernier. Partridge eut beau protester qu'il était bien vivant, Swift convainquit le public que l'auteur de l'almanach était bien mort; on n'a aucune peine à reconnaître que, dans la *Relation sur la maladie du jésuite Berthier*, Voltaire s'est inspiré de la *Mort de Partridge*.

Mais les deux œuvres de Voltaire dans lesquelles s'accuse fortement l'influence de Swift sont *Micromégas* et *Candide*. Tant par la forme que par l'humour, ces deux chefs-d'œuvre de fiction rappellent, en effet, l'immortel *Gulliver*, ouvrage qui parut pendant que Voltaire était en Angleterre.

Dans *Micromégas* l'imitation de *Gulliver* est très nettement apparente. Voltaire suppose qu'un habitant de Sirius,

(1) *Lettres philosophiques*. Ed. Lanson, II, note page 136.
(2) Voir *Lettre à Mme du Deffand*, 17 août 1760. Vol. XXVIII, page 502.

un géant fabuleux, auquel il donne le nom de Micromégas, voyage sur la terre et, après de nombreux incidents et de profondes observations, en arrive à cette conclusion que nos connaissances sont extrêmement bornées et que rien n'est grand en soi, ni petit, mais que tout est relatif.

Micromégas et *Gulliver*. ont de nombreux point de ressemblance : on trouve dans les deux ouvrages, même géographie fabuleuse, même contraste de géants et de pygnées, même dédain pour l'ignorance de l'homme, mêmes bouffonneries, même violente satire des institutions et des croyances humaines.

Si l'imitation de *Gulliver* est moins apparente dans *Candide,* elle n'en est pas moins réelle. Nous avons vu qu'en écrivant *Candide,* Voltaire avait eu pour but de réfuter l'optimisme de l'*Essay* de Pope, ainsi que la théorie du meilleur des mondes possible de Leibnitz. Pour tourner les rieurs de son côté et donner à ses arguments une plus grande force de pénétration, Voltaire se servira de l'arme même qu'il avait tant admirée chez l'auteur du *Conte du Tonneau* et de *Gulliver :* ce mélange d'imagination et de sarcasmes. S'il est difficile de trouver dans *Candide* certains passages directement empruntés de Swift, il n'en est pas moins vrai que le ton, l'allure même de ce conte rappelle la manière du Rabelais anglais : même feu, même vivacité, même verve. En lisant *Gulliver* ou *Candide,* le lecteur, une fois le premier mouvement d'incrédulité passé, se laisse prendre à l'illusion du récit, grâce à la verve intarissable de l'auteur, dont il croit entendre le rire infernal.

On a souvent reproché à Voltaire le pessimisme désolant qui se dégagerait de l'œuvre de *Candide* ; ce reproche n'est pas complètement justifié. Sans doute, cette mise à nu de toutes les misères humaines laisse une profonde impression de tristesse; mais Voltaire a voulu surtout protester contre l'optimisme béat de Pope, optimisme qui présente ses dangers ; d'ailleurs, en nous conseillant de cultiver notre jardin, Voltaire nous offre un remède aux maux dont nous souffrons. Toute l'œuvre de l'écrivain français est une attes-

tation de sa foi dans le progrès de la nature humaine et de son espoir dans un avenir meilleur.

Il en est autrement de Swift, dont toute la correspondance témoigne de son profond mépris pour l'homme. Un an avant l'arrivée de Voltaire en Angleterre, il écrivait à Pope : « I have ever hated all nations, all professions, all communities; and all my love is towards individuals... I hate and detest that animal called man, although, I heartily love John, Peter, Thomas and so forth » (1).

Voltaire nous montre que si les maux désolent l'humanité, il nous est du moins possible d'améliorer notre sort ; Swift, au contraire, ne poursuit aucun but moral, il étale simplement son cynisme et sa misanthropie.

Il ne faudrait donc pas croire que Voltaire ait servilement imité Swift, car, malgré la source dont il est inspiré, *Candide* comme *Micromégas* demeure une œuvre originale et porte l'empreinte particulière du génie de Voltaire.

« Presque tout est imitation, écrivait Voltaire; il est des livres comme du feu de nos foyers, on va prendre du feu chez son voisin, on l'allume chez soi et il appartient à tous (2). »

Bien des étincelles qui brillent dans *Micromégas* et *Candide* furent produites par le génie de Swift. Voltaire s'en servit pour allumer son propre foyer.

Outre les deux grands écrivains que Voltaire rencontra, soit à Twickenham, soit chez lord Peterborough, et dont il lut les œuvres, nous devons mentionner Young, Thomson, Congreve, Gay.

Voltaire se lia d'amitié avec Young, qu'il rencontra probablement chez lord Doddington; ce dernier accordait la plus cordiale hospitalité à tous les écrivains de quelque renom.

Si Young écrivait parfois de méchants vers, en revanche, il avait la conversation brillante et pleine de spirituelles reparties. A l'époque où Voltaire connut Young, celui-ci n'avait encore publié que quelques dédicaces, dans l'espoir d'obtenir les faveurs de la haute noblesse. Le seul ouvrage qui lui a

(1) *Lettre à Pope*, 23 septembre 1725. G. Bell et Sons, London, 1912.
(2) *Lettres Philosophiques*. Ed. Lanson, II, page 136.

survécu ne fut publié que longtemps après le retour de Voltaire en France.

L'œuvre de Young n'exerça donc aucune influence sur le jeune poète français; c'est par sa conversation, par ses critiques que l'auteur des *Night Thoughts* fut utile à Voltaire ; c'est lui qui, probablement, revisa les *Essais Anglais*. L'*Essai sur la Poésie Epique* suscita entre les deux poètes une longue et vive discussion au sujet du *Paradis Perdu* de Milton, que Voltaire considère comme « the noblest work which human mind has ever attempted » [1].

Le jugement porté par Voltaire sur le poème épique de Milton constitue non seulement un précieux témoignage de son talent de critique, mais aussi de son excellente connaissance de l'anglais :

« It is observable that in all other poems, love is represented a vice, in Milton only'tis a virtue. The picture he draws of it is as marked as the persons he speaks of and as venerable [2]. » Et plus loin, il ajoute :

« He soars not above human but corrupt nature and as there is no instance of such love, there is not of such poetry. »

Cependant, Voltaire dans son *Essai* mêlait le blâme à l'éloge et son goût délicat ne pouvait supporter certaines descriptions d'horreurs, telles que celles du Péché et de la Mort, ainsi que la guerre dans les cieux.

Young prit la défense de Milton et les deux écrivains échangèrent à ce sujet quelques épigrammes qui, sans doute, font plus d'honneur à leur esprit qu'à leur jugement. Young écrivit au sujet de cette discussion :

> You are so witty, profligate and thin
> At once one thinks thee Milton, Death and Sin [3].

Lorsque, quelques années plus tard, Voltaire lut les

(1) Phrase originale citée par BALLENTYNE. *Voltaire in England*, page 96.

(2) Ce passage de l'œuvre originale de Voltaire est tirée de l'ouvrage de Churton COLLINS : *Voltaire in England*, page 65. On en trouvera dans les *Œuvres Complètes*, vol. V, page 243, la traduction littérale faite par l'Abbé DESFONTAINES.

(3) *Young,s Poetical Works*. Introduction, page 24. Boston, Houghton, Mifflin et Company.

fameuses *Night Thoughts*, il ne parut apprécier que fort médiocrement cet ouvrage. La mélancolie qui se dégage du poème, cette hantise de la mort, ces réflexions sur la fragilité des choses humaines et autres lieux communs engendrent une certaine tristesse que Voltaire ne pouvait supporter. Il pensait d'ailleurs que les sermons ne sont pas faits pour être mis en vers et que tout doit avoir sa propre place.

C'est probablement encore par l'intermédiaire du Mécène anglais Doddington que Voltaire connut l'auteur des *Saisons*. Il avoue avoir découvert en Thomson un grand génie et une grande simplicité et il dit aimer en lui le poète et le philosophe. Les tragédies lui semblent élégamment écrites, bien qu'un peu déclamatoires, mais l'intrigue lui paraît trop compliquée :

« Mr. Thomson's tragedies seem to me wisely intricated and elegantly written, they want perhaps some fire and it may be that his heroes are neither moving nor busy enough, but taking him all in all, methinks he has the highest claim to the greatest esteem [1]. »

Dans cette même lettre Voltaire avoue que l'on atteindrait peut-être la perfection de l'art par un raisonnable mélange du goût français : « And perhaps the perfection of Art should consist in a due mixture of French taste and English energy. »

Dans une lettre à M. Saurin, Voltaire lui rappelle qu'il a connu Thomson : « Je l'ai connu il y a quelque quarante années. S'il avait su être un peu plus intéressant dans ses autres pièces, et moins déclamateur, il aurait réformé le théâtre anglais que Gilles Shakespeare a fait naître et a gâté [2]. »

Voltaire goûta-t-il le poème des *Saisons* ? Cela est fort douteux. Il était trop un homme de cette société raffinée du XVIII[e] siècle, il avait trop horreur de la solitude pour apprécier pleinement le sentiment de piété puritaine, cette exaltation naïve devant la beauté sévère des paysages d'Ecosse que l'on

(1) *Lettre à lord Lyttleton.* BALLENTYNE. *Voltaire in England*, page 100. Cette lettre, datée du 17 mai 1750, ne se trouve ni dans les *Œuvres Complètes*, ni dans la *Correspondance* publiée par M. FOULET.

(2) *Lettre à M. Saurin*, 28 février 1764. Vol. XXX, page 231.

rencontre dans les *Saisons*. Voltaire pensait, faussement d'ailleurs, que seul un poète né dans un pays ensoleillé était à même de traiter un pareil sujet.

Dans les *Lettres Philosophiques,* Voltaire nous apprend qu'il connut Congreve lorsque ce dernier était sur le point de mourir. Au cours de son premier entretien avec Voltaire, Congreve pria celui-ci de ne voir en lui qu'un gentilhomme; Voltaire, piqué de cette fatuité, répondit « que s'il avait eu le malheur de n'être que gentilhomme, il ne le serait jamais venu voir », et Voltaire ajoute : « et je fus choqué de cette vanité si mal placée » (1).

Voltaire put voir jouer à Londres quelques-unes des comédies de Congreve ; il confère à cet auteur l'honneur d'avoir porté plus loin la gloire du théâtre comique :

« Il n'a fait que peu de pièces, mais toutes sont excellentes dans leur genre. Les règles du théâtre y sont rigoureusement observées, elles sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse, on n' essuie pas la moindre plaisanterie, vous voyez partout le langage des honnêtes gens avec des actions de fripon, ce qui prouve qu'il connaissait bien son monde et qu'il vivait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie (2). »

Les comédies de Congreve devaient plaire à Voltaire, car elles marquent l'apogée de l'influence française sur la littérature anglaise. Des comédies telles que *The Deceiver, Love for Love* rappellent l'école française dont Congreve s'inspirait. Par la bienséance du langage, elles offrent un contraste frappant avec le cynisme du théâtre de l'époque de Charles II.

Outre les écrivains que nous venons de citer, nous devons mentionner encore Gay, que Voltaire rencontra chez Doddington. Tout ce que nous savons au sujet de leurs relations, c'est que Gay fut le premier qui montra le *Beggar's Opera* au jeune exilé.

De tous les écrivains contemporains de Voltaire, Pope et Swift sont les seuls dont l'influence directe se retrouve dans les œuvres de l'écrivain français; mais, de son commerce avec

(1) *Lettres Philosophiques*. Ed. Lanson, II, page 109.
(2) *Lettres Philosophiques*. Ed. Lanson, II, page 108.

des écrivains de génie inférieur et de la lecture de leurs œuvres, Voltaire a pu tirer d'inappréciables résultats. L'étude d'œuvres secondaires, outre qu'elle lui fournit des idées et des traits nouveaux qu'il emmagasinait dans sa riche mémoire, lui fit mieux comprendre ce qui constitue l'originalité de l'esprit anglais.

CHAPITRE III

LES ECRIVAINS DE LA RESTAURATION

La curiosité de l'infatigable auteur de la *Henriade* ne se porta pas seulement sur l'œuvre des écrivains qui, à cette époque, jetaient un certain lustre sur la littérature anglaise, il lut avidement les œuvres des principaux écrivains de la Restauration et du règne d'Elisabeth.

Voltaire lut-il les ouvrages de Chaucer ou d'autres écrivains antérieurs au grand siècle littéraire ? Cela est fort douteux, car il déclare dans l'*Essai sur les Mœurs,* qu'avant le siècle d'Elisabeth, le champ de la littérature n'était pas cultivé en Angleterre. Il est même probable que de tous les écrivains de la période d'Elisabeth, Voltaire n'était familier qu'avec les œuvres de Shakespeare et de Milton et à un moindre degré avec celles de Spenser et Waller.

Nous connaissons si peu de choses sur le séjour de Voltaire en Angleterre, sur les discussions littéraires qu'il dut avoir avec ses amis, sur ses lectures, qu'il est fort difficile de se faire une idée exacte de sa connaissance de la littérature anglaise : toutes nos recherches à ce sujet ne peuvent avoir d'autre base que les quelques documents que l'on trouve dans ses propres ouvrages ou dans sa correspondance.

Fort heureusement, les commentaires de Voltaire sur les écrivains anglais depuis l'époque de la Restauration jusqu'à la mort de Pope sont assez nombreux pour nous convaincre qu'il avait une excellente connaissance des ouvrages publiés durant cette période.

L'auteur des *Lettres Philosophiques* a consacré une lettre tout entière à la mémoire de Rochester et de Waller. D'après Voltaire, Rochester serait un homme de génie et un grand poète, et il nous a donné une traduction libre d'un passage de sa *Satire sur l'homme* qu'il compare à celle de Boileau. Cette comparaison fait moins honneur au critique qu'au traducteur; il est bon, d'ailleurs, de nous rappeler que beaucoup de critiques formulées par Voltaire sur certains auteurs anglais, ne sont que l'écho des opinions de son entourage.

Voltaire compare Waller à Voiture et il n'hésite pas à le proclamer supérieur à ce dernier; il écrivit une traduction de l'*Eloge funèbre de Cromwell.*

« Waller », écrit Voltaire, « bien meilleur que Voiture, n'était cependant pas parfait : ses ouvrages pleins de galanterie respirent la grâce, mais la négligence les fait languir, les pensées fausses les défigurent... Les ouvrages sérieux sont pleins d'une vigueur qu'on n'attendait pas de la mollesse de ses autres pièces [1]. »

Dans la même lettre, Voltaire nous rappelle que les comtes de Dorset et de Roscomon, ainsi que Milord Halifax n'ont pas cru déroger en devenant de grands poètes et d'illustres écrivains. Peut-être n'est-il pas inutile de remarquer ici que Voltaire n'a jamais manqué une seule occasion de faire ressortir la grande considération dont jouissaient les gens de lettres en Angleterre. Les critiques anglais tels que Ballentyne, Churton Collins et Professor Lounsbury ont appelé notre attention sur ce fait sans essayer de montrer ce qu'il y a d'excessif dans ces assertions de Voltaire. Cependant il faudrait être juste. S'il est vrai qu'à l'époque du séjour de Voltaire en Angleterre, les meilleurs écrivains étaient honorés et relativement indépendants, il n'en est pas moins vrai que, quelques années auparavant, des poètes de mérite en étaient réduits à la plus grande misère et que le plus grand écrivain de la Restauration, Dryden, végéta pendant de longues années et resta toute sa vie à la merci d'un parti politique. Mais Voltaire préparait dans son pays l'avènement des gens de lettres et des philosophes au pou-

(1) *Lettres Philosophiques.* Ed. Lanson, II, page 127.

voir et, pour arriver à ce but, il ne se croyait pas tenu de présenter la vérité tout entière. Chose étrange, celui-là même qui ne manquait jamais l'occasion de nous rappeler le peu de considération dont jouissaient les écrivains français, devait longtemps plus tard, à la représentation d'*Irène,* recevoir les mêmes honneurs que ceux que l'on confère à un roi.

Le poème de Butler, *Hudibras,* devait immanquablement attirer l'attention de Voltaire. Les sarcasmes, les coups de lance dirigés contre les théologiens ainsi que la verve moqueuse qui anime le poème, tout devait plaire au futur auteur de *Candide.* Non seulement Voltaire a consacré une des *Lettres Philosophiques* à la critique de *Hudibras,* mais il a tenté de nous donner une traduction d'une partie de ce poème.

« *Hudibras,* dit Voltaire, « est un ouvrage tout comique et cependant le sujet est la guerre civile du temps de Cromwell. Ce qui a fait verser tant de sang et tant de larmes a produit un poème qui force le lecteur le plus sérieux à rire. »

« Le poème d'*Hudibras* dont je vous parle, semble être un composé de la *Satire Ménippée* et de *Don Quichotte* ; il a sur eux l'avantage des vers; il a celui de l'esprit; la *Satire Ménippée* n'en approche pas ; elle n'est qu'un ouvrage très médiocre, mais à force d'esprit l'auteur d'*Hudibras* a trouvé le secret d'être fort au-dessous de *Don Quichotte* [1]. »

De tous les écrivains de l'époque de la Restauration, ce furent surtout les dramaturges qui suscitèrent le plus la curiosité de Voltaire; deux des *Lettres Philosophiques* sont entièrement consacrées à la comédie et à la tragédie ; en outre, si nous consultons la correspondance générale de Voltaire, nous voyons que chaque fois qu'il est question de littérature anglaise, c'est généralement le théâtre qui est mentionné. L'auteur de *Zaïre* aura beau proclamer que les Français sont les maîtres dans la tragédie, par le soin même qu'il prend à souligner les défauts de la scène anglaise, on sent qu'il ne peut se défendre d'admirer les beautés irrégulières de ce théâtre et, quant à propos de Dryden, il nous dit : « que ces pièces barbares dépourvues de bienséance ont des lueurs étonnantes au milieu de

(1) *Lettres Philosophiques.* Ed. LANSON, II, page 147.

cette nuit » [1], on sent que ces lueurs étonnantes, qu'elles viennent d'un Dryden ou d'un Shakespeare, ont fortement impressionné Voltaire et qu'elles le hanteront toute sa vie.

Voici le jugement qu'il a porté sur le plus grand écrivain de la Restauration :

« Dryden, poète du temps de Charles II, auteur plus fécond que judicieux, qui aurait une réputation sans mélange, s'il n'avait fait que la dixième partie de ses ouvrages et dont le grand défaut est d'avoir voulu être universel [2]. »

Dans ses tragédies, Dryden, comme la plupart des écrivains de cette période, s'est inspiré du théâtre français, mais il a su cependant conserver une certaine originalité. S'il admire Corneille, son admiration n'est point aveugle; il pense que le grand tragique français a été gêné par des règles trop étroites, et il signale le manque d'action de notre théâtre, les trop longues harangues, la rigidité de la règle des trois unités, etc... D'autre part, Dryden trouve que Shakespeare est souvent plat et insipide et que sa verve comique dégénère souvent en grossièreté, mais il ne peut se défendre d'admirer le génie du grand tragique anglais qui est la nature même.

Dryden s'efforcera donc de reproduire dans ses tragédies les beautés du théâtre de Shakespeare, tout en se conformant, peu rigoureusement il est vrai, aux conventions du théâtre classique.

Dans le prologue de l'une de ses pièces les plus régulières, Dryden nous explique le double but qu'il s'est proposé d'atteindre :

> He who writ this, not without pains and thought
> From French and English theaters has brought
> Th'exactest rules, by which a play is wrought.
>
> The Unities of Action, Place, Time ;
> The scenes unbroken; and a mingled chime
> Of Johnson's humour, with Corneille's rhyme [3].

(1) *Lettres Philosophiques*. Ed. LANSON, II, page 84.
(2) *Lettres Philosophiques*. Ed. LANSON, II, page 83.
(3) *Prologue to Secret Love*, 1668.

On ne rencontre plus dans les pièces de Dryden ce mélange de tragique et de comique, cette licence, ces bouffonneries, ces anachronismes, ces massacres que les Classiques reprochent si amèrement au théâtre de Shakespeare, mais, en revanche, on n'y trouve plus cette fidèle représentation de la nature, ces scènes de pathétique et de sublime grandeur qui sont les qualités suprêmes du plus grand des génies dramatiques.

Voltaire a cependant grandement profité du brillant poète de la Restauration; il dut voir jouer un certain nombre de ses pièces.

« Il y a », écrit Villemain, « des ressemblances assez marquées entre la pompe de son *Alzire* et de sa *Sémiramis* et ces belles tirades rimées de Dryden, surchargées d'images élégantes mais un peu communes. Cette fausse magnificence, cette hardiesse, qui n'est que dans le langage, fut pour le poète français, un modèle qui le trompa peut-être sur l'emploi que son art pouvait faire des richesses, alors nouvelles, de la scène anglaise [1]. »

Voltaire, en effet, attacha une trop grand grande importance aux critiques que Dryden fit du théâtre de l'âge précédent et spécialement de Shakespeare ; il ne sut pas voir que, sous ces critiques, se cachait une profonde admiration pour celui qui, n'ayant que les ressources de son propre génie, sut atteindre les sommets de l'art dramatique. Voltaire emprunta à Dryden une certaine élégance, un certain luxe de langage, certains détails brillants, mais tout ce que le théâtre anglais lui fournit d'idées nouvelles, il le doit à Shakespeare. Cela ne l'empêcha pas de placer Dryden au-dessus de tous les écrivains qui l'avaient précédé :

« Le célèbre Dryden s'est signalé dans tous les genres de poésie : ses ouvrages sont pleins de détails naturels, brillants, animés, vigoureux, hardis, passionnés, mérite qu'aucun de sa nation n'égale et qu'aucun n'a surpassé [2]. »

Mais ce qui peut-être chez le grand écrivain de la Restauration suscita le plus la curiosité de Voltaire, fut l'œuvre de critique et spécialement de critique dramatique.

(1) Villemain : *Littérature XVIII^e siècle*. Vol. I, page 96.
(2) *Siècle de Louis XIV*. Vol. IX, page 211.

En 1668 Dryden publia *An Essay on Dramatic Poesy* qui, aujourd'hui encore, offre un très grand intérêt ; de tous les ouvrages anglais de critique du XVIIIe siècle, c'est le seul qui n'ait pas trop vieilli. Dryden y fait de judicieuses remarques sur la querelle des Anciens et des Modernes ; il y oppose le théâtre anglais au théâtre français; enfin il y traite de la règle des trois unités, de la liaison des scènes ainsi que de la question de la rime.

Voltaire dut lire très attentivement cet *Essay* qui contenait des vues ingénieuses sur le théâtre et des aperçus nouveaux sur l'avantage de la rime et sur le génie de Shakespeare. Dans son *Discours sur la Tragédie,* Voltaire consacre plusieurs chapitres au théâtre anglais, à la question de la rime, ainsi qu'à la difficulté du vers français [1] ; nombre d'arguments de l'*Essay* y sont reproduits. Il arrive parfois que l'écrivain français donne une fausse interprétation à la pensée de Dryden; nous en trouverons un excellent exemple en étudiant l'influence du plus grand des écrivains dramatiques anglais.

Addison est le premier Anglais qui, d'après Voltaire, eut le grand mérite de faire une pièce raisonnable et écrite d'un bout à l'autre avec élégance; c'est le plus sage des écrivains anglais, celui dont le goût est le plus sûr et dont le style est le plus naturel :

« Non seulement il s'est immortalisé par son *Caton,* la seule tragédie anglaise écrite avec une élégance et une noblesse continue, mais ses autres ouvrages de critique et de morale respirent le goût : on y voit partout le bon sens paré des fleurs de l'imagination; sa manière d'écrire est un excellent modèle en tout pays [2]. »

Et au sujet de *Caton,* il fait la comparaison suivante avec une pièce de Corneille :

« *Caton* est un chef-d'œuvre pour la diction et pour la beauté des vers. Le rôle de Caton est à mon gré fort au-dessus de celui de Cornélie dans *Pompée* ; car Caton est grand sans

(1) *Dict. philosophique. Art Dramatique.* Vol. I. pages 207-209.
(2) *Siècle de Louis XIV.* Vol. IX, page 211.

enflure et Cornélie qui, d'ailleurs, n'est pas un personnage nécessaire, vise quelquefois au galimatias. Le Caton de Mr. Addison me paraît le plus beau personnage qui soit sur aucun théâtre [1]. »

Voltaire reconnut cependant que cette pièce était défigurée par une froide intrigue d'amour qui « répand sur elle une langueur qui la tue » [2] ; il conçut une vive admiration pour la beauté des vers et la mâle énergie qui se dégage du fameux monologue sur l'Immortalité de l'Ame; il voulut en faire goûter la beauté à ses compatriotes et en fit une traduction :

> Oui Platon, tu dis vrai, notre âme est immortelle,
> C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
> Eh ! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
> Ce dégoût des faux-biens, cette horreur du néant [3] ?

Il est bon de remarquer ici que Voltaire a toujours été frappé de la vigueur et de l'énergie du vers anglais; ce qui le remplit d'admiration c'est cette facilité du vers à exprimer de profondes pensées. Il avoue lui-même que le génie de notre langue et les bienséances ne peuvent donner l'équivalent de la licence impétueuse du vers anglais, et qu'il est bien plus facile en anglais qu'en français de rendre une idée en peu de vers. La pièce de *Caton* lui semble faite pour un auditoire un peu philosophe et très républicain. Enfin il déclare que les Anglais devraient être les « précepteurs du genre humain » [4].

Ce dernier jugement peut nous paraître quelque peu excessif, mais on doit se rappeler que Voltaire n'avait pas l'esprit métaphysique et que l'empirisme anglais convenait bien plus à son esprit pratique que les spéculations de Descartes ou de Malebranche.

De tous les écrivains anglais que nous avons mentionnés jusqu'ici, Pope, Swift et Dryden sont ceux dont l'influence sur Voltaire est la plus apparente, mais la lecture des ouvrages d'écrivains de moindre importance n'en a pas moins été fort

(1) *Lettres Philosophiques*. Ed. Lanson, II, page 85.
(2) *Lettres Philosophiques*. Ed. Lanson, II, page 85.
(3) *Lettres Philosophiques*. Ed. Lanson, II, page 86.
(4) *Lettres Philosophiques*. Ed. Lanson, II, page 139.

utile au jeune écrivain français, car elle lui a permis de pénétrer plus profondément dans la psychologie du peuple anglais, et il a pu ainsi établir, au moins partiellement, ce qui constitue le génie anglais.

Il est à remarquer que toutes les traductions que Voltaire nous a données de l'anglais sont des morceaux ayant une portée philosophique ou sociale : le monologue de *Hamlet* (To be or not to be), le *Discours sur l'Immortalité de l'Ame* de *Caton*, *Hudibras*, l'*Essai sur l'Homme*, etc... Ce choix de traductions est très symptomatique et il indique, croyons-nous, le résultat le plus positif obtenu par Voltaire de son commerce avec les écrivains anglais. A l'instar de ces écrivains, Voltaire, une fois rentré en France, utilisera tour à tour tous les genres littéraires pour faire pénétrer dans le public ses idées de réformes politiques, religieuses ou sociales. Qu'il écrive un drame, un conte, une épître ou une satire, son but sera d'abord de propager une idée, une doctrine en la revêtant de la forme artistique. L'influence anglaise eût-elle été limitée à ce résultat qu'elle serait encore considérable. Il est fort probable que, si la prose de Voltaire demeure un modèle de lucidité et de clarté et est un véritable régal pour l'esprit, elle le doit surtout à ce merveilleux équilibre de la forme et de la pensée; or, nul doute que cette pensée n'ait atteint plus de maturité au contact des écrivains anglais.

Enfin, pour apprécier pleinement tous les avantages que Voltaire retira de sa connaissance de la littérature anglaise, nous ne devons pas oublier que notre auteur pratiquait le système des « cahiers notes » et là, suivant M. André Morize, « sans ordre et sans méthode, il compilait tout ce qui l'intéressait, l'amusait, l'arrêtait au passage, et ainsi se sont fixés dans son souvenir tels détails, telles phrases glanées parmi les lectures disparues dans l'oubli et qui, au besoin, trouveront une utilisation nouvelle » [1].

Ces matériaux que Voltaire puisait à pleines mains dans cette riche littérature étrangère devaient contribuer puissamment à faire de l'auteur de la *Henriade* l'arbitre intellectuel de l'Europe.

(1) André Morize : *Commentaire sur Candide*, page 49.

CHAPITRE IV

SHAKESPEARE

De tous les écrivains anglais, il n'y en a aucun dont le nom soit aussi souvent mentionné dans les œuvres ou la correspondance de Voltaire que celui de Shakespeare. Que ce soit pour louer ce génie barbare ou que ce soit pour appeler notre attention sur les faiblesses de son théâtre, il semble que l'ombre de l'illustre tragique anglais n'ait cessé de hanter la pensée de l'auteur d'*Œdipe*.

De nombreux critiques anglais et français se sont plu à signaler les erreurs qu'il est si facile de relever dans les jugements portés par Voltaire sur l'œuvre de l'immortel auteur de *Macbeth* ; ces mêmes critiques ont été portés à croire que les violentes attaques de Voltaire contre Shakespeare étaient dues, en partie, au sentiment d'une vanité blessée. Il n'est que trop vrai que, dans la deuxième partie de sa vie, Voltaire s'est parfois laissé aller à des violences de langage indignes d'un grand écrivain, et il est également vrai que Voltaire n'était pas incapable d'avoir son jugement faussé par un ressentiment personnel; mais dans le cas de Shakespeare, nous commettrions une grave injustice en doutant de la sincérité de critiques qui, suivant nous, sont le reflet de l'éducation classique de Voltaire et du milieu dans lequel il avait vécu.

Pour être à même de bien comprendre les motifs qui inspirèrent ses critiques, soit dans les *Lettres Philosophiques*, soit dans sa correspondance, il est important de se rappeler que Voltaire exprimait non seulement une impression personnelle, mais que parfois il se faisait l'écho de l'opinion qu'il avait

entendu exprimer par la plupart des écrivains qu'il rencontra durant son séjour en Angleterre; nul doute que le nom de Shakespeare n'ait fournit le sujet de nombreuses discussions soit à Wandsworth, soit à Twickenham. Bolingbroke pensait que le théâtre anglais ne possédait aucune véritable tragédie : « J'ai entendu de votre bouche que vous n'aviez pas une bonne tragédie, mais en récompense, dans ces pièces monstrueuses vous avez des scènes admirables » [1]. Dans toute l'œuvre de Swift, le nom de Shakespeare n'est mentionné qu'une seule fois. Le critique Rymer, l'ami de Dryden, désignait, sous le nom de farces et de monstres, les œuvres dramatiques antérieures à la Restauration, et il refusait le nom sacré de tragédies aux pièces de Shakespeare [2].

Il convient de rappeler ici que, dans le milieu littéraire où il fut introduit, Voltaire dut entendre exprimer l'opinion qui prévalait alors en Angleterre sur les œuvres de théâtre du règne d'Elisabeth; or, Bolingbroke n'était pas le seul qui ne rendît pas justice au génie de l'auteur d'*Othello*.

Deux grands écrivains anglais, dont Voltaire appréciait le génie, nous ont laissé une étude critique de Shakespeare où alternent constamment l'éloge et le blâme. Un coup d'œil rapide jeté sur la critique que Dryden et Pope ont faite de l'œuvre du plus grand des écrivains dramatiques jettera un jour nouveau sur les commentaires de Voltaire que nous aurons à reproduire.

Dans son *Essay of Dramatic Poesy*, publié en 1668, Dryden, le plus judicieux des critiques de la Restauration, rend au génie de Shakespeare l'hommage suivant :

« He was the man who of all the modern, and perhaps ancient poets, had the largest and most comprehensive soul. All the images of nature were still present to him, and he drew them, not laboriously but luckily; when he describes anything, you more than see it, you feel it too... he was naturally learned; he needed not the spectacles of books to read ; he looked inwards and found her there [3]. »

(1) *Discours sur la Tragédie*. Vol. I, page 209.
(2) *Lettres Philosophiques*. Ed. LANSON, II, page 91.
(3) W. P. KERR : *Essays of John Dryden*, page 79. (*An Essay on Dramatic Poesy*).

Dryden reconnaît les défauts qui gâtent les meilleures de ses œuvres :

« He is many times flat, insipid; his comic wit degenerates into clinches, his serious swelling into bombast. » Mais pour Dryden, ces défauts n'affectent que très peu la beauté de l'ensemble et aucun poète ne s'est élevé aussi haut au-dessus des autres poètes :

« But he is always great, when some great occasion is presented to him; no man can say he ever had a fit subject for his wit, and did not then raise himself as high above the rest of poets [1]. »

En 1672 Dryden publia *An Essay on the Dramatic Poetry of the Last Age*, dans lequel il montre que les écrivains de sa génération vivent dans un âge moins rude, que la société est beaucoup plus raffinée, que le goût est beaucoup plus sûr qu'au temps de la reine Elisabeth, et il conclut ainsi ses remarques sur Shakespeare :

« Let us therefore admire the beauties and the heights of Shakespeare, without falling after him, into a carelessness, and, I may call it, a lethargy of thought, for whole scenes together [2]. »

Un an avant l'arrivée de Voltaire en Angleterre, en 1725, Pope écrivit sa *Préface to an Edition of Shakespeare*. Comme Dryden, Pope semble avoir compris ou plutôt senti toute la grandeur du génie de Shakespeare, mais celui dont l'ambition avait été d'être le poète le plus correct de l'Angleterre, ne pouvait manquer de souligner fortement les irrégularités, les imperfections, les impropriétés que l'on trouve dans l'œuvre de l'auteur de *Hamlet*. Dès les premières lignes de sa Préface il porte le jugement suivant :

« For of all English Poets « Shakespeare » must be confessed to be the fairest and fullest subject for Criticism, and to afford the most numerous as well as most conspicuous instances both of Beauties and Faults of all sorts [3]. »

Pope lui-même reconnaît que Shakespeare est la nature même :

(1) W. P. Kerr : *Essays of John Dryden*. Vol. I, page 80. (*An Essay of Dramatic Poesy*).
(2) W. P. Kerr : *Essays of John Dryden*. Vol. I, page 176.
(3) Nichol Smith : *XVIII^e Century Essays on Shakespeare*, page 47.

« The poetry of Shakespeare was Inspiration indeed : he is not so much an Imitator, as an Instrument of Nature ; and tis not so just to say that he speaks from her, as that she speaks thro' him (1). »

Cependant Pope avoue ensuite que les défauts du grand écrivain sont presque aussi grands que ses qualités :

« It must be own'd that with all these great excellencies, he has almost as great defects; and that as he has written better, so he has written worse, than any other (2). »

C'est parce que Voltaire a souvent été accusé de vanité ou de mauvaise foi pour les jugements qu'il a portés sur le théâtre de Shakespeare que nous avons jugé utile de reproduire la critique faite par les deux écrivains que Voltaire avait le mieux étudiés; en nous rappelant cette critique et en tenant compte de l'éducation classique qu'avait reçue l'écrivain français, il nous sera plus facile de justifier l'attitude de ce dernier envers Shakespeare. Ajoutons cependant que Voltaire, lorsqu'il s'inspirera de Dryden ou de Pope, sera plus fidèle à la lettre qu'à l'esprit de leur critique.

Il convient d'ailleurs de remarquer ici que la tendance de l'opinion anglaise sur Shakespeare, au cours des cent années qui suivirent la Révolution, fut marquée par une sorte de compromis entre l'admiration pour les scènes de sublime grandeur, et le blâme pour les grossièretés, les bouffonneries que l'on trouve dans ses meilleures œuvres.

C'est dans ses *Lettres Philosophiques* que Voltaire nous fait connaître ses premières impressions de la tragédie shakespearienne.

« Shakespeare, qui passait pour le Corneille des Anglais, fleurissait à peu près dans le temps de Lopez de Véga; il créa le théâtre, il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût et sans la moindre connaissance des règles (3). »

Rien de plus naturel que ce jugement rendu par un écrivain, épris des plus pures traditions de l'esprit classique.

(1) Nichol Smith : *XVIII^e Century Essays on Shakespeare*, page 48.
(2) Nichol Smith : *XVIII^e Century Essays on Shakespeare*, page 49.
(3) *Lettres Philosophiques*. Ed. Lanson, II, page 79.

Celui qui reprochait à Corneille certaines incorrections de langage et qui ne pouvait lui pardonner de n'avoir pas scrupuleusement observé la règle des trois unités, n'était-il pas cent fois plus justifié d'adresser ces mêmes reproches à l'auteur de *Macbeth ?* Que le grand admirateur de Racine ait été révolté par cette scène de *Hamlet* où les fossoyeurs creusent une fosse en buvant et en faisant des plaisanteries sur les têtes de mort qu'ils découvrent, il n'y a rien qui doive nous surprendre; mais que ce même admirateur de Racine porte aux nues le génie plein de force de Shakespeare et qu'il soit frappé par le pathétique et le sublime de certaines scènes. voilà ce dont nous ne saurions jamais trop le louer.

La première pièce que Voltaire vit jouer fut *Jules César* ; nous savons qu'en dépit de quelques grossièretés et du manque d'unité, l'auteur d'*OEdipe* se sentit transporté d'enthousiasme, mais ce qui est le plus extraordinaire, c'est que la scène de *Jules César* qui le toucha le plus est précisément celle que ses préjugés classiques auraient dû lui faire condamner : il s'agit de la scène où nous voyons des orateurs s'adresser à la populace d'artisans et de plébéiens, la scène où Marc Antoine après avoir habilement harangué la foule lui montre le cadavre de César et où l'on voit progressivement le sentiment de cette foule passer de la haine de César à la haine de ses meurtriers.

Tout dans cette scène, depuis la tribune publique, le langage grossier des plébéiens, jusqu'à la présentation du cadavre à la foule, tout semblait devoir heurter les préjugés de Voltaire et cependant voici ce qu'il écrivait longtemps après cette représentation :

« Il y a une grande part d'intérêt dans ces pièces bizarres et étranges. J'ai assisté à une représentation de *Jules César* et je confesse que, dès la première scène, quand j'ai entendu le tribun reprocher à la populace romaine son ingratitude envers Pompée et son attachement à César, vainqueur de Pompée, je commençais à être intéressé, à être ému [1]. »

(1) *Observations sur le Jules César de Shakespeare. Œuvres Complètes.* Vol. III, page 567.

Cet enthousiasme que témoigne Voltaire pour une scène de *Jules César* suggère une remarque qui nous paraît assez importante : on se rappelle que, dans l'Avertissement de l'Auteur qui précède l'*Essai sur la Poésie épique*, Voltaire avouait qu'après dix-huit mois de séjour en Angleterre, il prononçait fort mal l'anglais et avait peine à l'entendre à la conversation [1] ; or, dans la scène même qui suscita l'admiration de Voltaire, l'action était si mouvementée, le spectacle si grandiose, qu'il était possible pour un spectateur, incapable de suivre le mot à mot de la pièce, d'en comprendre toute la beauté. A maintes reprises, Voltaire a été pris à parti, notamment par Mrs Montagu [2] et Samuel Johnson, pour ses attaques contre Shakespeare; n'est-on pas en droit de penser que Voltaire eût senti son admiration pour Shakespeare grandir encore s'il avait eu une meilleure connaissance du langage parlé ?

L'aveu que fait Voltaire de l'enthousiasme que suscita en lui la représentation de *Jules César* mérite d'être retenu ; il aura beau partir en guerre contre les grossièretés et les irrégularités du théâtre de Shakespeare, nous savons que les pièces du grand tragique l'intéressaient et l'émouvaient et nous comprenons que, s'il croit de son devoir de condamner certaines œuvres qui l'ont plus remué que celles de Racine et de Corneille, c'est en vertu de principes auxquels aucun écrivain ne doit pouvoir se soustraire. Il oublie que Molière lui-même, en matière de critique, se fiait à l'opinion du parterre et que le premier devoir de l'auteur dramatique est d'intéresser et d'émouvoir l'auditoire.

Le ton agressif que Voltaire adoptera plus tard à l'égard de Shakespeare, lorsque la réputation de ce dernier se répandra sur le continent, ne peut trouver de justification que dans le fait que l'admirateur de Racine ne pouvait considérer comme chefs-d'œuvre des tragédies conçues en dehors de toutes les traditions classiques. Comme beaucoup d'écrivains qui le sui-

(1) *Essai sur la Poésie Epique*. Vol. V, page 1999.

(2) Mrs. MONTAGU publia, en 1769, un *Essai on the Writings and Genius of Shakespeare*, dans le but avoué de réfuter les critiques de Voltaire.

virent, Voltaire fut gêné par une théorie. Mais s'il est vrai que bien comprendre, c'est tout pardonner, en essayant de comprendre à quel point les tragédies anglaises heurtaient les préjugés classiques de Voltaire, non seulement nous lui pardonnerons ses épithètes à l'égard de Shakespeare, mais nous lui saurons gré d'avoir été le premier à appeler l'attention de la France et de l'Europe sur l'œuvre du plus grand des tragiques.

Au lieu de nous attarder à disséquer tous les commentaires de Voltaire, pour en faire ressortir ce qu'ils ont d'outré ou ce qu'ils peuvent révéler de mauvaise foi, il sera beaucoup plus équitable de nous borner à étudier quels étaient les défauts et les qualités que Voltaire trouvait dans ces tragédies, d'essayer de comprendre sur quels principes reposait sa critique et enfin de voir quels ont été les résultats positifs qu'il a retirés de son étude des œuvres shakespeariennes.

Dans son ouvrage, *Voltaire and Shakespeare,* Mr. Lounsbury prétend que Voltaire n'avait dû lire que quatre ou cinq pièces de Shakespeare, et il est vrai que l'auteur des *Lettres Philosophiques* mentionne toujours les mêmes tragédies : *Jules César, Hamlet, Othello, Macbeth* ; mais cela n'est-il pas dû au fait que ces pièces avaient le plus frappé Voltaire, tant par la beauté de certaines scènes que par les défauts sur lesquels il désirait attirer l'attention des Français ? Nous savons que Voltaire avait eu sous les yeux l'édition de Johnson [1] ; or, connaissant son insatiable curiosité, ainsi que l'intérêt qu'il portait à tout ce qui touchait au théâtre et, d'autre part, nous rappelant la vive controverse que suscita en France le succès croissant des œuvres de Shakespeare, nous inclinons à croire que Voltaire avait dû lire ou voir jouer la plupart des tragédies de Shakespeare.

Tous les jugements portés par Voltaire sur l'œuvre du grand tragique anglais pourraient être résumés en quelques lignes : au fond, la critique est toujours la même, seul, le ton change suivant l'humeur de l'auteur ; et l'on peut hardiment affirmer que jamais Voltaire ne fut plus consistant que dans

1) *Dict. philosophique : Art Dramatique.* Vol. XII, page 300.

sa critique de Shakespeare. Pour nous convaincre que son opinion n'a pour ainsi dire jamais varié, il nous suffira de jeter un coup d'œil sur quelques-unes des critiques contenues dans ses ouvrages.

Dans sa *Lettre sur la Tragédie*, écrite vers 1729, Voltaire consacre les lignes suivantes à l'auteur de *Macbeth* :

« ...Il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles dans ses Farces monstreuses qu'on appelle Tragédies, que ces pièces ont toujours été jouées avec grand succès. (1). »

Ne ressort-il pas de cela même que Voltaire a été subjugué par la beauté et le pathétique de certaines scènes de Shakespeare, mais que sa conception de la tragédie classique devait lui faire condamner ce qu'il ne pouvait se défendre d'admirer. On pourra objecter, avec juste raison, que les prétendues grossièretés paraissent naturelles dans la bouche de certains personnages, mais nous devons tenir compte que Voltaire parle au nom de conventions qui font loi sur la scène française. Que ces conventions soient bien ou mal fondées, ceci est hors de la question; il nous suffit de savoir qu'elles avaient force de loi pour les contemporains de Voltaire et que ce dernier ne pouvait juger d'un chef d'œuvre de Shakespeare qu'en rapport avec l'idéal classique.

A l'article *Art Dramatique* du *Dictionnaire Philosophique* rédigé en 1755, Voltaire écrit : « J'ai jeté les yeux sur une édition de Shakespeare donnée par le sieur Samuel Johnson; j'ai vu qu'on y traite de petits esprits, les étrangers qui sont étonnés que dans les pièces de ce grand Shakespeare un sénateur romain fasse le bouffon et qu'un roi paraisse sur le théâtre en ivrogne » (2).

Et, au sujet de *Jules César*, il ajoute : « C'est là que Cassius demandait à boire quand il avait la fièvre, c'est là qu'un savetier dit à un tribun qu'il veut le ressemeler, c'est là qu'on entend César s'écrier qu'il ne fait tort que justement » (3).

(1) *Lettres Philosophiques*. Ed. LANSON, II, page 79.
(2) *Dict. philosophique : Art Dramatique*. Vol. XII, page 300.
(3) *Dict. philosophique : Art Dramatique*. Vol. XII, page 300.

Dans ce même article sur l'*Art Dramatique,* Voltaire continue à souligner le manque de goût, les grossièretés et tout ce qui devait choquer un admirateur de Racine, puis songeant aux belles scènes que l'on trouve dans le théâtre de Shakespeare, il rend au grand tragique ce magnifique hommage : « C'est pourtant dans ce même homme qu'on trouve des morceaux qui élèvent l'imagination et qui pénètrent le cœur. C'est la vérité, c'est la nature elle-même qui parle sans aucun mélange d'art. C'est sublime et l'auteur ne l'a point cherché »[1].

Cet éloge adressé au grand tragique anglais, au moment où ce dernier était encore pour ainsi dire inconnu sur le continent, n'est-il pas tout à l'honneur de Voltaire ? Ne dirait-on pas que l'auteur de *Zaïre,* en dépit de ses préventions classiques, a eu l'intuition du véritable génie de Shakespeare ? Car, lorsqu'on a appliqué à ce génie toutes les épithètes que peut offrir le dictionnaire, que peut-on ajouter de plus, si ce n'est la phrase même de Voltaire : « Shakespeare, c'est la nature même » ?

L'étude du théâtre anglais se termine sur cette réflexion de Voltaire : « Que peut-on conclure de ce contraste de grandeur et de bassesse, de raison sublime et de folies grossières, enfin de tous les contrastes que nous venons de voir dans Shakespeare ? Qu'il aurait été un poète parfait s'il avait vécu du temps de Addison »[2].

Voici ce qu'il écrit encore en 1768 à propos de *Hamlet :* « Il semble que la nature se soit plue à rassembler dans la tête de Shakespeare ce qu'on peut imaginer de plus fort et de plus grand avec ce que la grossièreté sans esprit peut avoir de plus bas et de plus détestable. Mais parmi ces irrégularités grossières qui rendent encore aujourd'hui le théâtre anglais si absurde et si barbare, on trouve dans *Hamlet* par une bizarrerie encore plus grande des traits sublimes dignes des plus grands génies »[3].

Remarquons encore ici que le blâme et l'éloge contenus

(1) *Dict. philosophique : Art Dramatique.* Vol. XII, page 303.
(2) *Dict. philosophique : Art Dramatique.* Vol. XII, page 304.
(3) *Préface de Sémiramis.* Vol. II, page 570.

dans cette citation reviennent sans cesse comme un leit-motiv dans toutes les critiques de Voltaire.

Mais c'est à la représentation beaucoup plus qu'à la lecture que Voltaire se laissa prendre aux beautés du théâtre de Shakespeare, car là, emporté par le mouvement de la scène, ses préventions classiques avaient beaucoup moins de prise sur lui, il oubliait son parti-pris pour partager l'enthousiasme de l'auditoire : « Avec quel plaisir n'ai-je pas vu à Londres votre tragédie de *Jules César,* qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre nation ! Je ne prétends pas assurément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie, il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage composé dans un siècle d'ignorance, par un homme même qui ne savait pas le latin et qui n'eut de maître que son propre génie » [1].

Les citations que nous venons de faire montrent assez clairement que Voltaire n'a jamais varié dans ses jugements sur Shakespeare et qu'il a fait de ce dernier tous les éloges que pouvait se permettre le meilleur disciple de Racine.

Cependant, vers la fin de sa vie, lorsque Le Tourneur et La Place eurent donné au public français des traductions de Shakespeare, Voltaire, croyant l'Art français sérieusement menacé, prend les armes, attaque ouvertement le théâtre anglais et parfois manque lui-même aux bienséances qu'il prétend défendre, en employant à l'égard de Shakespeare des expressions qui témoignent d'un vif ressentiment.

A Walpole, qui lui reproche son mépris pour Shakespeare, il répond : « C'est une belle nature mais bien sauvage, nulle régularité, nul art, de la bassesse avec de la grandeur, de la bouffonnerie avec du terrible; c'est le chaos de la tragédie dans lequel il y a cent traits de lumière » [2].

En 1776, Voltaire, furieux de voir déclarer par un traducteur que Shakespeare est vraiment le créateur de l'art sublime du théâtre qui reçut de ses mains existence et perfection, se décide à porter le débat devant l'Académie. Cédant à son

(1) *Discours sur la Tragédie. Préface de Brutus.* Vol. I, page 211.
(2) *Lettre à Walpole,* 15 juillet 1768. Vol. XXXII, page 293.

indignation, il adresse à l'auguste assemblée une lettre dans laquelle, après avoir rappelé que c'est lui qui fit connaître Shakespeare à la France, il exhale tout son ressentiment contre tous ces traducteurs qui sacrifient la France à l'Angleterre, en ne rendant aucun hommage aux grands écrivains dramatiques français dont toutes les pièces sont jouées en Europe. Et, pour la première fois, Voltaire s'abstint de risquer aucun sentiment d'admiration pour Shakespeare :

« C'est à vous, s'écrie-t-il, de décider quelle méthode nous devrions suivre, celle de Shakespeare, le dieu de la tragédie, ou de Racine... Que les Académiciens jugent si le pays qui a produit *Iphigénie* et *Athalie* devrait les abandonner pour contempler des hommes et des femmes étranglés sur la scène, des concierges, des bouffons, des prêtres ivres, etc... [1] »

Relèverons-nous l'exagération de cette dernière critique pour accuser Voltaire de vanité ou de mauvaise foi ? Nous croyons, au contraire, que son indignation était sincère ; il croyait l'Art Classique menacé par la popularité croissante des œuvres de Shakespeare et c'est cette crainte même qui inspira sa *Lettre à l'Académie*.

D'ailleurs les critiques anglais qui, à l'époque où Voltaire publia sa lettre à l'Académie, prirent la défense de Shakespeare, furent plutôt inspirés par un faux patriotisme que par le génie de l'écrivain qu'ils prétendaient défendre. Voyez ce qu'écrit, à propos de *King Lear*, l'un des meilleurs critiques exaspérés par les attaques de Voltaire :

« Thus it is that Shakespeare redeems the nonsense, the indecorums, the irregularities of the plays [2]. »

Au sujet de *Macbeth*, le même critique s'exprime ainsi : « Our author is too much addicted to the obscure bombast much affected by all sorts of writers in that age » [3].

Qu'on relise les commentaires des critiques anglais de cette période et l'on y trouvera toujours quelques arguments

(1) VOLTAIRE : *Lettre à l'Académie*. Vol. XXII, page 533.
(2) Mrs. MONTAGU : *Essay on the Writings and Genius of Shakespeare*, page 152.
(3) Mrs. MONTAGU : *Essay on the Writings and Genius of Shakespeare*, page 5.

pour excuser les fautes du théâtre de Shakespeare et des justifications pour en expliquer les causes : âge rude, auditoire illettré, poète sans grande culture, etc.

Au lieu de blâmer Voltaire pour ses critiques de Shakespeare, il serait donc beaucoup plus équitable de le louer pour les « lueurs de génie » qu'il a su entrevoir. Chaque fois que Voltaire parvient à oublier ses préjugés classiques, il se laisse prendre aux beautés de l'œuvre du grand tragique et lorsqu'il en souligne les défauts, c'est qu'il parle au nom d'un principe d'art qu'il croit ne pas pouvoir être violé impunément.

A ceux qui objecteraient que Voltaire était entièrement aveuglé par le préjugé classique, nous ne saurions mieux répondre qu'en leur rappelant le texte d'une de ses lettres écrite en 1733, où il nous fait connaître les impressions qu'il éprouva à la représentation d'une tragédie de Sakespeare :

« La France n'est pas le seul pays où l'on fasse des tragédies, et notre goût ou plutôt notre habitude de ne mettre au théâtre que de longues conversations d'amour ne plaît pas chez les autres nations. Notre théâtre est vide d'action et de grands intérêts pour l'ordinaire... Si vous aviez vu jouer la scène entière de Shakespeare (*Jules César*) telle que je l'ai vue, nos déclarations d'amour et nos confidences vous paraîtraient fort peu de chose [1]. »

Non seulement, cette critique est un excellent témoignage de la bonne foi de Voltaire, mais elle constitue un précieux document pour l'étude de l'évolution de l'Art dramatique en France. L'écrivain qui devait tant contribuer à la transformation de la société française semble pressentir que de profonds changements s'imposent ou s'imposeront bientôt au théâtre.

Les nombreux textes que nous venons de citer suffisent à nous donner une excellente idée de l'impression que fit sur Voltaire le théâtre de Shakespeare. Nous ne saurions soulever ici la question de savoir en quoi Voltaire est inférieur au tragique anglais quand il s'inspire de ce dernier et il n'est point dans notre intention de débattre la question de l'art classique et de l'art romantique; nous nous bornerons simple-

(1) *Lettre à l'Abbé Desfontaines*, 14 novembre 1733. Vol. 4, page 330.

ment à montrer quels furent pour Voltaire les résultats de son étude des œuvres de Shakespeare et quel en fut le contre-coup sur le théâtre français.

Trois ans après son retour en France, Voltaire dédia sa tragédie de *Brutus* à celui qui avait été pour lui un bienfaiteur et un ami, à lord Bolingbroke. Le *Discours sur la Tragédie,* qui sert de préface à cette pièce, est aussi important pour notre étude que la tragédie elle-même, tant par les critiques qu'elle contient que par les nouveautés que Voltaire, inspiré par Shakespeare, voudrait apporter sur la scène française.

Voltaire s'y plaint de l'esclavage de la rime, de la sévérité des règles de notre poésie, qui oblige un Français à écrire quatre vers pour exprimer une pensée qu'un Anglais peut exprimer en une ligne; les pièces anglaises sont irrégulières, il leur manque cette pureté, cette élégance qui ont un grand mérite, c'est celui de l'action. Voltaire y fait un aveu qui est à retenir : « Nous craignons de hasarder sur la scène des spectacles nouveaux devant une nation qui tourne en ridicule tout ce qui n'est pas en usage. » Et, autre aveu non moins significatif : « Notre délicatesse excessive nous force parfois à mettre en récit ce que nous voudrions exposer aux yeux » [1]. Voltaire se plaint encore que les bancs qui sont sur le théâtre rétrécissent la scène et rendent toute action impraticable. Au sujet des meurtres commis sur le théâtre il écrit :

« Toutes ces lois de ne point ensanglanter la scène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, etc., sont des lois qui, ce me semble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu parmi les Grecs [2]. » Enfin, Voltaire regrette qu'en France, il soit difficile de représenter sur la scène l'ombre de Pompée devant un auditoire de jeunes gens qui ne regardent les choses les plus sérieuses que comme l'occasion de dire un bon mot.

Que l'on relise attentivement ce *Discours sur la Tragédie* adressé à lord Bolingbroke et l'on y trouvera résumé tout ce que Voltaire a découvert de supérieur ou d'excellent

(1) *Discours sur la Tragédie.* Vol. I, page 209.
(2) *Discours sur la Tragédie.* Vol. I, page 213.

dans la tragédie anglaise, ainsi que toutes les innovations qu'il voudrait voir introduites dans la tragédie française.

La pièce de *Brutus* fut publiée en 1730 ; elle parut dangereuse pour la monarchie et fut promptement retirée de la représentation. Dans son étude sur Voltaire et Shakespeare, Mr. Lounsbury écrit à propos de *Brutus :*

« Accordingly, in his *Brutus*. Voltaire — it seems to me — cannot be charged with unacknowledged obligations to an English author. In this instance injustice has been done him even by the writers of his own land [1]. »

Brutus est la première pièce de Voltaire où l'on sente l'influence de Shakespeare. Outre l'amélioration de la mise en scène, on y voit les sénateurs vêtus de robes rouges et les licteurs ; mais ce qui surtout caractérise la pièce de *Brutus* et rappelle l'œuvre de Shakespeare, c'est l'esprit républicain que respirent les discours de la plupart des personnages. Sans doute, Voltaire n'a pas atteint au sublime et au pathétique du grand tragique anglais et il s'est montré incapable de peindre les passions qui meuvent une foule; mais, nous le répétons, notre but n'est pas de montrer l'infériorité de Voltaire, mais l'influence qu'il a subie.

Deux ans après la représentation de *Brutus*, Voltaire offrait au public la tragédie de *Zaïre* qui obtint un éclatant succès. Cette pièce qui restera le chef-d'œuvre de Voltaire fut écrite dans un moment d'enthousiasme et d'inspiration. L'influence de Shakespeare ne peut pas être niée. Dans *Zaïre* comme dans *Othello,* l'action repose sur l'amour d'amants mal assortis; le motif de jalousie est provoqué dans *Othello* par l'incident du mouchoir trouvé et dans *Zaïre* par la lettre interceptée; les deux héros de ces tragédies ont un confident à qui ils révèlent leurs sentiments les plus intimes; enfin dans les deux cas le dénouement est amené par le meurtre de la femme aimée.

Si, en lisant *Othello,* Voltaire s'imaginait que pour surpasser Shakespeare, il lui suffirait d'éliminer certaines grossièretés et d'employer un style plus délicat, plus élégant

(1) LOUNSBURY : *Voltaire and Shakespeare*, page 77.

et de se conformer strictement aux règles des trois unités, il se faisait gravement illusion. Il est vrai que la poésie de Voltaire n'eut jamais plus de grâce et de vivacité, mais en dépit de ses qualités, *Zaïre* n'atteint jamais au pathétique et à l'horreur tragique d'*Othello*. L'action dans cette dernière pièce est beaucoup plus mouvementée, l'analyse de la passion y est bien plus profonde et le dénouement bien plus naturel dans sa grandeur tragique.

Voltaire a souvent attiré l'attention du public lettré sur ce qu'il croyait être un des plus graves défauts de la tragédie anglaise : le mélange du tragique et du comique; il n'a pas su voir que, dans la scène du dénouement d'*Othello*, par exemple, les sarcasmes parfois amusants de ce scélérat de Iago, loin d'atténuer l'horreur de cette scène, ne font qu'ajouter à la grandeur tragique.

En dépit de ses faiblesses, *Zaïre* n'en reste pas moins le chef-d'œuvre de Voltaire et les fautes sont en partie rachetées par la beauté éblouissante de la versification. Suivant l'expression de Villemain :

« Voltaire n'a pas corrigé Shakespeare, comme on le disait. Peut-être même, dans l'impatience de son goût délicat et moqueur, n'en a-t-il pas senti toutes les beautés, du moins ne les a-t-il pas reproduites. Toutefois cette étude fortifia son génie. Il y puisa quelque chose de ces grands effets de théâtre, de cette manière éloquente et passionnée qui anime ses drames et en font un grand poète après Racine [1]. »

Enfin dans *Zaïre*, le choix d'un sujet tiré de l'histoire des Croisades est encore dû à l'influence de Shakespeare. Ni Corneille, ni Racine n'avaient osé traiter sur la scène un sujet emprunté à l'histoire nationale. Cette nouveauté introduite par Voltaire contribua pour beaucoup au succès de *Zaïre*.

Les innovations de Voltaire nous paraissent aujourd'hui bien timides, mais nous ne devons pas oublier qu'elles semblaient bien osées à l'époque où elles furent introduites, puisque Voltaire lui-même crut de son devoir de s'en excuser :

« C'est au théâtre anglais que je dois la hardiesse que j'ai

(1) Villemain : *Littérature au XVIII^e siècle*, page 218.

eue de mettre sur la scène les noms de nos rois et des anciennes familles du royaume. Il me semble que cette nouveauté pourrait être la source d'un genre qui nous est inconnu jusqu'ici [1]. »

Après le succès retentissant de *Zaïre*, Voltaire voulut donner au public un véritable drame républicain, drame qu'il avait seulement ébauché dans *Brutus*. A maintes reprises, Voltaire avait exprimé l'émotion et l'enthousiasme qu'il avait ressentis en Angleterre à la représentation de *Jules César*. Présenter aux Français un drame sans amour, leur montrer Brutus et Antoine haranguant la foule des Romains, était un spectacle nouveau qui devait tenter Voltaire.

Détail assez curieux, l'auteur de *Zaïre*, craignant cette fois de se montrer trop hardi, s'empressa de faire savoir que sa pièce était écrite dans le goût anglais et c'est ainsi qu'il écrivit à l'Abbé Desfontaines :

« Il importe peu au public que la *Mort de César* soit une bonne ou une méchante pièce, mais il me semble que les amateurs de Lettres auraient été bien aise de voir quelques différences instructives sur cette espèce de tragédie qui est si étrangère à notre théâtre [2]. »

Les violentes critiques que souleva en France la représentation de *Jules César* montrèrent clairement à Voltaire que les Français étaient loin d'être prêts à accepter d'importantes innovations dans leur théâtre.

Et cependant Voltaire, en publiant la *Mort de César*, avait tenu compte des préjugés de son public, il avait même fait d'importantes concessions : la pièce y est réduite à trois actes afin que la règle des trois unités soit respectée, la populace romaine n'emploie aucune grossièreté, enfin la scène n'est pas ensanglantée par le meurtre de César.

Soit parce que Voltaire n'avait pu rendre les beautés de la pièce Shakespearienne, soit parce que les sentiments exprimés dans la *Mort de César* déplurent au public, la pièce échoua lamentablement ; elle devait cependant obtenir un succès

(1) *Lettre à Falkener : Préface de Zaïre.* Vol. I, page 388.
(2) DESFONTAINES : 14 novembre 1735. Vol. XXIV, page 330.

éphémère pendant la Révolution, au moment où les Jacobins ne juraient plus que par les Romains.

Dans sa tragédie, Shakespeare avait découpé quelques pages d'histoire et y avait jeté son éloquence habituelle. Voltaire au contraire transforme l'histoire, invente au besoin; le soupçon ou plutôt la légende d'après laquelle Brutus serait le fils de César forme le nœud de la pièce. Voltaire avait complètement adapté la fameuse scène de Shakespeare dans laquelle Brutus et Antoine se disputent tour à tour la faveur de la populace, mais il est resté fort inférieur à son modèle et, suivant l'expression de Villemain : « il n'égale point dans cette scène la gradation habile et véhémente de Shakespeare, ni surtout ce dialogue de l'orateur et de la foule, ce concert admirable des ruses de l'art et du tumulte des passions populaires » (1).

En dépit de l'échec de cette tragédie, celle-ci ne marque pas moins une date dans l'histoire du théâtre en France : l'esprit qui anime la pièce, les discours de Brutus et d'Antoine à la populace, Cassius se précipitant sur la scène armé d'un poignard qui fit périr César, enfin l'absence même de caractères de femmes et du sentiment de l'amour, tout cela dut paraître bien révolutionnaire aux admirateurs de Racine.

En 1742, Voltaire publia une tragédie philosophique : *Mahomet* ou *L'Imposteur* ; après trois représentations, la pièce fut retirée du théâtre à la suite d'une puissante cabale qui prétendait que les sentiments exprimés dans *Mahomet* mettaient en péril l'Eglise et l'Etat.

Bien que dans *Mahomet* les emprunts faits au théâtre de Shakespeare soient beaucoup moins apparents que dans les œuvres précédentes, on reconnaît assez facilement que la scène où le jeune Séïde, poussé par le fanatisme, assassine le vénérable Zopire, a été inspirée par la scène du meurtre de Duncan par Macbeth.

Les circonstances qui accompagnent le meurtre de Duncan, la conversation entre Lady Macbeth et son mari un instant avant le crime, créent une impression d'horreur qui fait, de cette scène, la plus puissante qui soit au théâtre. C'est proba-

(1) VILLEMAIN : *Littérature au XVIII^e siècle*, page 217.

blement l'exemple de Shakespeare qui amena Voltaire à faire de Palmire la complice de Séïde.

Si tragique que soit la scène du meurtre de Zopire, elle n'égale pas la grandeur tragique du meurtre de Duncan. Quant à la scène qui suit, elle est nettement inférieure dans *Mahomet*. On se rappelle que dans *Macbeth*, l'entretien qui a lieu entre le mari et la femme, immédiatement après le crime commis, rend cette scène plus terrible encore que celle du meurtre. Voltaire a vainement essayé de créer cette impression de terreur que l'on ressent en écoutant la conversation des deux criminels; il n'a réussi qu'à faire ressortir l'infériorité de son génie dramatique.

Voltaire devait encore tenter une autre innovation au théâtre. En voyant jouer *Hamlet*, il avait été frappé de l'impression faite sur l'auditoire par l'apparition de l'ombre du père de Hamlet :

« Il faut avouer que, parmi les beautés qui étincellent au milieu de ces extravagances, l'ombre du père de Hamlet est un des coups de théâtre les plus frappants. Il fait toujours un grand effet sur les Anglais, je dis sur ceux qui sont le plus instruits et qui sentent le mieux toute l'irrégularité de leur ancien théâtre [1]. »

Voltaire résolut donc de suivre l'exemple de Shakespeare; il publia en 1748 sa tragédie de *Sémiramis*, dans laquelle l'ombre de Ninus apparaît à Ninias. Dans le *Discours sur la Tragédie*, qui sert de préface à *Sémiramis*, Voltaire prend soin de justifier l'innovation qu'il vient d'introduire sur la scène. Il craint que les sceptiques ne tournent en ridicule l'apparition de l'ombre de Ninus, en donnant comme argument que le surnaturel n'est pas du ressort du théâtre; mais Voltaire a prévu cette objection; il s'en explique ainsi :

« Je vais plus avant et j'ose affirmer que lorsqu'un tel prodige est annoncé dans le commencement d'une tragédie, quand il est préparé, quand on est parvenu jusqu'au point de le rendre nécessaire, de le faire désirer du spectateur, il se place alors au rang des choses naturelles [2]. »

(1) Préface de *Sémiramis*. Vol. II, page 570.
(2) Préface de *Sémiramis*. Vol. II, page 571.

L'intention de Voltaire était excellente, mais c'est l'auteur de *Hamlet* et non l'auteur de *Sémiramis* qui a rendu naturelle l'apparition du fantôme. Shakespeare prépare adroitement le public à ce coup de théâtre en faisant émettre par un des personnages des doutes au sujet de cette apparition; en outre, l'ombre du père de Hamlet apparaît à une seule personne, en pleine nuit et dans un lieu désert, alors que dans *Sémiramis* Ninus apparaît dans un palais, en plein jour et devant une foule de personnages. Voltaire n'a donc pas réussi comme Shakespeare à produire l'heureux coup de théâtre qu'il avait prévu.

Outre l'apparition de l'ombre de Ninus, *Sémiramis* contient encore une autre nouveauté due à l'influence de Shakespeare : le soin apporté à la mise en scène. Voltaire désigne cette tragédie comme étant d'une espèce particulière et qui demande un appareil peu commun sur le théâtre de Paris. C'est l'auteur de *Sémiramis* qui, le premier en France, se rendit compte de l'importance des décors et c'est grâce à lui que fut enfin abolie cette coutume absurde qui voulait qu'une partie de l'auditoire fût sur la scène.

Voltaire a donc fait un effort louable pour introduire dans les cinq tragédies que nous venons de mentionner tout ce qu'il avait admiré dans le théâtre de Shakespeare, mais il entendait bien rester fidèle aux principes de l'art classique qu'il était arrivé à considérer comme des dogmes intangibles.

Si les résultats de l'influence de Shakespeare sur Voltaire devaient être jugés seulement par les tragédies que ce dernier nous a données, ces résultats n'auraient, somme toute, qu'une importance secondaire et l'étude des rapports des deux écrivains dramatiques n'aurait plus qu'un intérêt historique ; mais nous ne devons pas oublier (et ceci est un des points les plus importants de cette étude) que, grâce à l'influence qu'il a subie par son étude des œuvres shakespeariennes et en dépit de la tradition classique à laquelle il prétendait rester fidèle, Voltaire a été le premier à donner le mouvement à cette évolution du genre dramatique qui aboutira au drame romantique.

Voltaire a beau se proclamer le disciple de Racine, certaines

de ses critiques du théâtre français, certaines de ses innovations eussent été désapprouvées par le Maître et, si timides que nous paraissent aujourd'hui ces critiques et ces innovations, elles n'en marquent pas moins une nouvelle tendance qui ira s'accentuant à mesure que la société se transformera.

Dans la conclusion de son étude sur Voltaire et Shakespeare, Mr. Lounsbury prétend que Voltaire retarda le jour où le génie de Shakespeare allait être reconnu sur le continent : « Another conclusion to which that survey leads is that Voltaire really retarded the appreciation of Shakespeare on the Continent, instead of advancing it » (1).

Nous nous refusons à souscrire à ce jugement ; nous pensons que le revirement d'opinion qui, vers la fin du XVIII[e] siècle, se produisit en Angleterre en faveur de Shakespeare, devait avoir son contre-coup sur le continent et que les critiques mêmes de Voltaire appelèrent l'attention du public lettré sur l'œuvre du grand tragique anglais et lui firent désirer connaître les beautés qui lui avaient été signalées.

Dans son étude très documentée sur *Voltaire and Shakespeare,* Mr. Lounsbury a, pensons-nous, trop insisté sur la vanité et la mauvaise foi de Voltaire :

« The record is one of persistent misrepresentation ; in some instances although it is a hard thing to say, of deliberate falsification (2). »

Cette conclusion nous paraît injuste, car si l'on excepte la *Lettre à l'Académie* dans laquelle, de parti-pris, Voltaire s'est abstenu d'appeler l'attention sur les beautés que l'on trouve dans le théâtre de Shakespeare, on peut affirmer que les critiques de Voltaire ont très peu varié. En 1764, c'est-à-dire longtemps après la publication des traductions des œuvres de Shakespeare par La Place, il écrivait encore :

« Mais ce Gilles Shakespeare avec toute sa barbarie et son ridicule a comme Lope de Vega des traits si naïfs et si vrais, et un fracas d'action si imposant, que tous les rai-

(1) LOUNSBURY : *Voltaire and Shakespeare*, page 442.
(2) LOUNSBURY : *Voltaire and Shakespeare*, page 438.

sonnements de Corneille sont à la glace en comparaison du travail de ce Gilles [1]. »

Shakespeare et Corneille représentent deux formes d'Art qui ont répondu à des besoins différents ; disciple de Corneille et de Racine, Voltaire ne pouvait, à l'époque où il vivait, rendre pleine justice au génie de Shakespeare ; sachons-lui gré cependant d'avoir été le premier à attirer notre attention sur le plus grand des tragiques anglais, dont les œuvres sont, suivant Voltaire, pleines de beautés qui nous transportent.

C'est l'étude des commentaires de Voltaire sur Shakespeare qui rappela aux écrivains de la génération suivante que dans la tragédie française l'action n'était pas assez mouvementée, que les longues confidences étaient parfois monotones, que la règle des trois unités ainsi que les autres règles de la poésie dramatique constituaient parfois un esclavage dont le joug était très lourd à porter, que les sujets tirés de l'histoire nationale peuvent créer un puissant intérêt et qu'enfin la mise en scène a une importance qu'on ne saurait négliger.

N'est-ce pas là un véritable programme de réformes au théâtre et est-il trop téméraire d'affirmer qu'il contient le germe de la réaction romantique ? Loin d'avoir retardé l'admiration de Shakespeare, nous pensons que, de même que tout en défendant le principe de la monarchie, il en précipite la chute, de même, tout en prônant les dogmes de l'art classique, Voltaire préparait une prochaine réaction contre l'art même dont il se faisait le champion.

D'ailleurs, Voltaire se fût-il élevé au-dessus des préjugés de son époque et eût-il proclamé la supériorité de Shakespeare sur tous les écrivains dramatiques anciens et modernes, que les Français n'auraient pas accepté son opinion, car suivant l'expression d'un écrivain anglais :

« Les conventions régnantes sont comme le poids de l'atmosphère — elle est si universelle que personne ne la sent — et l'auditoire du XVIII[e] siècle qui allait à la représentation d'*Alzire* était inconscient du fardeau des règles classiques [2]. »

(1) *Lettre à M. Saurin.* Vol. XXX, page 232.
(2) Lytton STRACHEY : *Books and Characters. French and English. Voltaire's Tragedies*, page 163, New-York 1922.

Une société nouvelle, issue d'une révolution politique, était nécessaire pour secouer le joug des conventions qui pesaient sur la génération de Voltaire.

A quelque chose, malheur est bon. Les coups de bâton administrés à Voltaire par les laquais du duc de Rohan eurent des conséquences heureuses que ce dernier n'avait pas prévues. Outre ses résultats au point de vue politique, social ou philosophique, le séjour de Voltaire en Angleterre marque le commencement d'une ère nouvelle dans les relations intellectuelles de deux pays qui, jusqu'alors, s'ignoraient.

Par le contact qu'il eut avec les meilleurs écrivains anglais, par les études qu'il fit d'une littérature nouvelle si riche en chefs-d'œuvre de toutes sortes, le talent de Voltaire acquit plus de force et atteignit sa maturité. Grâce à son insatiable curiosité, Voltaire découvrit dans ce vaste champ que lui offrait la littérature anglaise, des sujets originaux, des traits nouveaux qu'il devait jeter dans son œuvre en y imprimant le sceau de son propre génie.

Enfin son étude du théâtre de Shakespeare lui permit de faire œuvre de novateur. On peut regretter que les conventions qui régentaient le théâtre au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle n'aient pas permis à Voltaire d'apprécier pleinement le génie de l'immortel tragique anglais; mais, en introduisant sur la scène française ces grands effets de théâtre, cette manière éloquente que l'on trouve dans ses drames, en présentant des sujets nationaux, en multipliant la diversité des incidents, en prenant plus de liberté avec le style, en améliorant la mise en scène, en dénonçant les longues et monotones confidences, enfin et surtout, en réclamant plus d'action au théâtre, Voltaire donnait la première impulsion à ce mouvement qui, en 1830, devait aboutir au feu d'artifice d'*Hernani*.

DEUXIÈME PARTIE

L'INFLUENCE PHILOSOPHIQUE ET SOCIALE

CHAPITRE V

Caractère particulier de la Philosophie anglaise

Le génie littéraire de Voltaire et le charme de son esprit, si grands qu'ils soient, ne sauraient suffire à expliquer comment, durant le XVIII^e^ siècle et surtout vers sa fin, l'auteur de la *Henriade* parvint à exercer une royauté intellectuelle, unique dans l'histoire de la littérature.

Voltaire comprit de bonne heure quelles étaient les aspirations de son siècle, et il sut donner à ces aspirations une forme concrète; c'est à cela surtout qu'il doit le pouvoir qu'il a exercé. Cependant son nom ne serait peut-être jamais devenu la personnification de l'esprit du siècle, s'il n'avait eu sous les yeux le spectacle d'une nation qui, déjà, vers la fin du XVII^e^ siècle, avait conquis ses libertés et qui, dans le domaine politique et social, était en avance sur les autres nations européennes. L'influence de l'Angleterre fut, par l'intermédiaire de Voltaire, l'un des facteurs les plus importants de l'avènement d'un esprit nouveau.

Pour apprécier l'importance de cette influence qui a été parfois exagérée par les Anglais et rabaissée ou niée par les Français, il est absolument nécessaire de comprendre la signification du grand mouvement intellectuel que les Anglais

désignent sous le nom de « Enlightenment », et les Allemands sous le nom de « Aufklärung »; ces deux termes, qui n'ont pas un équivalent exact en français, signifient l'affranchissement de la raison humaine. D'autre part, nous comprendrons d'autant mieux l'importance de ce mouvement que nous serons mieux pénétrés de ce qui constitue les caractères essentiels de la philosophie anglaise dont Locke est le plus typique des représentants.

L'époque de l' « Enlightenment » est la période durant laquelle un grand effort est accompli pour élever l'homme en tant qu'être rationnel à une position de suprématie. Durant cette période, il n'est question que de lumière de la raison, ce qui est en frappant contraste avec les divagations du mysticisme et les obscurités du dogmatisme du siècle précédent. Une psychologie empirique remplace la métaphysique et devient la philosophie du XVIII^e^ siècle; le philosophe ne se livre plus à la recherche désintéressée de la vérité, mais il étudie l'homme dans ses rapports avec la société : aussi sont-ce les problèmes politiques, religieux, économiques et sociaux qui sont le but de son étude et de son action.

Si, dans ce mouvement d'émancipation de la raison humaine, la France a joué un rôle prépondérant, c'est en Angleterre que l'impulsion a été donnée; quant à l'Allemagne, elle ne participa à ce mouvement que vers le milieu du XVIII^e^ siècle.

La période de l' *Enlightenment* s'étend de la Révolution anglaise, en 1688, jusqu'au début de la Révolution française. Phénomène curieux et qui explique bien l'attitude mentale des deux races, alors qu'en Angleterre la révolution politique précède la révolution intellectuelle, en France, c'est le contraire qui a lieu.

Voltaire, et avec lui la plupart des philosophes, a été fortement influencé par ce qui constitue l'esprit général de la philosophie anglaise. Remarquons d'ailleurs que les tendances naturelles de son esprit, épris de réalités pratiques, rendaient Voltaire plus apte que tout autre écrivain français à comprendre ce que le génie anglais a de particulier.

Quelles sont donc les tendances de cette philosophie

anglaise qui, au XVIII^e siècle, laissa une assez forte empreinte sur l'esprit français ?

Presque tous les philosophes anglais, depuis Bacon, ont ce caractère de commun qu'ils sont beaucoup moins préoccupés de construire de vastes systèmes que de trouver des solutions précises à des problèmes donnés. D'une façon générale, les penseurs anglais, lorsqu'ils se laissent aller à quelque spéculation métaphysique, semblent toujours redouter de perdre contact avec le sol ; c'est surtout la théorie susceptible de fournir des résultats immédiats qui leur paraît digne d'intérêt ; c'est pour cette raison d'ailleurs qu'ils préfèrent à la méthode mathématique, la méthode des sciences naturelles. Les Anglais pensent avec raison qu'un logicien peut développer une théorie sans s'occuper des conséquences ultérieures, mais ce sont ces conséquences qui détermineront l'acceptation ou le rejet de cette théorie par la masse de l'espèce humaine. Dès qu'un Français croit avoir découvert un nouveau principe, il se lance tête baissée pour tirer de son principe toutes les conséquences logiques qu'il comporte ; l'Anglais, au contraire, procède beaucoup plus prudemment : il recourt constamment au compromis et cela au risque d'être accusé d'inconsistance ou de vues étroites.

Or, de tous les philosophes, celui qui aujourd'hui encore, est considéré comme le plus représentatif de l'esprit anglais, est précisément celui-là même que Voltaire ne cesse de désigner comme le sage Locke, et dont il ne cesse de se proclamer le fidèle disciple. Après avoir fait connaître le théâtre de Shakespeare aux Français, Voltaire voudra être le premier encore à faire connaître à ses compatriotes la philosophie de Locke et de Newton.

Si la philosophie française du XVIII^e siècle offre de nombreux points communs avec les tendances de l'esprit anglais, Voltaire en est grandement responsable. On trouve en effet, chez les penseurs des deux pays, ce même dédain des spéculations métaphysiques, ce même désir de résoudre certains problèmes sociaux dont la solution est urgente, ce même intérêt pour les questions scientifiques, ce même souci d'être guidé dans leurs recherches par le flambeau de l'expérience. Nous

verrons, en poursuivant cette étude, que Voltaire et tous les philosophes français ont subi fortement l'influence de l'auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain* ; presque tous d'ailleurs se réclament de lui.

Lorsqu'en 1726, Voltaire arriva à Londres, Locke était mort depuis une vingtaine d'années, mais son influence se faisait fortement sentir; il avait laissé de nombreux disciples qui tirèrent parfois de la doctrine du maître des conséquences que ce dernier eût sans doute désavouées. Newton venait de mourir et ses funérailles avaient été une véritable apothéose; la physique de Newton remplaçait peu à peu les tourbillons de Descartes; enfin, la controverse entre déistes et orthodoxes faisait rage.

Voltaire fut frappé de l'esprit de liberté qui régnait en Angleterre, et surtout du vif intérêt que prenait le public dans la discussion des questions politiques, religieuses ou sociales ; non seulement, il s'empressa d'étudier l'œuvre des grands philosophes et des savants anglais, mais il dévora les brochures et les pamphlets publiés par les libres-penseurs.

Dès lors, Voltaire ne cessa de répéter ce que La Fontaine avait dit longtemps avant lui :

« Les Anglais pensent profondément », et il proclamera à qui veut l'entendre que « les Anglais sont nos maîtres à penser [1] », que la nation anglaise est « une nation de philosophes [2]. Jusqu'à la fin de sa vie, Voltaire désignera l'Angleterre à ses compatriotes comme le pays où les citoyens jouissent de la liberté de penser, où les hommes sont récompensés en raison de leur mérite, où la raison a fait le plus de progrès.

L'œuvre de Voltaire contient des centaines de passages où les œuvres philosophiques et scientifiques, les mœurs, les lois, le gouvernement de l'Angleterre sont présentés à notre admiration. Nous nous bornerons à reproduire ici quelques-uns de ces passages qui indiquent le plus clairement l'opinion que Voltaire s'était faite du pays dont il avait été l'hôte pendant plus de deux ans.

(1) *Lettre au Maréchal de Richelieu*, 22 juin 1762. Vol. XXIX, p. 638.
(2) *Lettre à M. d'Alembert*, mai 1764. Vol. XXX, page 271.

Le 5 mai 1759, Voltaire écrivait à son ami Thiériot : « Remarquez que depuis trente ans nous avons tout pris des Anglais : philosophie, petite vérole, nouvelle charrue et finances... Il me semble qu'on veut ôter, à vous autres Parisiens, la liberté de penser que vous devez aussi aux Anglais [1]. »

La même année, Voltaire déclare à Mme du Deffand que « la demi-liberté avec laquelle on commence à écrire en France n'est encore qu'une chaîne honteuse » [2], et il écrit : « Il n'est pas bon qu'une nation s'avise de penser, c'est un vice dangereux qu'il faut laisser aux Anglais » [3].

Dans une lettre écrite à M. Damilaville, il rappelle combien était grande la tolérance qui régnait en Angleterre, lors de son séjour dans ce dernier pays :

« J'ai vu Woolston à Londres vendre chez lui vingt mille exemplaires de son livre contre les miracles. Les Anglais, vainqueurs dans les quatre parties du monde, le sont encore des préjugés; nous ne chassons que les jésuites et nous ne chassons point les erreurs [4]. »

En 1753, Voltaire déplorait que ses compatriotes se refusassent à suivre l'exemple des Anglais :

« C'est un grand malheur qu'il y ait si peu de gens en France qui imitent l'exemple des Anglais. On a été obligé d'adopter leur physique, d'imiter leur système de finance, de construire les vaisseaux selon leur méthode; quand les imitera-t-on dans la noble liberté de donner à l'esprit tout l'essor dont il est capable ? [5] »

Quelle que soit la partialité de Voltaire envers les Anglais, il n'en reste pas moins établi que, durant toute sa vie, l'auteur de « Candide » ne cessa de désigner l'Angleterre comme le pays d'où venait la lumière. Fermement persuadé que le peuple anglais était redevable de ses institutions, de ses libertés aux ouvrages de quelques penseurs savants et célèbres, Voltaire

(1) *Lettre à Thiériot*, 5 mai 1759. Vol. XXVIII, page 269.
(2) *Lettre à Mme du Deffand*, 13 octobre 1759. Vol. XXVIII, page 324.
(3) *A. M. d'Alembert*, 8 mai 1764. Vol. XXX, page 271.
(4) *Lettre à Damilaville*, 10 octobre 1762. Vol. XXIX, page 500.
(5) *Lettre à Mme du Deffand*, Berlin, 1753. Vol. XXVII, page 169.

rappelle sans cesse à ses compatriotes l'action bienfaisante des philosophes. Quelques années avant sa mort, il écrivait encore :

« Tournez vos yeux vers cette île fameuse, longtemps plus sauvage que nous-mêmes, habitée comme notre malheureux pays par l'ignorance et le fanatisme, couverte comme la France du sang de ses citoyens, demandez-lui quel prodige l'a changée. L'Angleterre vous répondra : Grâces en soient rendues à Locke, à Newton, à Shaftesbury, à Collins, à une foule de sages qui ont changé l'esprit de la nation et qui l'ont détourné des disputes absurdes et fatales de l'école pour le diriger vers les sciences solides [1]. »

Les citations que nous venons de faire, et que nous pourrions multiplier, établissent clairement l'opinion que Voltaire s'était formée au sujet de la suprématie intellectuelle occupée par l'Angleterre durant la première moitié du XVIII[e] siècle. Durant toute sa vie, il demeura convaincu que les Français devaient s'inspirer des philosophes d'Outre-Manche, que la théorie d'après laquelle toutes nos connaissances sont dérivées de l'expérience, devait produire d'heureux résultats, qu'en matière de liberté, de justice, de tolérance, de gouvernement, les Anglais pouvaient nous donner d'utiles leçons.

Sans doute, Voltaire ne serait pas le grand journaliste qu'il a été, si parfois il n'était pas allé au delà de sa pensée. Nous pouvons sourire de cette constante admiration pour les mœurs et les institutions d'un pays étranger, admiration qui souvent paraît confiner à l'anglomanie ; n'oublions pas cependant que pour lutter contre ses tenaces adversaires et pour triompher de l'apathie du public auquel il s'adressait, Voltaire sentait parfois la nécessité de blesser l'amour-propre de ses compatriotes.

Il est vrai que Voltaire a ignoré, ou plutôt a feint d'ignorer, la dette contractée par les penseurs anglais envers Montaigne, Descartes et Bayle, mais il n'est pas moins vrai qu'au moment où Voltaire arriva en Angleterre, le temps était enfin venu pour la France de recevoir du pays d'Outre-Manche un important apport intellectuel. L'Angleterre avait fait sa révolution, elle était dotée d'une souple constitution, elle jouissait d'une

(1) *Discours de M. Belleguier.* Vol. XXII, page 139.

grande tolérance et de la liberté de penser ; enfin, elle avait trouvé dans l'œuvre de Locke un exposé de toutes les tendances du nouveau siècle; le plus illustre de ses enfants, Newton, venait de mourir en léguant au XVIII^e^ siècle ses immortelles découvertes.

Nous commencerons cette étude par l'œuvre du philosophe anglais que Mr. L. Stephen désigne comme le chef intellectuel du XVIII^e^ siècle [1].

(1) L. STEPHEN : *English Though in the Eighteenth Century*. Vol. I, page 35.

CHAPITRE VI

LOCKE

Dans une lettre, adressée à M. l'abbé de Sade, Voltaire écrivait :

> Ovide autrefois fut mon maître,
> C'est à Locke aujourd'hui de l'être ;
> L'art de penser est consolant
> Quand on renonce à l'art de plaire [1].

Dans l'œuvre immense de Voltaire, on ne saurait trouver le nom d'un seul écrivain ou penseur à qui ce brillant esprit ait témoigné une admiration aussi constante qu'à l'auteur de l'*Essay on the Human Understanding*. Ce fut probablement Bolingbroke qui introduisit Voltaire à la philosophie de Locke, mais c'est certainement ce dernier qui lui inspira le goût de la philosophie.

Un fait important sur lequel on n'a peut-être jamais attiré suffisamment notre attention, est le changement qui s'est opéré dans l'esprit de Voltaire et qui date de son séjour en Angleterre. De son commerce avec Locke et les autres penseurs anglais, Voltaire a rapporté un goût très vif pour la discussion de problèmes philosophiques, scientifiques, politiques ou sociaux ; ce goût est tel que, dès 1738, Voltaire est accusé d'avoir déserté les Lettres pour la Philosophie [2] ; en outre, nous possédons deux lettres écrites à plus de vingt ans d'intervalle dans lesquelles Voltaire nous informe qu'il est occupé à

(1) *Lettre à l'abbé de Sade*, 29 août 1733. Vol. XXIV, page 312.
(2) *Lettre à Thiériot*, 29 novembre 1738. Vol. XXV, page 173.

relire les œuvres de Locke [1] ; enfin, dans nombre de ses œuvres et dans sa correspondance, Voltaire ne cesse d'appeler notre attention sur le progrès de la philosophie, progrès qui, suivant lui, marche de pair avec le progrès de la raison, de la justice et de la liberté [2].

Voltaire loue surtout la prudence et la modestie de Locke parce que ce dernier se méfie de l'esprit de système, parce qu'il a fixé les limites de notre esprit [3], parce qu'il s'aide partout du flambeau de la physique [4], et parce qu'enfin il étudie « le mécanisme de la raison comme un excellent anatomiste, celui du corps. Descartes et les métaphysiciens qui l'ont précédé ont écrit le « roman » de l'âme, Locke en a écrit modestement « l'histoire » [5].

Le nom de Locke occupe une place si importante dans l'œuvre de Voltaire, et il est si représentatif de l'esprit du XVIII[e] siècle en Angleterre que quelques notes biographiques ne seront pas inutiles, car elles nous feront mieux comprendre l'œuvre du père de l'empirisme anglais.

John Locke naquit le 29 août 1632 à Wrington près de Bristol. Il appartenait à une famille puritaine qui lui inculqua des principes religieux auxquels il resta attaché toute sa vie. Le jeune Locke fit ses premières études au collège de Westminster puis à Oxford. Il ne goûta que fort peu la philosophie scholastique qui était alors enseignée : mais l'œuvre de Descartes lui plut pour sa clarté et sa précision. En 1664, il se rendit à Berlin où il résida pendant un an en qualité de secrétaire d'ambassade. En 1668, après un court voyage en France et en Italie il devint le précepteur du jeune fils du comte de Shaftesbury. C'est alors que Locke commença à rédiger son ouvrage le plus célèbre, l'*Essay on the Human Unterstanding* qui ne devait être publié qu'en 1690. De 1675 à 1679, Locke vécut en France, principalement à Montpellier et à Paris, où il fut en relations avec les hommes de science émi-

(1) *Lettre à Formont*, 24 juillet 1734. Vol. XXIV, page 254. Et *Lettre a Thiériot*, 3 octobre 1758. Vol. XXVIII, page 201.
(2) *Lettres Philosophiques*. Ed. LANSON, I, page 170.
(3) *Lettres Philosophiques*. Ed. LANSON, I, page 168.
(4) *Lettres Philosophiques*. Ed. LANSON, I, page 168.
(5) *Lettres Philosophiques*. Ed. LANSON, I, page 168.

nents. De retour en Angleterre, Locke publia en 1689 sa première *Letter concerning Toleration*, qui devait être suivie de trois autres. La même année parurent les deux traités : *On Civil Government* ; ces deux traités furent publiés pour justifier la Révolution de 1688. Son ouvrage *On Education,* parut en 1693, et deux ans plus tard Locke publiait encore le *Reasonableness of Christinanity* ; il mourut à l'âge de soixante-treize ans, le 28 octobre 1704.

Remarquons ici que Locke, à l'exemple de son illustre devancier Hobbes, a pris une part active à la politique de son pays et que ce contact avec la vie pratique laissa dans son esprit une très forte empreinte.

L'influence de Locke sur Voltaire et la pensée française a été diversement appréciée par la critique et nous aurons, au cours de cette étude, l'occasion de réfuter quelques jugements qui ont été portés sur l'œuvre du penseur anglais; nous nous contenterons de signaler ici le jugement porté sur Locke par Sir Leslie Stephen, que l'on considère en Angleterre comme l'auteur de la meilleure étude qui ait été publiée sur la pensée anglaise au XVIII^e^ siècle.

Sir Leslie Stephen écrit au sujet de Locke :

« He became the intellectual ruler of the century; and for the next two generations the English name was identified by the free-thinkers of the Continent with Locke liberty and philosophy [1]. »

Si, comme nous le pensons, Sir L. Stephen exprime exactement le rôle joué par Locke, on peut affirmer que Locke et Voltaire ont, chacun dans leur pays, personnifié l'esprit du XVIII^e^ siècle. Le premier a fortement influencé le second ; mais, vers la fin du siècle, certaines idées anglaises, modifiées par l'esprit français, ont repassé la Manche et l'on peut presque dire que depuis Voltaire il s'est établi, entre la France et l'Angleterre, une sorte de chassé-croisé intellectuel qui s'est continué jusqu'à nos jours.

Quel était donc le but de Locke en publiant son *Essay on*

(1) Leslie STEPHEN : *English Thought in the Eighteenth Century*, page 35.

the Human Understanding ? Il nous l'explique lui-même dans sa préface.

Locke se propose de montrer quelle est l'origine de nos idées et quelle est l'étendue et la certitude de nos connaissances, puis il veut forcer la philosophie à abandonner ce qui dépasse l'entendement humain et fixer les limites de cet entendement.

Une remarque très importante s'impose ici au sujet de l'esprit dans lequel l'*Essay* est écrit. La tâche entreprise par Locke n'est pas assumée dans l'esprit dogmatique qui caractérise l'œuvre de ses illustres devanciers Descartes et Hobbes, mais dans un esprit critique; aussi l'importance de l'œuvre de Locke est-elle moins dans l'originalité de ses idées que dans sa méthode.

Avant de rechercher quelle est l'origine de nos idées, Locke se croit obligé de réfuter la notion des idées innées, et cette réfutation constitue le premier chapitre de l'*Essay*. En attaquant les idées innées, Locke pensa-t-il à Herbert de Cherbury, le père du déisme anglais, ou à Descartes ? On ne saurait le dire, car Locke s'abstient généralement de désigner le nom des penseurs avec lesquels il se trouve en désaccord. Locke, et avec lui Voltaire, a été accusé avec juste raison d'avoir mal interprété la pensée de Descartes. Ce dernier, lorsqu'il parle de principes innés, n'entend pas dire que ces principes sont dès l'origine imprimés dans l'esprit ; mais que, de même que l'on dit que certaines maladies, telles que la goutte ou la pierre, sont innées dans certaines familles non parce que les enfants apportent ces maladies en naissant, mais parce qu'ils ont une tendance à les contracter, de même on trouve dans l'esprit humain les mêmes tendances à accepter certaines idées que l'on désigne sous le nom d'idées innées.

Il faut avouer cependant que parfois dans l'œuvre de Descartes, le terme d'idées innées peut donner lieu à l'interprétation que Locke a si fortement attaquée. C'est ce qui explique d'ailleurs le fait que Voltaire, qui ne cessa de se moquer de la notion des idées innées, ne fut jamais contredit sur ce point. La même interprétation prévalait en Angleterre, ainsi qu'il ressort d'une remarque faite par Locke :

« It is an established opinion amongst men, that there are in the understanding certain Innate Principles, some Primary Notions, characters, as if it were stamped in the mind of man, which the soul receives in its very first being and brings into the world with it [1]. »

Voltaire répétera sans cesse ce même argument en y ajoutant quelques sarcasmes à l'adresse de Descartes :

« Il (Descartes) assura que l'on pense toujours et que l'âme arrive dans le corps pourvue de toutes les notions métaphysiques, connaissant Dieu, l'espace, l'infini, ayant toutes les idées abstraites, remplie enfin de belles connaissances qu'elle oublie malheureusement en sortant du ventre de sa mère [2]. »

Descartes avait rejeté toutes les idées qui ne paraissent pas claires ou évidentes par elles-mêmes, mais Locke pensait avec quelque raison qu'il est possible de construire, par delà le monde réel, un monde imaginaire qui soit un chef-d'œuvre de symétrie et de cohérence; aussi, rien de plus naturel qu'ayant à commencer son enquête sur l'origine de nos connaissances, Locke ait attaqué la notion des idées innées. Pour détruire définitivement cette notion, Locke dit en substance que, si les hommes avaient des idées imprimées dès l'origine dans leur esprit, rien ne leur serait plus facile que d'en fixer le nombre comme on fixe le nombre des doigts de la main ; or, tous ceux qui ont essayé d'énumérer le nombre de notions innées sont loin d'être d'accord sur ce sujet.

Voltaire, suivant l'exemple de Bayle, ne cessera de répéter que Locke a, victorieusement et une fois pour toutes, réfuté les idées innées, et il reprendra presque textuellement l'argumentation du philosophe anglais :

« Je conviens avec le sage Locke qu'il n'y a point de notion innée; point de principe de pratique innée; c'est une vérité si constante qu'il est évident que les enfants auraient tous une idée claire de Dieu, s'ils étaient nés avec cette idée ; or, tous ceux qui ont essayé d'énumérer le nombre de notions innées sont loin d'être d'accord sur ce sujet [3]. »

(1) *Essay on the Human Understanding.* Book I, chap. II, sec. I. Par. 2.
(2) *Lettres Philosophiques.* Ed. LANSON, page 168.
(3) *Le Philosophe Ignorant.* Vol. XX, page 28.

Ayant ainsi détruit le dogme des notions innées, Locke aborde ce qui constitue le premier objet de son étude, à savoir l'origine de nos connaissances. Se servant d'une ingénieuse métaphore, il compare l'esprit à une feuille de papier blanc, dépourvu de tout caractère, et il se demande d'où viennent les matériaux de connaissance qui y sont enregistrés :

« Let us suppose the mind to be, as we say, white paper, void of all characters, without any ideas; how comes it to be furnished ?... Whence has it all materials of reason and knowledge ? [1] »

A cette question Locke répond : *de l'expérience.*

Il est important de remarquer ici que le principe qui domine tout l'ouvrage de l'auteur de l'*Essay* est que toutes nos connaissances sont dérivées de l'expérience, mais Locke n'est arrivé à cette conclusion qu'après s'être demandé si nous avions des idées indépendantes de l'expérience, et la réponse à cette question ne pouvait être obtenue qu'une fois la théorie des idées innées réfutée. Voltaire insistera constamment sur ce point important :

« Il faut avoir renoncé au sens commun pour ne pas convenir que nous ne savons rien que par l'expérience » [2], et il ajoute encore pour ceux qui croient encore aux idées innées :

« et certainement si nous ne parvenons que par l'expérience et par une suite de tâtonnements et de longues réflexions à nous donner quelques idées faibles et légères des corps, de l'espace, du temps, de l'infini, de Dieu même, ce n'est pas la peine que l'auteur de la nature mette ces idées dans la cervelle des enfants afin qu'il n'y ait ensuite qu'un petit nombre qui en fasse usage [3]. »

Après avoir obtenu la certitude que toutes nos connaissances sont dérivées de l'expérience, Locke continue son enquête en se demandant comment nos idées parviennent dans l'entendement, et il trouve que les deux « fontaines » de nos connaissances sont la sensation et la réflexion.

Condillac suivra d'abord la doctrine de Locke; puis, il fera

(1) *Essay.* Book II, chap. I, sect. II.
(2) *Le Philosophe Ignorant.* Vol. XX, page 4.
(3) *Le Philosophe Ignorant.* Vol. XX, page 4.

dériver toutes nos idées et toutes nos facultés de nos sensations et sa psychologie antispirituelle mènera tout droit au matérialisme de d'Alembert, Diderot, La Mettrie et d'Holbach. Il y a lieu de croire que, si Voltaire n'a pas suivi d'Alembert et Diderot dans la voie du matérialisme, c'est que, suivant son propre aveu, l'exemple de Locke et de Newton avait fait sur lui une profonde impression.

C'est sous l'influence de la doctrine de l'expérience de Locke, que la tendance empiriste s'est peu à peu glissée dans la philosophie française et lui a donné son caractère le plus original ; c'est Voltaire qui, en France, a été le grand initiateur de la philosophie expérimentale.

Voltaire, avons-nous dit, désigne sans cesse l'auteur de l'*Essay* comme le sage et modeste Locke, parce qu'il a su fixer les limites de l'esprit humain. Locke, en effet, montre que les bornes de nos connaissances sont étroites, mais moins étroites cependant que celles de notre ignorance. Toutes nos connaissances ne dépassent pas la possibilité de percevoir l'accord de nos idées entre elles. Beaucoup de choses existent dont nous n'avons aucune idée ; d'abord parce que nous ne possédons que quelques sens et parce que ces sens sont imparfaits ; enfin, parce que beaucoup de nos idées ne sont pas claires. Les idées qui nous manquent, celles qui sont indécouvrables et celles que nous ne pouvons pas relier sont les causes de notre ignorance.

« Locke, dit Voltaire, a développé la raison humaine comme un excellent anatomiste explique les ressorts du corps humain. Il s'aide partout du flambeau de la physique, il ose quelquefois parler affirmativement, mais il ose aussi douter ; au lieu de définir tout d'un coup ce que nous connaissons, il examine par degrés ce que nous voulons connaître [1]. »

Locke avoue que nous ne savons pas ce que c'est qu'une substance, mais que nous savons qu'il y a « un je ne sais quoi » qui a des qualités capables de produire en nous des idées et ces qualités, il les nomme accidents :

« If any one should be asked ' what is the subject wherein

(1) *Lettres Philosophiques*. Ed. LANSON, I, page 168.

colour or weight ? ' he would have nothing to say but ' The solid extended parts '. And if he were demanded ' What is it that solidity and extention inhere in, he would not be in a better position than the Indian who saying that the world was supported by an elephant, was asked, what the elephant rested on ? to which his answer was ' A great tortoise ' but being pressed again to know what gave a support to the broad-back tortoise replied, ' something he knew not what ' (1). »

En d'autres termes, la substance est ce quelque chose que nous ignorons et qui forme pour ainsi dire le fondement des qualités. Nous ne pouvons donc avoir aucune idée claire de la substance soit spirituelle, soit matérielle.

Dans le *Philosophe Ignorant,* Voltaire répète l'argument de Locke en affirmant :

« que je ne puis connaître aucune substance parce que je ne puis avoir d'idées que de leurs qualités, et que mille qualités d'une chose ne peuvent me faire connaître la nature intime de cette chose qui peut avoir cent mille autres qualités ignorées (2). »

Locke causa un scandale et souleva de longues controverses pour avoir osé affirmer qu'il n'était pas impossible que Dieu ait donné à la matière le don de penser.

« On cria », dit Voltaire, « que Locke voulait renverser la Religion : il ne s'agissait pourtant point de Religion dans cette affaire, c'était une question purement philosophique très indépendante de la foi et de la révélation ; il ne fallait qu'examiner sans aigreur s'il y a contradiction à dire : la matière peut penser et si Dieu peut communiquer la pensée à la matière. Mais les théologiens commencent trop souvent par dire que Dieu est outragé quand on n'est pas de leur avis (3). »

Cette hypothèse qui n'occupe qu'une toute petite place dans l'*Essay* prend, aux yeux de Voltaire, une très grande importance et, suivant lui, rien n'a jamais été dit de plus raisonnable, et il ne se fera jamais faute de rappeler l'hypothèse

(1) *Essay*. Book II ,chap. XXIII, sect. 2.
(2) *Le Philosophe Ignorant*. Vol. XX, page 22.
(3) *Lettres Philosophiques*. Ed. LANSON, I, page 170.

de Locke lorsqu'il s'agira de discuter sur l'immatérialité de l'âme.

Il nous reste encore à voir deux points importants de la doctrine de Locke dont Voltaire s'est inspiré; ils sont exposés dans le dernier livre de l'*Essay* : la foi doit être soumise au « test » de la raison, et l'on doit se défier des hypothèses qui semblent captiver l'esprit par la beauté de leur symétrie mais qui ne reposent pas sur une base solide.

Dans un chapitre dont le titre est *Des domaines distincts de la raison et de la foi,* Locke définit la Raison par opposition à la Foi, la découverte de la certitude ou de la probabilité de telles vérités que l'esprit obtient par l'emploi de ses facultés naturelles : par la *sensation* ou la *réflexion.*

D'autre part, la foi est l'assentiment à toute proposition qui ne peut être tirée des déductions de la raison mais d'un moyen extraordinaire de communication. Ce moyen de découvrir aux hommes certaines vérités s'appelle *révélation.* Il y a donc, suivant Locke, deux moyens de connaître la vérité : par l'emploi de nos facultés ou par la révélation.

Après avoir ainsi séparé le domaine de la raison et de la foi, Locke déclare ensuite que la révélation ne saurait être admise contre la claire évidence de la raison.

« But it still belongs to reason to judge of the truth of its being a revelation and of the signification of the words wherein it is delivered [1]. »

Ce principe énoncé par Locke a une importance capitale, car il contient le germe d'où sortira la controverse déiste; nous verrons en effet, en étudiant la question du déisme anglais, que les deux partis adverses s'inspirent du principe de Locke pour affirmer ou nier l'authenticité de la Révélation, les deux partis se réclamant d'ailleurs de l'autorité de la raison.

Un autre chapitre de l'*Essay* a pour titre : *Il faut nous méfier des hypothèses et des faux principes.* Si Locke reconnaît que des hypothèses, édifiées sur des fondements solides, peuvent aider la mémoire et diriger l'esprit vers de nouvelles découvertes, par contre, il nous rappelle que c'est une tendance

(1) *Essay* : Book IV, chap. XVIII, sect. 8.

naturelle de l'intelligence de vouloir toujours pénétrer trop hâtivement dans les causes premières des choses, et que nous sommes trop tentés d'accepter comme une vérité ce qui n'est qu'une conjecture :

« And at least that we take care that the name of ' principles ' deceives us not, nor impose on us by making us receive that for an unquestionable truth which is really at best but a very doubtful conjecture such as most (I had almost said all) of the hypotheses of natural philosophy [1]. »

Dans la dernière ligne de cette citation, Locke avoue hardiment la méfiance que lui inspirent tous ou presque tous les systèmes métaphysiques. Voltaire ne se fera pas faute de renchérir encore sur son maître; il deviendra l'ennemi déclaré de tous les systèmes ; il opposera la physique de Newton à la métaphysique de Descartes, la gravitation aux tourbillons, et il reprochera à ce dernier d'avoir oublié le principe de l'évidence pour ne croire que son imagination :

« Il faut avouer qu'il n'y eut pas une seule nouveauté dans la physique de Descartes qui ne fût une erreur. Ce n'est pas qu'il n'eût beaucoup de génie; au contraire, c'est parce qu'il ne consulta que son génie sans consulter l'expérience et les mathématiques; il était un des plus grands géomètres de l'Europe, et il abandonna sa géométrie pour ne croire que son imagination [2]. »

Est-ce à dire que Voltaire n'ait pas saisi toute l'étendue du génie de Descartes ? Voltaire restait peut-être plus qu'il ne le pensait le disciple de son illustre compatriote, car lui aussi était partisan des idées claires. S'il attaque Descartes c'est parce que ce dernier, poussé par cet esprit de système qui entraîne les plus grands hommes, n'est pas resté fidèle à ses principes. C'est en vertu du principe de l'évidence qu'il se moque des tourbillons de la matière subtile, et s'il oppose Locke à Descartes, c'est parce que le premier est un guide plus prudent qui s'appuie sur l'expérience et qui, au lieu de définir tout d'un coup ce que nous ne connaissons pas, examine par degrés ce que nous voulons connaître.

(1) *Essay* : Book I, chap. XII, sect. 13.
(2) *Dict. Phil.* : *Cartésianisme*. Vol. XII, page 492.

Comme son maître Locke, Voltaire nous met en garde contre les hypothèses métaphysiques. Ce n'est pas qu'il n'en reconnaisse parfois l'utilité, mais lui aussi se défie de ces belles constructions dont les bases sont mal établies; il préfère l'analyse à la synthèse, car l'analyse est la meilleure sauvegarde contre les fausses théories :

« Je ne puis me démontrer l'existence du principe d'action, du premier moteur de l'Etre suprême par la synthèse comme le Dr. Clarke. Si cette méthode pouvait appartenir à l'homme, Clarke était digne peut-être de l'employer, mais l'analyse me paraît plus faite pour nos faibles conceptions. Ce n'est qu'en remontant le fleuve de l'éternité que je puis remonter jusqu'à sa source [1]. »

Voltaire croit que l'on peut généralement faire bon marché de grandes hypothèses, et que lorsqu'on veut n'avancer que des vérités sûres, il faut procéder par l'analyse, car les hommes sont des aveugles et l'analyse leur sert de bâton. Si Voltaire fait sans cesse appel au sage Locke pour réfuter les erreurs des métaphysiciens, c'est que ce dernier lui a appris non seulement à douter, mais à se méfier des doctrines *a priori* qui ne peuvent soutenir l'épreuve de l'expérience. Sans doute, la raillerie impitoyable de Voltaire forme un contraste frappant avec le ton de candeur qui est la note dominante de l'*Essay,* mais les arguments de Locke deviennent des flèches acérées sous la plume de Voltaire.

Si l'on en croyait le philosophe français, le grand honneur de Locke serait d'avoir limité le champ des spéculations métaphysiques :

« La métaphysique n'a été jusqu'à Locke qu'un vaste champ de chimères. Locke n'a été vraiment utile que parce qu'il a resserré le champ où l'on s'égarait » [2]. Et, au sujet des disputes entre métaphysiciens, Voltaire écrit :

« Les disputes métaphysiques ressemblent à des ballons remplis de vent que les combattants se renvoient. Les vessies crèvent, l'air en sort et il ne reste plus rien » [3]. « Toute la

(1) *Il faut prendre un parti.* Vol. XXII, page 82.
(2) *Dieu et les Hommes.* Vol. XXI, page 445.
Lettre au Prince Royal de Prusse, 14 avril 1737. Vol. XXIV, p. 499.

métaphysique », dit encore Voltaire, « contient deux choses : la première, tout ce que les hommes de bon sens connaissent, la deuxième, ce qu'ils ne connaîtront jamais » [1].

Nous pourrions multiplier les exemples où Voltaire se laisse aller à de furieuses attaques contre les métaphysiciens, et où l'épithète de *charlatans* est fréquemment employée, où enfin Locke est loué pour avoir mis un frein à l'esprit de système.

Pour avoir osé attaquer des noms jusque-là respectés, pour avoir combattu ouvertement l'esprit de système, Voltaire s'est vu accusé par d'éminents critiques de n'avoir pas compris que l'homme est partout environné de ténèbres.

« Voltaire », dit E. Faguet, « est impénétrable non seulement à la pensée et au sentiment du mystère, mais à l'idée qu'il peut y avoir quelque chose de mystérieux [2]. »

Brunetière exprime à peu près la même idée :

« Voltaire n'a pas senti que nous sommes enveloppés d'obscurités, que notre intelligence se heurte de toutes parts à l'inconnaissable [3]. »

Ce qui est vrai, c'est que Voltaire loue sans cesse Locke pour avoir fixé les bornes de notre entendement :

> Ce Locke, en un mot dont la main courageuse
> A de l'esprit humain fixé la borne heureuse [4].

Comment peut-on accuser l'auteur de *Micromégas* de ne pas comprendre qu'on se heurte sans cesse à l'inconnaissable, quand il proclame sans cesse notre ignorance; le titre de *Philosophe Ignorant*, qu'il a choisi pour exprimer ses vues philosophiques, n'est-il pas symptomatique à cet égard ? Nul plus que Voltaire ne s'est mieux rendu compte de la faiblesse des facultés humaines; nul plus que lui n'a senti la futilité des efforts que nous faisons pour pénétrer l'énigme de l'univers. Il est tellement persuadé que nous ne savons rien et que nous ne pourrons jamais rien savoir, qu'on dirait parfois, qu'à l'exemple de Pascal, il se plaît à étaler notre humaine misère :

(1) *Histoire de Jenni*. Vol. XV, page 397.
(2) Emile Faguet : *Dix-huitième siècle*. Page 240.
(3) Brunetière : *Etudes Critiques*. Page 320.
(4) *Loi Naturelle*. Vol. V, page 583.

« Je me vois arrêté tout à coup dans ma vaine curiosité. Misérable mortel, si je ne puis sonder ma propre intelligence, si je ne puis savoir ce qui m'anime, comment connaîtrai-je l'intelligence ineffable qui préside visiblement à la matière entière ? Il y en a une, tout me le démontre, mais où est la boussole qui me conduira vers sa demeure éternelle et ignorée ? [1]. »

Faut-il conclure de là que Voltaire, « esprit léger et peu puissant », a raillé les métaphysiciens parce qu'il se désintéressait complètement des grands problèmes qui ont toujours obsédé l'esprit humain ? Une lecture attentive de l'œuvre philosophique de Voltaire nous montre, au contraire, que l'auteur du *Philosophe Ignorant* a eu l'esprit sans cesse obsédé par les problèmes de la métaphysique; il a beau rejeter, comme illusoires, tous les systèmes qui nous offrent la solution de problèmes insolubles, l'obstination même avec laquelle il insiste pour nous montrer l'inanité des résultats obtenus est un témoignage que Voltaire, non seulement est vivement intéressé, mais que son insatiable curiosité le ramène sans cesse à l'étude de ces problèmes. N'a-t-il pas compris « que notre intelligence se heurte, de toute part, à l'inconnaissable, celui qui, déjà vieux, écrivait en 1766 :

« Voyant dans ce traité (*Le Philosophe Ignorant*) qu'un nombre prodigieux d'hommes n'avait pas seulement la moindre idée des difficultés qui m'inquiètent...; voyant même qu'ils se moquaient souvent de ce que je voulais savoir, j'ai soupçonné qu'il n'était point nécessaire que nous le sussions. Mais, malgré ce désespoir, je ne laisse pas de désirer d'être instruit et ma curiosité trompée est toujours insatiable [2]. »

Que l'on relise *Le Philosophe Ignorant*, sur l'Athéisme, l'*Histoire de Jenni*, *Il faut prendre un parti*, et autres œuvres philosophiques, et l'on verra ce spectacle extraordinaire d'un homme qui est constamment ramené à l'étude de questions qu'il a tant de fois proclamées être au delà des bornes de l'entendement. Peut-on croire encore que Voltaire se désintéressait des questions métaphysiques quand on le voit discuter, dans plus de vingt ouvrages, la question de Dieu, de l'âme, du

(1) *Le Philosophe Ignorant*. Vol. XX, page 10.
(2) *Lettre à Mme du Deffand*, 19 février 1766. Vol. XXXI, page 149.

bien et du mal, quand on le voit s'engager dans une longue controverse avec le prince royal de Prusse au sujet de la liberté ? Aurait-il lui-même, à l'âge de soixante-dix ans, composé un traité de métaphysique ?

La vérité, c'est que Voltaire, qui est la raison même, a soif d'évidence, et que ce n'est qu'après s'être rendu compte que de tous les systèmes métaphysiques qu'il a étudiés, aucun ne satisfait ce besoin d'évidence que, désespéré, il se jette dans les bras de Locke qui lui paraît le véritable apôtre de la raison :

« Après tant de courses malheureuses, fatigué, harassé, honteux d'avoir tant cherché tant de chimères, je suis revenu à Locke comme l'enfant prodigue qui retourne chez son père; je me suis rejeté entre les bras d'un homme qui ne feint pas de jamais savoir ce qu'il ne sait pas; qui, à la vérité, ne possède pas des richesses immenses, mais dont les fonds sont bien assurés et qui jouit du bien le plus solide sans aucune ostentation [1]. »

Ce paragraphe, désormais fameux, jette un jour lumineux sur l'attitude de Voltaire à l'égard des problèmes métaphysiques; on n'y sent plus le ton d'amère raillerie, mais la profonde déception de l'homme qui, ayant vainement cherché la solution des plus hauts problèmes qui puissent occuper l'esprit humain, appelle à son aide celui dont la philosophie repose sur l'expérience.

A l'âge de soixante-dix ans, alors qu'il vit au milieu de quatre-vingt lieues de montagnes de neige, assiégé par un très rude hiver et les yeux lui refusant le service, ayant passé tout son temps à méditer, Voltaire écrit à M^me^ de Deffand :

« Ne méditez-vous pas aussi, Madame, ne vous vient-il pas cent idées sur l'éternité, sur la matière, sur la pensée, sur l'infini ? » et, dans la même lettre, Voltaire souligne les avantages que lui procurent ses méditations : « Je trouve d'ailleurs dans cette recherche, quelque vaine qu'elle puisse être, un assez grand avantage. L'étude des choses, qui sont si fort au-dessus de nous, rend les intérêts de ce monde bien petits à nos yeux ;

(1) *Le Philosophe Ignorant.* Vol. XX, page 21.

et quand on a le plaisir de se perdre dans l'immensité, on ne se soucie guère de ce qui se passe dans les rues de Paris [1]. »

Si nous avons tant insisté sur ces témoignages qui marquent l'intérêt que Voltaire portait aux questions qui dépassent notre entendement, c'est que les sarcasmes du disciple de Locke, à l'égard des métaphysiciens qui dogmatisent, lui ont valu d'être traité d'esprit léger. Que l'on nous permette de rappeler ici le jugement de M. Emile Faguet qui écrivit un jour au sujet de Voltaire :

« Esprit léger et peu puissant qui ne pénètre en leur fond, ni les grandes questions, ni les grandes doctrines... et dont le grand homme est John Locke [2]. » Le moins que l'on puisse dire de ce jugement, c'est qu'il est souverainement injuste, non seulement à l'égard de Voltaire, mais encore à l'égard de Locke ; car, quoi qu'en ait pensé Emile Faguet, l'auteur de l'*Essay on the Human Understanding* est encore considéré par les historiens de la philosophie comme l'une des plus importantes figures de la philosophie anglaise.

En 1920, Mr. W. R. Sorley, professeur à Cambridge, s'exprimait ainsi à l'égard de Locke :

« John Locke may be regarded as, on the whole, the most important figure in English philosophy. Others excelled him in genius; he had not the comprehensive grasp of Hobbes nor the speculative originality of Berkeley or subtlety of Hume; but he was surpassed by none in candour, sagacity and shrewdness » [3]. Ce jugement est confirmé par Mr. Leslie Stephen dans son excellente étude sur la pensée anglaise au XVIII[e] siècle.

M. Emile Faguet ne fait donc nullement tort à la réputation de Voltaire en reprochant à ce dernier d'avoir choisi Locke comme son grand homme ; bien au contraire, pour l'étudiant non prévenu qui recherche l'action réciproque exercée par la France et l'Angleterre dans le domaine intellectuel, les noms de Locke et de Voltaire occupent une place prépondérante. Quant au reproche de superficialité adressé à Voltaire, sans invoquer

(1) *Lettre à Mme du Deffand*, 19 février 1766. Vol. XXXI, page 149.
(2) E. FAGUET : *Dix-huitième siècle*. Page 232.
(3) W. R. SORLEY : *A. History of English Philosophy*. Page 10.

les témoignages d'hommes tels que Frédéric et Gœthe, etc..., il nous semble que l'œuvre de l'écrivain français a exercé une action telle sur la société, qu'elle suffit à l'exonérer du reproche dont on l'accuse.

Si Voltaire affecte un dédain pour les théories *a priori* qui ont pour but une explication complète de l'univers, il ne s'intéresse pas moins vivement à certains problèmes métaphysiques qui se rattachent directement à la morale, et là encore il se montre le disciple fidèle de Locke. Dans une lettre au Prince royal, il écrivait : « Je ramène toujours autant que je peux la métaphysique à la morale » (1).

De toutes les questions métaphysiques qui ont occupé la pensée de Voltaire, il n'en est qu'une seule sur laquelle ses vues n'ont pour ainsi dire pas varié : il s'agit de l'existence de Dieu. A l'encontre de la plupart des philosophes du XVIII[e] siècle, Voltaire est resté un déiste convaincu, et il est permis de penser que la position prise par Voltaire est due à l'influence de Locke et de Newton dont il invoque sans cesse le témoignage.

Nous avons vu que Locke s'était appliqué à réfuter les idées innées; or, la première de ces idées innées est l'idée de l'existence de Dieu. Locke démontre que l'idée de Dieu n'est pas une idée innée et il cite, à cet effet, certaines tribus de l'Amérique chez qui l'idée de l'existence de Dieu est inconnue. Heureusement, pense Locke, Dieu nous a laissé des témoignages de son existence :

« Though God has given us no innate ideas of himself ; though he has not stamped original characters on our minds wherein we may read his being; yet, having funished us with those faculties our minds are endowed with, he has not left himself without witness (2). »

Locke nous présente ensuite deux preuves de l'existence de Dieu :

« Man knows that he himself is. He knows also that nothing cannot produce a being; therefore something eternal « (3). Dans son Traité de Métaphysique, Voltaire répétera exactement le

(1) Octobre 1737. Vol. XXIV, page 538.
(2) *Essay* : Book I, chap. I, sect. 31.
(3) *Essay* : Book I, chap. I, sect. 31.

même argument en lui donnant comme Locke la certitude d'une démonstration géométrique. Locke insiste surtout sur la preuve de l'existence de Dieu par les causes finales et Voltaire, lui aussi, préfèrera à la preuve métaphysique de l'existence de Dieu la preuve physique.

Certes, ces deux preuves de l'existence de Dieu n'étaient pas nouvelles; et si nous les reproduisons ici, c'est afin de montrer que Voltaire a suivi la même argumentation que Locke. L'originalité de Voltaire réside surtout dans la façon dont il sait présenter, sous mille formes différentes, un argument presque aussi vieux que le monde.

« Je crois une cause admirable quand je vois des effets admirables. Dieu me garde de ressembler à ce fou (Maupertuis), qui disait qu'une horloge ne prouve point un horloger, qu'une maison ne prouve point un architecte, et qu'on ne pouvait démontrer l'existence de Dieu que par une formule d'algèbre, encore est-elle erronée [1]. »

Voltaire perd patience avec ceux qui s'obstinent à nier ce qui, pour lui, représente la seule affirmation que l'on puisse faire en métaphysique :

« Si une horloge n'est pas faite pour montrer les heures, j'avouerai que les causes finales sont des chimères; et je trouverai bon qu'on m'appelle cause-finalier, c'est-à-dire un imbécile [2]. »

Si Voltaire répète sans cesse sous une forme différente le même argument pour prouver l'existence d'un Etre suprême, il ne cède point comme Rousseau à un élan du cœur qui l'attire vers l'Auteur de la nature; mais, en vertu même de la doctrine de l'expérience, Voltaire juge que la croyance en Dieu est nécessaire comme fondement de la morale : aussi son Dieu n'est-il pas un Dieu clément, un Dieu d'amour, mais un Dieu juste, un Dieu vengeur. Si l'on admet que l'homme crée ses dieux à son image, on pourrait dire que les peuples se font un Dieu qui a les traits caractéristiques de leur race et, si nous ne craignions de manquer de respect, nous serions tentés de remarquer que le Dieu de Voltaire est un Dieu anglais dont les dis-

(1) *Dialogue du Douteur et de l'Adorateur.* Vol. XIX. page 187.
(2) *Dict. Phil. : Causes Finales.* Vol. XII, page 522.

ciples les plus fidèles forment l'école utilitaire (utilitarian school) du XVIII[e] siècle. Si Voltaire partage la croyance en Dieu de l'astronome ou du physicien, c'est qu'il y trouve un point d'appui pour la pratique de la vertu.

« L'astronome qui tient le cours des astres établi selon les lois de la plus profonde mathématique, doit adorer l'éternel Géomètre. Le physicien qui observe le grain de blé ou le corps d'un animal doit admettre un Etre aussi juste que suprême » (1).

Voltaire n'a cependant pas toujours été aussi affirmatif; il lui est arrivé parfois d'émettre des doutes au sujet de l'existence de Dieu; ainsi, dans le *Traité de Métaphysique,* à la question ' S'il y a un Dieu ', Voltaire répond que « c'est la chose la plus vraisemblable que les hommes puissent penser » (2). Dans une lettre à Frédéric datée du 13 avril 1737, Voltaire écrit :

« Quelle sera l'opinion que j'embrasserai ? celle où j'aurai, de compte fait, le moins d'absurdités à dévorer... je me range donc à l'opinion de l'Etre suprême comme la plus vraisemblable et la plus probable » (1). Et un peu plus loin, il ajoute : « Je la crois cette vérité, mais je ne la crois pas comme ce qui est le plus vraisemblable, mais comme une lumière qui me frappe à travers mille ténèbres » (3).

Si Voltaire devient par la suite plus affirmatif, c'est que le spectacle des vices inhérents à la nature humaine le convainc que l'existence d'un Etre suprême est une nécessité pour la conduite des hommes, un frein à leurs passions.

« Le grand objet, ce me semble, n'est pas d'argumenter en métaphysique, mais de peser s'il faut, pour le bien commun de nous autres animaux misérables et pensants, admettre un Dieu rémunérateur et vengeur qui nous serve à la fois de frein et de consolation, ou rejeter cette idée en nous abandonnant à nos calamités sans espérances et à nos crimes sans remords (4).

Toutes les discussions de Voltaire au sujet de l'existence de Dieu reflètent l'empirisme de Locke ; elles partent moins du

(3) *Discours de M. Belleguier.* Vol. XXII, page 135.
(2) *Traité de Métaphysique.* Vol. XXIV, page 448.
(1) *Traité de Métaphysique.* Vol. XXIV, page 448.
(4) *Dictionnaire Phil. : Dieu.* Vol. XIII, page 113.

désir d'obtenir ou de donner une certitude absolue que de cette conviction que l'existence de Dieu étant une nécessité, il faut à tout prix prouver que Dieu existe. En d'autres termes, Voltaire est un pragmatiste avant la lettre.

Dans l'*Histoire de Jenni*, Voltaire insiste encore sur la nécessité de l'existence d'un Dieu vengeur :

« La croyance d'un Dieu rémunérateur des actions, punisseur des méchants, pardonneur des fautes légères, est donc la croyance la plus utile au genre humain; c'est le seul frein des hommes puissants qui commettent insolemment les crimes publics; c'est le seul frein des hommes qui commettent adroitement les crimes secrets [1]. »

Les deux dernières citations que nous venons de faire sont caractéristiques de l'attitude de Voltaire touchant le seul problème de métaphysique où il ose être affirmatif. Locke avait déclaré que toutes nos connaissances sont tirées de deux sources, d'une part de la sensation et la réflexion et de l'autre de la Révélation. C'est grâce à la Révélation que nous pouvons connaître les premiers principes. Si Voltaire rejette la Révélation, que Locke ne met jamais en doute, il n'en reste pas moins un disciple du philosophe anglais par la forme empirique qu'il adopte pour résoudre le problème de Dieu.

L'attitude de Voltaire à l'égard de l'athéisme n'est pas moins symptomatique; s'il ne va pas aussi loin que Locke, qui s'oppose à ce que la tolérance soit appliquée aux athées, il n'en souligne pas moins les dangers que ceux-ci offrent à la société. Voltaire reprend la question agitée par Bayle sur la possibilité de l'existence d'une société d'athées :

« En quoi une société d'athées paraît-elle impossible ? C'est qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein ne pourraient jamais vivre ensemble, que les lois ne peuvent rien contre les crimes secrets ; qu'il faut un Dieu vengeur qui punisse dans ce monde ou dans l'autre les méchants échappés à la justice humaine [1]. »

Comme on le voit, Voltaire n'est pas très éloigné du point de vue de Locke, et s'il exerçait le pouvoir politique, il serait

(1) *Histoire de Jenni*. Vol. XV, page 412.
(2) *Athéisme*. Vol. XII, page 357.

probablement fort tenté de faire promulguer des lois d'exception contre les athées; que l'on en juge par sa conclusion de l'*Homélie sur l'Athéisme :*

« En un mot, des athées qui ont en main le pouvoir seraient aussi funestes au genre humain que des superstitieux. Entre ces deux monstres, la raison nous tend les bras [2]. »

Si Voltaire, durant toute sa vie, ne cessa de démontrer la nécessité de l'existence de Dieu, il fut loin d'être aussi affirmatif sur le sujet de l'âme. Tantôt Voltaire nous avertit que toutes les vraisemblances sont contre l'immortalité et la spiritualité de l'âme, tantôt il se borne à faire ressortir l'ignorance à laquelle nous sommes condamnés, tantôt enfin il se prononce franchement contre notre prétendue âme.

Fait curieux à noter, dans la plupart des ouvrages où il traite de la question de l'âme, Voltaire rappelle généralement les trois lignes de l'*Essay on the Human Understanding* où Locke a émis timidement une hypothèse sur la propriété que pourrait avoir la matière de penser; il donne à cette hypothèse une importance qu'elle n'avait certainement pas dans la pensée de Locke, mais qui cependant souleva en Angleterre une longue polémique.

« Il n'y a point un philosophe », écrit Voltaire, « qui n'essuie beaucoup d'outrages et de calomnies... J'entends tous les jours rebattre à mes oreilles : ' Locke nie l'immortalité de l'âme, Locke détruit la morale ', et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que de tous ceux qui font le procès à la morale de Locke, il y en a très peu qui l'aient lu, encore moins qui l'aient entendu et nul à qui on ne doive souhaiter les vertus qu'avait cet homme si digne et si sage [2]. »

Dans son *Essay*, Locke paraît indécis quand il s'agit de traiter de la question de l'âme et Voltaire ne le sera pas moins, comme nous le verrons par la suite. Nous avons déjà vu que Locke considérait que l'idée de substance en général n'est que l'idée de je ne sais quel sujet qu'on suppose être le soutien de qualités qui produisent dans notre entendement des idées simples; mais ce qui est vrai pour la substance des corps l'est

(1) *Homélie sur l'Athéisme*. Vol. XX, page 206.
(2) *Dictionnaire Philosophique*, Locke. Vol. XIV, page 124.

également pour la substance de l'esprit; et, par conséquent, de ce que nous n'avons aucune notion de la substance spirituelle, nous ne sommes pas plus autorisés à conclure à la non-existence des esprits qu'à nier par la même raison l'existence des corps.

De là, Locke tire la conclusion qui le fit accuser d'avoir nié l'immortalité de l'âme :

« We have the ideas of matter and thinking but possibly we shall never be able to know whether any material beings think or no; it being impossible for us by the contemplation of our own ideas, without revelation, to discover whether Omnipotency has not given to some system of matter fitly disposed a power to perceive and think or else joined or fixed to matter, a thinking material substance [1]. »

Locke se défendit d'avoir voulu nier l'immortalité de l'âme; car, du fait que l'âme est matérielle, il ne s'ensuit pas qu'elle ne soit immortelle. Nous sommes parfaitement conscients de l'existence de l'âme sans savoir si elle est matérielle ou immatérielle, et quiconque veut bien prendre la peine de considérer librement les hypothèses spiritualistes et matérialistes, trouvera sa raison incapable de le faire opter pour ou contre la matérialité de l'âme.

Voltaire ne tarit jamais d'éloges sur la réserve et la prudence du sage Locke :

« Mr. Locke dit qu'il est impossible à la raison de prouver l'immortalité de l'âme ; j'ajoute qu'il n'y a personne sur la terre qui ne soit convaincu de cette vérité » [2]; puis il défend Locke contre le reproche qui lui est adressé d'avoir nié l'immortalité de l'âme : « Mais non seulement Locke était vertueux, non seulement il croyait l'âme immortelle, mais il n'a jamais affirmé que la matière pense; il a dit seulement que la matière peut penser si Dieu le veut, et que c'est une absurdité téméraire de nier que Dieu en ait le pouvoir » [3].

Les adversaires de Locke prétendent que si la matière pouvait penser, par le fait même qu'un composé retient la nature

(1) *Essay :* Book IV, chap. III, parag. 6.
(2) *Dictionnaire Philosophique.* Locke. Vol. XIV, page 125.
(3) *Dictionnaire Philosophique.* Locke. Vol. XIV, page 125.

de ce dont il est composé, et que la matière est périssable et divisible, il s'ensuivrait que l'âme serait périssable et divisible comme elle; mais cela est faux, déclare Voltaire :

« car la pensée serait un don de Dieu, ajouté à l'être inconnu qu'on nomme matière, de même que Dieu lui a ajouté l'attraction des forces centripètes et le mouvement des attributs indépendants de la divisibilité [1]. »

On s'est étonné, avec quelque raison, que Voltaire ait attaché une telle importance à une hypothèse émise si timidement par le philosophe anglais; n'oublions pas cependant que, aux yeux de Voltaire, cette hypothèse lui permettait de confondre à la fois matérialistes et spiritualistes ; les premiers, en effet, affirment que tout est matière alors qu'ils ignorent quelle est l'essence de la matière; les seconds prétendent qu'il existe une substance distincte du corps, mais qui lui est attachée et à laquelle on donne le nom d'âme ; or, ce mot âme est un mot abstrait comme le mot mouvement; ce qui est concret c'est la pensée, la volonté, etc.; le bel avantage vraiment de donner une substance à une abstraction et de déclarer que l'âme pense, sent, veut, etc. !

Quelle sera donc la conclusion de Voltaire touchant le problème de l'âme ? Là encore, il s'en remet à Locke, son maître à douter. Dans le *Dictionnaire Philosophique,* Voltaire donne le titre *Des Doutes de Locke* à un chapitre sur l'âme, et il conclut lui-même :

« J'avoue donc mon ignorance, j'avoue que quatre mille tonnes de métaphysique ne nous enseigneront pas ce que c'est que notre âme [2]. »

Voltaire, non seulement pense que nous ne savons rien au sujet de l'âme, mais il croit que nous en serons toujours réduits à des conjectures; aussi s'écrie-t-il :

« O homme ! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire et non pour pénétrer l'essence des choses [3]. »

Comme conclusion, le mécanisme qui produit une tulipe nous est tout aussi incompréhensible que ce que nous appelons

(1) *Dictionnaire Philosophique.* Locke. Vol. XIV, page 126.
(2) *Dictionnaire Philosophique.* Ame. Vol. XII, page 105.
(3) *Dictionnaire Philosophique.* Ame. Vol. XII, page 127.

l'instinct des animaux. Le dualisme de l'âme et du corps est une hypothèse qui, comme celle de Locke, ne sera peut-être jamais prouvée. La différence entre Descartes et Locke, c'est que le premier affirme et que le second se contente de douter.

« On peut dire », écrit Voltaire, » qu'il (Locke) créa la métaphysique à peu près comme Newton avait créé la physique. Pour connaître notre âme il n'étudia point les livres... il se contenta de descendre profondément en lui-même; et, après s'être pour ainsi dire contemplé longtemps, il ne fit dans son Traité de l'*Entendement Humain* que présenter aux hommes le miroir dans lequel il s'était vu. En un mot il réduisit la métaphysique à ce qu'elle doit être, en effet, la physique expérimentale de l'âme [1]. »

Suivant M. Levy-Bruhl, Voltaire aurait eu le grand mérite de montrer que l'étude métaphysique a été verbale et stérile; il semble avoir pressenti qu'une science positive de l'âme deviendrait une chose possible le jour où la science biologique serait peut-être plus avancée [2].

S'il y a une question entre toutes, qui ait passionné Voltaire, c'est bien la question du libre-arbitre; nous trouvons son opinion exprimée en vers et en prose :

> Suis-je libre en effet ? ou mon âme et mon corps
> Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?
> Enfin ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne
> Dans le palais de l'âme est-elle esclave ou reine ? [3]

Difficile et redoutable question que Voltaire ne cessera d'agiter ; difficile, les hommes n'ayant jamais pu se mettre d'accord sur ce sujet ; redoutable, parce que de la liberté dépend toute la morale. Dans une lettre adressée au Prince royal de Prusse, avec lequel il vient d'engager une longue controverse sur le sujet de la liberté, il écrit :

« La question de la liberté est la plus intéressante que nous puissions examiner, puisque de cette question dépend toute la morale [4]. »

(1) *Dictionnaire Philosophique.* AME. Vol. XII, note, page 103.
(2) LEVY-BRUHL : *History of Modern Philosophy in France.* Page 178.
(3) *Discours en vers sur l'Homme.* Vol. V, page 528.
(4) *Lettre au Prince Royal,* octobre 1737. Vol. XXIV, page 541.

Au moment où il publia son *Traité de Métaphysique*, Voltaire pensait encore que le problème était facile à résoudre, car il écrivait alors :

« Peut-être n'y a-t-il pas de question plus simple que celle de la liberté; mais il n'y en a point que les hommes aient tant embrouillée... La liberté est uniquement le pouvoir d'agir. Si une pierre se mouvait par son choix, elle serait libre ; les hommes ont ce pouvoir, donc ils sont libres [1]. »

Deux ou trois ans plus tard, Voltaire se rendait compte des difficultés que présente la question de la liberté; il savait d'ailleurs que la liberté avait d'illustres adversaires, parmi lesquels celui-là même dont il se proclamait le disciple; mais, de même qu'il croyait l'existence de Dieu nécessaire à la morale, de même il croyait qu'en niant la liberté on détruisait l'un des fondements essentiels de la société. Trois ans après la publication du *Traité de Métaphysique*, il écrivait à Frédéric :

« Je sais que la liberté a d'illustres adversaires. Je sais que l'on fait contre elle des raisonnements qui peuvent d'abord séduire, mais ce sont ces raisons mêmes qui m'engagent à les rapporter et à les réfuter [2]. »

Locke lui-même avait été fort embarrassé par la question de la liberté, et si peu satisfait de la solution qu'il lui avait donnée dans l'*Essay*, que dans la deuxième édition il revisa complètement le chapitre de la liberté. Il écrivait à cet effet à Molyneux :

« I myself not being very satisfied by the conclusion I was led to, that my reasonings were perfectly right, reviewed that chapter with great care... I got into a new view of things, which, if I mistake not will satisfy you and give a clearer account of human freedom than hitherto I have done [3]. »

Dans son *Traité de Métaphysique*, dans son *Discours en vers sur l'homme*, dans la controverse qu'il engage avec le prince de Prusse, Voltaire se pose nettement en champion de la liberté :

(1) *Traité de Métaphysique*. Vol. XVII, page 139.
(2) *Lettre à Frédéric, prince royal*, octobre 1737. Vol. XXIV, page 541.
(3) *Lettre à Molyneux*, 15 juillet 1693. LOCKE's WORKS. Vol. IX, p. 317.

Ouî, l'homme sur la terre est libre ainsi que moî :
C'est le plus beau présent de notre commun roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits et la vie et l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant :
C'est l'attribut divin de l'être tout-puissant [1].

Dans une note explicative du *Discours en vers sur l'homme,* Voltaire définit ainsi le mot liberté :

« On entend par ce mot liberté le pouvoir de faire ce que l'on veut, il n'y a et il ne peut avoir d'autre liberté. C'est pourquoi Locke l'a si bien définie Puissance [2]. »

Pour Voltaire, la liberté, donnée de Dieu à l'homme, est le pouvoir faible et passager de s'appliquer à quelques pensées et d'opérer certains mouvements; or, c'est précisément ce que Locke avait expliqué dans son *Essay :*

« So far as man has the power to think or not to think, to move or not to move according to the preference or the direction of his mind, so far he is free [3]. »

En 1737, Voltaire écrivait au Prince Royal :

« A peine pourrions-nous concevoir un être plus libre qu'en tant qu'il est capable de faire ce qui lui plaît et tant que l'homme a cette liberté, il est aussi libre qu'il est possible à la liberté de le rendre libre, pour me servir des termes de Locke [1]. »

La controverse engagée entre Voltaire et le Prince royal de Prusse marque chez Voltaire la date de son changement d'attitude touchant le problème de la liberté. Le prince et le poète avaient, chacun de leur côté, défendu leur point de vue différent avec une sorte d'acharnement. Voltaire, cependant, avoua plus tard s'être rendu aux arguments du Prince; il écrivait en 1749 :

« J'ai relu ici ce petit morceau très philosophique ; il fait trembler. Plus j'y pense, plus je reviens à l'avis de Votre Majesté. J'avais grande envie que nous fussions libres; j'ai fait

(1) *Discours en vers sur l'Homme.* Vol. V, page 528.
(2) *Discours en vers sur l'Homme.* Vol. V, page 528.
(3) *Essay :* Book II, chap. XXI, par. 8.
(4) *Lettre au Prince Royal de Prusse,* octobre 1737. Vol. XXIV, p. 546.

tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience et la raison me convainquent que nous sommes des machines faites pour aller un certain temps et comme il plaît à Dieu [1]. »

Dans les *Eléments de la Philosophie de Newton,* publiés en 1745, Voltaire avoue « qu'il s'élève contre cette liberté des objections qui effraient », mais il ajoute aussitôt : « Quelque système qu'on embrasse, à quelque fatalité qu'on croie toutes nos actions attachées, on agira toujours comme si on était libre [2]. »

Gardons-nous d'accuser Voltaire d'avoir varié dans ses opinions; sachons-lui gré au contraire des louables efforts qu'il a faits pour trouver la solution d'une question extrêmement complexe mais qui, à ses yeux, avait une importance capitale par les conséquences morales qui en découlaient. D'ailleurs, Voltaire n'ignorait pas combien la question du libre arbitre avait embarrassé Locke lui-même; car, dès 1738, il écrivait à ce sujet, à l'auteur du livre de l'*Esprit :*

« John Locke, le seul philosophe qui en traite sensément, avoue lui-même qu'il était comme le diable de Milton pataugeant dans le chaos [3]. »

Dans tous ses ouvrages philosophiques publiés après l'année 1738, tels que le *Dictionnaire Philosophique,* le *Philosophe Ignorant, Il faut prendre un parti,* Voltaire se montre l'adversaire du libre-arbitre et reproduit les arguments de Locke et de son disciple Collins :

« Cependant cette question sur la liberté m'intéressa vivement ; je lus les Scholastiques, je fus comme eux dans les ténèbres; je lus Locke, j'aperçus des traits de lumière; je lus le *Traité* de Collins qui me parut Locke perfectionné ; je n'ai jamais rien lu depuis qui m'ait donné un nouveau degré de connaissance [4]. »

Quelles sont donc en définitive les vues de Locke touchant le problème du libre-arbitre ? Après bien des hésitations, Locke rejette le libre-arbitre au nom de l'expérience psychologique,

(1) *A Frédéric II,* 26 janvier 1749. Vol. XXVI, page 312.
(2) *Eléments de la Philosophie de Newton.* Vol. XVII, page 293.
(3) *Lettre à Helvetius,* 11 septembre 1738. Vol. XXV, page 131.
(4) *Le Philosophe Ignorant.* Vol. XX, page 7.

car nous n'avons une idée claire et distincte de la liberté que par les réflexions que nous faisons sur notre esprit. Il faut d'abord s'entendre sur le sens à donner au mot *liberté*. Toutes les actions dont nous avons quelque idée se réduisent à ceci : penser ou mouvoir suivant la direction de notre esprit. Mais la volonté et la liberté sont complètement distinctes et la liberté n'est que la puissance de faire ce qu'on veut.

La question du libre-arbitre n'est cependant pas résolue, car il s'agit de savoir si notre volonté est libre, c'est-à-dire si les raisons qui se présentent à l'entendement n'offrent pas un caractère de nécessité absolue.

Locke aborde enfin le problème en posant la question : l'homme est-il libre de vouloir ? La question est absurde, car elle revient à se demander « si l'homme peut vouloir ce qu'il veut », se plaire à ce à quoi il se plaît :

« For to ask whether a man be at liberty to will either motion or rest, speaking or silence, which he pleases ? is to ask whether a man can will what he wills or be pleased with what he is pleased with ? a question which, I think, needs no answer [1]. »

Le seul point du problème de la liberté où Locke a véritablement fait preuve d'originalité est dans l'étude de ce qui détermine la volonté.

Locke déclare que ce n'est pas le bien ou le plus grand bien qui détermine notre volonté, mais une certaine inquiétude (uneasiness). Cela revient à dire que la volonté est déterminée par nos désirs, car toute inquiétude est accompagnée de désirs. Tous nos désirs tendent au bonheur ou à la suppression de la souffrance. Il arrive cependant que notre désir de supprimer une souffrance ne provoque pas la volonté comme dans le cas où la disparition de cette souffrance présenterait un grave danger ; nous avons donc le pouvoir de suspendre un désir particulier et d'empêcher qu'il ne détermine la volonté et nous porte à agir ; nous pouvons ainsi comparer nos désirs, en examiner les objets, en mesurer les conséquences, et c'est en cela que consiste la liberté de l'homme. La nécessité de poursuivre la

(1) *Essay*. Book II, chap. XXI, sect. XXVI, para. 26.

recherche du vrai bonheur est le fondement de toute liberté, mais nous devons prendre garde de ne pas prendre pour une félicité réelle celle qui n'est qu'imaginaire.

Telle est la substance de la théorie de Locke. Un point important qui a échappé à l'attention des critiques mérite notre attention. La distinction établie par Locke entre la volonté et le désir n'existait pas dans la première édition de l'*Essay*, car Locke lui-même s'excuse d'avoir varié dans ses opinions sur cette question si débattue :

« It seems so established and settled an opinion by the general consent of all mankind that good the greater good determines the will, that I do not at all wonder that when I published my thoughts, I took it for granted [1]. »

Ce changement de vues de la part de Locke constitue un fait important. La vigueur avec laquelle Voltaire avait défendu le principe de la liberté tenait, nous l'avons déjà dit, à ce qu'il pensait que de la liberté dépend toute la morale, car sans la liberté, comment Dieu pourrait-il punir le vice ou récompenser la vertu ? Sans la liberté :

> On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser ;
> Il n'a rien à punir, rien à récompenser [2].

Nous savons d'autre part, qu'après son retour en France, Voltaire relut l'œuvre de Locke à deux reprises différentes. Il est permis de croire que, si Voltaire a changé ses vues sur la question de la liberté, ce changement n'est pas dû simplement aux arguments du prince de Prusse, mais au fait que Voltaire avait dû relire attentivement la partie revisée de l'*Essay*.

Le *Philosophe Ignorant*, publié en 1766, contient en effet un passage qui indique clairement que Voltaire a dû méditer le chapitre de l'*Essay* revisé par l'auteur, chapitre qui traite de la volonté et du désir :

« Ma liberté consiste à ne point faire une mauvaise action quand mon esprit se la représente nécessairement mauvaise ; à subjuguer une passion quand mon esprit m'en fait sentir le danger et que l'horreur de cette action combat puissamment

(1) *Essay*. Book II, chap. XXI, para. 35.
(2) *Second Discours, De la Liberté*. Vol. V, page 529.

mon désir. Nous pouvons réprimer nos passions comme je l'ai annoncé, mais alors nous ne sommes pas plus libres en réprimant nos désirs qu'en nous laissant entraîner à nos passions ; car, dans l'un et l'autre cas nous suivons exactement notre dernière idée et cette dernière idée est nécessaire, donc je fais nécessairement ce qu'elle me dicte [1]. »

Voltaire répète presque textuellement la seconde théorie de Locke telle que nous l'avons reproduite plus haut. Le dernier document que nous ayons de Voltaire, dans lequel il se déclare pour le libre-arbitre, date du 11 septembre 1738. C'est une lettre adressée à Helvetius et qui contient les lignes suivantes :

« Je vous avouerai enfin qu'après avoir erré bien longtemps dans ce labyrinthe, après avoir cassé mille fois mon fil, j'en suis revenu à dire que le bien de la société exige que l'homme se croie libre... et si malheureusement le fatalisme était vrai, je ne voudrais pas d'une vérité aussi cruelle [2]. »

Comment, après avoir écrit ces lignes, Voltaire a-t-il pu changer si radicalement d'opinion ? La raison en est bien claire; grâce à la théorie de Locke, qui fait consister la liberté en ce que nous pouvons comparer les désirs qui déterminent la volonté, en examiner les objets et en mesurer les conséquences, il est possible de nier le libre-arbitre sans que la morale en soit menacée; or, c'était là le seul argument qui fît de Voltaire un défenseur du libre-arbitre.

Voltaire s'est trouvé une seule fois en désaccord avec Locke sur un point de la doctrine de l'*Essay*; deux chapitres du *Philosophe Ignorant* portent le titre : *Contre Locke*. Il s'agit de la question de la morale universelle.

Après avoir montré que, bien que la vertu soit généralement approuvée parce que profitable, elle n'est pas une idée innée, Locke s'efforce de démontrer que l'idée de justice n'est pas universelle. Il appuie sa démonstration par des exemples d'atrocités commises sans le moindre remords ; il cite le nom de peuplades sauvages parmi lesquelles les enfants sont enterrés vivants et qui croient mériter le Paradis en se vengeant de leurs ennemis et en les dévorant ; quelques-unes de ces tribus

(1) *Le Philosophe Ignorant*. Vol. XX, page 7.
(2) *Lettre à Helvetius*, 11 septembre 1738. Vol. XXV, page 131.

n'ont d'ailleurs aucune idée de Dieu, aucune religion, aucun culte [1].

Nous l'avons dit et répété, qu'il s'agisse de Dieu, de l'âme ou de la liberté, Voltaire semble moins préoccupé de la vérité des principes qu'il défend que de leur utilité, trait caractéristique de beaucoup de penseurs anglais. Persuadé que tout homme a, gravé dans son cœur, une notion du juste et de l'injuste et que cette notion est commune à tous les peuples, même les moins civilisés, Voltaire s'attache à démontrer que, pour une fois au moins, Locke s'est trompé; il ne se doute pas qu'en réfutant Locke, il va prendre fait et cause pour la théorie qu'il a si souvent attaquée : les idées innées de Descartes.

Dans le chapitre qui porte le titre : *Contre Locke*, Voltaire convient d'abord qu'il n'y a pas d'idées innées et que les enfants auraient tous une notion claire de Dieu s'ils étaient nés avec cette idée; il n'est pas moins évident que nous ne naissons pas avec des principes développés de morale. Mais, ajoute-t-il, « je répète encore qu'au lieu de ces idées innées chimériques de morale, Dieu nous a donné une raison qui se fortifie avec l'âge et qui nous apprend à tous, quand nous sommes attentifs, qu'il y a un Dieu et qu'il faut être juste, mais je ne puis accorder à Locke les connaissances qu'il en tire » [2].

D'après Voltaire, si les soldats se livrent au carnage sans remords des injustices qu'ils commettent, c'est qu'ils croient agir justement. Quant aux récits relatés par Locke au sujet des tribus anthropophages, ce sont des contes « qu'il faut mettre avec celui du perroquet qui eut une si belle conversation en langue brasilienne avec le prince Maurice » [3]. La loi morale est différemment interprétée suivant les peuples, le climat, les circonstances, mais il y a un fond qui subsiste, toujours le même; et ce fonds, c'est l'idée du juste et de l'injuste. A la question, comment avons-nous donc acquis l'idée de justice ? Voltaire répond : « Comme nous avons acquis celle de la prudence, de la convenance; par le sentiment et la raison » [4]; et

(1) *Essay*. Book I, chap. III, paragraphes 4, 5, 6, 7, 8, 9.
(2) *Le Philosophe Ignorant*. Vol. XX, page 28.
(3) *Le Philosophe Ignorant*. Vol. XX, page 29.
(4) *Le Philosophe Ignorant*, Vol. XX, page 30.

il ajoute : « Quel est l'âge où nous connaissons le juste et l'injuste ? l'âge où nous connaissons que deux et deux font quatre » [1]. Locke se trompe donc lorsqu'il nie qu'il y ait certains principes de morale communs à tous les hommes car, pense Voltaire, l'idée de Dieu et de sa justice sont des notions qui sont communes aux Chinois, aux Indiens et aux Romains et qui, malgré les bouleversements de notre globe, n'ont jamais varié.

Voltaire a exprimé sa foi en la morale universelle dans la Loi Naturelle :

> Ainsi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
> Jeta dans tous les cœurs une même semence ;
> Le Ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
> Il ne peut la changer ; son juge est dans son cœur [2].

Dans une lettre au prince de Prusse, Voltaire y réfute ce qu'il considère comme une erreur du plus sage des métaphysiciens :

« Je conviens avec lui qu'il n'y a réellement aucune idée innée ; il suit évidemment qu'il n'y a aucune proposition de morale innée dans notre âme; mais de ce que nous ne sommes pas nés avec de la barbe, ne s'ensuit-il pas que nous ne soyons nés, nous autres habitants de ce continent, pour être barbus à un certain âge ? Nous ne naissons pas avec la force de marcher, mais quiconque naît avec deux pieds marchera. C'est ainsi que personne n'apporte en naissant l'idée qu'il faut être juste, mais Dieu a tellement conformé les organes des hommes, que tous, à un certain âge, conviennent de cette vérité [3]. »

Descartes lui-même n'eût pas mieux dit, et Voltaire, sans s'en rendre compte, défend le principe même de Descartes qu'il a si souvent attaqué ; car, contrairement à ce qu'en pensent Locke et Voltaire, le grand philosophe français n'a jamais prétendu dire que l'enfant, en venant au monde, avait déjà une notion de Dieu, de morale, etc., mais bien qu'il y a certaines idées qui deviennent communes à tous les hommes dès que

(1) *Le Philosophe Ignorant*. Vol. XX, page 30.
(2) *Loi Naturelle*. Vol. V, page 575.
(3) *Lettre au Prince Royal de Prusse*, octobre 1737. Vol. XXIV, p. 539.

ceux-ci peuvent faire usage des facultés dont ils sont doués en naissant.

Si l'on excepte la question de justice universelle, on peut donc dire que Voltaire a trouvé dans l'*Essay on the Human Understanding* la source de la plupart de ses vues sur les problèmes de la métaphysique. Il nous reste maintenant à jeter un rapide coup d'œil sur celles des œuvres secondaires de Locke qui caractérisent l'esprit du nouveau siècle et dont Voltaire a pu profiter.

En 1689, un an après la révolution, le gouvernement anglais promulgua l'Acte de Tolérance (*Toleration Act*) ; cette même année, Locke publia sa première *Lettre sur la Tolérance* qui, peu après, devait être suivie de trois autres. Bayle avait publié son *Commentaire philosophique* sur le *Compelle Intrare*, en 1686, c'est-à-dire trois ans avant les *Letters on Toleration*. Les arguments de Locke en faveur de la tolérance diffèrent très peu de ceux employés par le grand sceptique français. Il reconnaît que l'Eglise et l'Etat régissent deux gouvernements distincts. L'Etat est une société constituée pour préserver et promouvoir les intérêts civils de ses membres et la possession de la propriété. Le salut des âmes est du domaine de l'Eglise, et il n'appartient pas au magistrat de s'en occuper, car le magistrat ne peut qu'user de force extérieure, et l'esprit est ainsi fait qu'on ne peut le contraindre à croire. Il est donc absurde qu'un Etat fasse des lois pour établir une religion, car les lois restent sans effet sans des sanctions, et les sanctions sont *impertinentes*, parce qu'elles ne peuvent convaincre. Enfin, même si ces sanctions changeaient les croyances des hommes, cela n'assurerait pas le salut de leur âme.

Notons ici que l'argument le plus décisif de Bayle ne se trouve pas dans les *Letters on Toleration*. Bayle remarque judicieusement que, même si c'était un principe de supprimer l'erreur, aucune vérité n'est assez certaine pour en justifier la théorie.

L'appel de Locke pour la tolérance n'eut donc pas une influence directe sur l'attitude de Voltaire ; il ne put que confirmer ce dernier dans les idées qu'il s'était faites sur la tolérance, bien avant qu'il eût connu l'œuvre de Locke. Il y a

cependant deux points importants dans les *Letters on Toleration*, ce sont précisément les deux points où Locke se trouve en désaccord avec sa propre théorie : il s'agit de ceux à qui on ne doit pas appliquer le principe de la tolérance.

A la question : n'y a-t-il pas certaines croyances de communautés religieuses qui puissent être prohibées par le magistral civil ? Oui, répond Locke :

« No opinions contray to the human society or to those moral rules which are necessary to the preservation of civil society, are to be tolerated by the magistrale [1]. »

Ce principe une fois établi, Locke déclare ensuite que ceux-là ne peuvent bénéficier de la tolérance qui maintiennent que l'on n'est pas obligé de tenir ses promesses avec les hérétiques ou qui prétendent que les rois excommuniés perdent de ce fait leur couronne :

« The Church can have no right to be tolerated by the magistrate, which is constituted on such bottom, that all those who enter into it, do thereby deliver themselves up to the protection or service of another prince [2]. »

Il ressort de cette déclaration que Locke vise les catholiques qu'il considère comme une menace pour l'Etat.

Voltaire ne dut pas être mécontent de trouver chez un philosophe aussi prudent et réservé que Locke des arguments contre l'Eglise qu'il allait attaquer avec une rare violence. Suivant l'exemple de Locke, il ne cessa de réclamer la subordination de l'autorité religieuse à l'autorité civile : « Une religion honnête, mort de ma vie ! une religion bien établie par un acte du Parlement, bien dépendante du souverain, voilà ce qu'il nous faut [3]. »

Locke n'est pas moins catégorique à l'égard des athées :

« Those are not at all to be tolerated who deny the being of God. Promises, covenants, and oaths which are the bonds of human society can have no hold upon an atheist [4]. »

Il est évident que Locke se trouve en contradiction avec sa

(1) Locke's Works. *A Letter concerning Toleration*. Vol. VI, page 45.
(2) Locke's Works. *A Letter concerning Toleration*. Vol. VI, page 46.
(3) *L'A. B. C.* Vol. XXI, page 124.
(4) Locke's Works. Vol. VI, page 47.

propre théorie ; mais il faut voir ici une concession faite à l'esprit de l'époque dans laquelle il vivait; les Anglais, d'ailleurs, s'accommodent beaucoup mieux que nous de ces sortes de compromis.

Nous avons eu déjà l'occasion de souligner l'attitude de Voltaire au sujet de l'athéisme en traitant de la question de Dieu. S'il ne va pas aussi loin que Locke en demandant l'exclusion des athées du bénéfice de la tolérance, s'il reconnaît que l'on peut être parfois athée et vertueux :

> On a vu souvent des athées
> Vertueux malgré leurs erreurs [1],

il lui est souvent arrivé de souligner le danger que les athées feraient courir à la société; pour un peu, Voltaire en arriverait à justifier le point de vue de Locke ; ainsi il écrit dans les *Fragments d'Histoire Générale :*

« L'athéisme n'est pas moins contraire à la morale, à l'intérêt de tous les hommes; car, si vous ne reconnaissez point de Dieu, quel frein aurez-vous pour les crimes secrets [2] ? »

Le *Traité sur la Tolérance* de Voltaire n'a pour ainsi dire rien de commun avec les *Lettres* de Locke ou le *Commentaire* de Bayle ; Voltaire n'y prend pas l'attitude détachée du premier, et il ne possède pas la rigoureuse dialectique du second; il se contente de présenter au public des cas concrets d'horribles injustices dues à l'intolérance, et s'il a été le plus terrible ennemi du fanatisme religieux, c'est qu'il s'est jeté corps et âme dans la lutte, sachant bien que la vérité n'est pas pour rester cachée.

Par la publication de ses deux *Traités sur le Gouvernement,* en 1690, Locke devint le théoricien de la révolution anglaise; il explique lui-même dans sa préface que son but est « to establish the throne of our great Restorer, our present King William and make good his title in the consent of the people » [3]. Les vues politiques de Locke ont exercé une profonde et durable influence, car c'est lui qui, le premier, a posé

(1) *Fragments de l'Histoire Générale.* Vol. XXII, page 332.
(2) *Fragments de l'Histoire Générale.* Vol. XXII, page 332.
(3) Locke's Works. Vol. V, page 209.

clairement le problème de l'Etat moderne, et l'on a pu dire de son second Traité qu'il devint *la Bible politique du* XVIII^e^ *siècle* (1). Montesquieu s'en est directement inspiré et Voltaire, bien qu'il ne nous ait laissé aucun commentaire sur les théories politiques de Locke, n'a pas moins bénéficié, indirectement il est vrai, des leçons du Maître.

Le premier *Traité* n'est qu'une réfutation du *Patriarcha* de Robert Filmer, lequel prétendait faire remonter à Adam les droits de Charles I^er^ à la couronne.

Dans le second *Traité,* Locke réfute d'abord la théorie de Hobbes d'après laquelle l'état de nature, qui précède toute organisation politique, serait un état de guerre. Pour Locke, l'état de nature n'est pas l'antithèse de la loi réelle, mais sa condition antécédente. Il définit ainsi l'état de nature :

« Men living together according to reason, without a common superior on earth, with authority to judge between them, is properly the state of nature (2). »

Locke étudie ensuite l'origine de l'idée de propriété; chaque homme a une propriété dans sa propre personne et dans le fruit de son travail; la société trouve son origine dans le besoin de l'individu de défendre sa personne et ses biens :

« The reason why men enter into society is the preservation of their property and the end why they choose and authorize a legislative is that there may be laws made, and rules set, as guards and fences to the properties of all the members of the society (3). »

Aucun homme n'est tenu d'entrer dans une société politique, mais, une fois son consentement donné, il doit se soumettre à la forme de gouvernement établi par la majorité. Gouvernants et gouvernés sont liés par un contrat social : en échange de la protection de sa vie, de sa liberté et de sa propriété, l'individu abandonne ses droits non à un homme seul ou à un groupe d'hommes, mais à l'ensemble de la communauté, c'est-à-dire à l'Etat qui fait exécuter la loi et punit les infractions. La violation du droit de propriété constitue un abus de confiance

(1) L. STEPHEN. *Thought in the Eighteenth Century.* Vol. II, page 135.
(2) LOCKE'S WORKS. Vol. V, page 348.
(3) LOCKE'S WORKS. Vol. V, page 469.

et justifie l'institution d'un nouveau gouvernement. L'inviolabilité de la propriété (personnes et biens) est l'un des points les plus importants du *Traité*. Voltaire, lui aussi, se posera en défenseur de la propriété en nous citant l'exemple de l'Angleterre, et là encore, il se montrera le disciple de Locke :

« Ce que je trouve de plus juste c'est liberté et propriété. Je suis fort aise de contribuer à donner à mon roi un million sterling pour sa maison pourvu que je jouisse de mon bien dans la mienne [1]. »

Dans le *Dictionnaire Philosophique,* on lit à l'article *Propriété :* « Liberty and Propriety c'est le cri anglais » [2]. Il eût pu dire, c'est le cri de Locke, car c'est ce dernier qui a proclamé que la liberté consistait à ne dépendre que des lois, mais c'est lui surtout qui a été le défenseur de la propriété.

Pour Locke, la monarchie absolue n'est pas une véritable forme de gouvernement, puisqu'elle ne repose pas sur le consentement de la majorité (general assent). Locke étudie ensuite la séparation des pouvoirs, puis il termine son *Traité* par une justification du droit de révolution : lorsqu'un gouvernement n'a plus l'assentiment de la majorité, il doit être renversé.

L'ouvrage politique de Locke eut un éclatant succès et le philosophe anglais fut bientôt considéré comme l'apôtre de la liberté. Aujourd'hui encore le second *Traité* est lu avec intérêt, car beaucoup de problèmes soulevés par Locke retiennent encore l'attention de l'homme politique contemporain.

Il est assez étrange que Voltaire, qui nourrissait une admiration sans bornes pour l'auteur de l'*Essay on the Human Understanding,* n'ait jamais mentionné le *Traité sur le Gouvernement.* Dans ses deux principaux ouvrages politiques, *Pensées sur le Gouvernement* et *Idées Républicaines,* Voltaire ne cite pas une seule fois le nom de Locke ; cependant, il n'a pas ignoré l'œuvre politique du penseur anglais, puisque, dans son *Traité sur la Tolérance,* il attire notre attention sur le fait que l'Etat de la Caroline n'a pas craint de choisir un philosophe pour établir sa constitution :

« Jetez les yeux sur l'autre hémisphère : voyez la Caroline

(1) *L'A. B. C.* Vol. XXI, page 99.
(2) *Dictionnaire Philosophique.* Vol. XIV, page 362.

dont le sage Locke fut le législateur ; il suffit de sept pères de famille pour établir un culte privé approuvé par la loi [1]. »

Il se peut que Voltaire ne se soit pas rendu compte de l'importance du *Traité* de Locke et qu'il ait cru que ce dernier n'avait fait que codifier, pour ainsi dire, un ordre de choses déjà établi. Au point de vue politique, Locke n'exerça donc qu'une influence indirecte sur Voltaire et nous aurons à revenir sur les opinions politiques de ce dernier lorsque nous étudierons les institutions anglaises.

Il nous reste encore à mentionner un dernier ouvrage de Locke qui, bien qu'il n'ait pas exercé une influence directe sur la pensée de Voltaire, marque cependant le point de départ de la grande controverse entre déistes et orthodoxes, controverse dont les conséquences, grâce surtout à Voltaire, furent, pour des raisons que nous étudierons dans un autre chapitre, plus importantes sur le continent qu'en Angleterre.

En 1695, Locke publia *The Reasonobleness of Christianity* (Le Christianisme Raisonnable) ; le but de cet ouvrage est de montrer que la Révélation n'est pas contraire à la raison et d'attirer l'attention des gens réfléchis sur les vérités fondamentales qui constituent le Christianisme ; ces vérités sont claires, à la portée de toutes les intelligences et ce sont les théologiens qui les ont rendues obscures.

Voltaire répètera sur tous les tons que la religion doit être épurée et débarrassée de toutes les extravagances et divagations dont les théologiens l'ont obscurcie :

« La théologie n'a jamais servi qu'à renverser les cervelles et quelquefois les Etats [2]. »

« La théologie est dans la religion ce que le poison est parmi les aliments [3]. »

La position prise par Locke dans *The Reasonableness of Christianity* est que, même en matière de religion, il ne peut y avoir d'autre autorité que celle de la raison ; en d'autres termes, les vérités du Christianisme doivent être prouvées

(1) *Traité sur la Tolérance.* Vol. XVIII, page 116.
(2) *L'A. B. C.* Vol. XX, page 125.
(3) *Pensées, Remarques et Observations.* Vol. XXIII, page 558.

comme la vérité de toute autre théorie historique ou métaphysique.

Si le Christianisme, débarrassé de tous les dogmes dont les théologiens l'ont encombré, paraît raïsonnable au philosophe anglais, la position prise par lui sera attaquée et défendue pendant tout le cours du siècle suivant ; car un christianisme qui ne reconnaît pas le péché originel et qui passe sous silence le mystère de la rédemption, devait fatalement soulever de furieuses controverses. Aussi peut-on affirmer qu'en publiant cet ouvrage, Locke lançait le premier cri de guerre qui allait mettre aux prises déistes et orthodoxes.

Mr. J. B. Bury, dans son étude sur la *Liberté de Pensée*, souligne ainsi l'importance de l'ouvrage de Locke :

« *The Reasonableness of Christianity* » sounds the note of all the religious controversy in England for the next hundred years [1]. »

Aussi a-t-on pu dire en parlant de Locke : il conduit aux portes de la libre-pensée, mais ne les ouvre pas. Forcer ces portes, sera surtout l'œuvre qu'accompliront Voltaire et les philosophes français ; l'esprit français, fait de logique, se refuse au compromis et Voltaire lui-même sera l'un des premiers à montrer la futilité des efforts de Locke pour concilier la Raison et la Révélation :

« Quand le célèbre Locke, voulant ménager à la fois les impostures de la religion révélée et les droits de l'humanité, a écrit son livre du *Christianisme raisonnable*, il n'a pas eu quatre disciples : preuve assez forte que le christianisme et la raison ne peuvent subsister ensemble [2]. » Il ne reste qu'un remède dans l'état où sont les choses, encore n'est-il qu'un palliatif ; c'est de rendre la religion entièrement dépendante du souverain et des magistrats.

Arrivé au terme de cette étude sur l'influence de Locke, il ne sera peut-être pas inutile, avant de donner notre propre conclusion, de passer en revue les divers jugements portés

(1) J. B. Bury : *Freedom of Thought*, page 133.
(2) *Dîner du comte de Boulainvilliers*. Vol. XX, page 366.

par les critiques français et étrangers sur l'influence de l'œuvre du grand philosophe anglais.

Dans son livre *La Philosophie de Voltaire,* E. Bersot se refuse à reconnaître dans Voltaire un disciple de Locke :

« Il faudrait, ce me semble, renoncer à voir dans Voltaire un disciple de Locke. Il souffre trop de l'avoir tant vanté. Au fond, il n'a de commun avec lui que l'aversion de la métaphysique [1]. »

Quant à M. Lanfrey, il déclare dans *L'Eglise et les Philosophes* que « l'admiration de Voltaire est à bon droit suspecte », mais il reconnaît cependant que Locke « garde une place fort importante parmi les philosophes de son temps » [2].

Nous avons déjà cité un passage dans lequel M. Faguet se moque de Voltaire pour avoir choisi Locke comme son « grand homme » [3].

Si M. Lanson ne porte aucun jugement sur l'influence de Locke, il déclare cependant que Voltaire rapporta de son séjour en Angleterre tout le programme d'une révolution [4], or, ce programme se trouve tout entier dans l'œuvre de Locke.

M. Bellessort pense que Voltaire revint d'Angleterre « comme il était parti, bel esprit et philosophe » [5].

Dans un ouvrage remarquable qui jette un jour lumineux sur la pensée française au XVIII[e] siècle, M. Louis Ducros écrit au sujet de Locke :

« Mais de tous les philosophes anglais que l'on peut donner comme ancêtres à nos philosophes, aucun n'a exercé une aussi grande et je pourrai dire aussi universelle influence, que Locke : philosophie proprement dite, religion, politique, science de l'éducation et science des mœurs, dans tous ces domaines son action sur les Encyclopédistes est manifeste et l'on peut dire que le « sage Locke », comme ils l'appelaient, a été le maître à penser du XVIII[e] siècle tout entier [6]. »

(1) Bersot : *La Philosophie de Voltaire.* Page 40.
(2) P. Lanfrey : *L'Eglise et les Philosophes.* Pages 107-108.
(3) E. Faguet : *Dix-huitième siècle.* Page 240.
(4) G. Lanson : *Voltaire.* Page 52.
(5) *Revue Hebdomadaire.* Voltaire en Angleterre, 7 février 1925, page 54.
(6) L. Ducros : *Les Encyclopédistes.* Page 130.

Les critiques étrangers sont unanimes à reconnaître que Locke, vers la fin du XVII[e] siècle, a, dans ses ouvrages, marqué toutes les tendances, toutes les aspirations du siècle suivant. Nous nous bornerons donc à reproduire ici le jugement de Mr. Stephen, l'un des critiques anglais les plus éminents, ainsi que celui de Mr. A. L. Smith, professeur à Oxford :

« He (Locke) became the intellectual ruler of the century : and for the next two generations the English name was identified by the free-thinkers of the continent with Locke, liberty and philosophy [1]. »

Mr. A. L. Smith nous donne un résumé de l'héritage légué par Locke au XVIII[e] siècle :

« Thus the head-lines of Locke's bequest to the eighteenth century are indicated by the words Individualism, Reason, Utility, Toleration, Property : all of which might be summed up in the first of them [2]. »

Parmi les critiques allemands, M. Lechler, l'auteur de la meilleure étude sur le déisme anglais, accuse, à tort d'ailleurs, Voltaire de s'être approprié la pensée des penseurs anglais sans mentionner leur nom [3].

De tous ces jugements portés sur l'influence du philosophe anglais, il résulte que, si la critique étrangère est unanime à reconnaître que Locke a été le précurseur du grand mouvement qui avait pour but l'affranchissement de l'intelligence, les critiques français se trouvent en désaccord à ce sujet [4] ; deux d'entre eux ont même osé récemment nier cette influence, sans avoir essayé cependant de justifier leur assertion par une étude comparée de l'œuvre des deux écrivains.

Si nous nous sommes étendus aussi longuement sur l'étude

(1) Sir Leslie STEPHEN : *English Thought in the Eighteenth Century*. Vol. I, page 35.

(2) *The Cambridge Modern History*. Vol. VI, page 814.

(3) LECHLER : *Geschichte des Englischen Deismus*. Page 445.

(4) Parmi les écrivains étrangers qui ont reconnu l'influence de Locke sur la pensée française, nous devons encore mentionner les noms suivants :

J. M. ROBERSTON : *A Short History of Freethought*.

A. W. BENN : *History of Rationalism in the Nineteenth Century*.

Joseph HANN : *Voltaire's Stellung zur Frage der menschlishen Freiheit in ihrem Verhältnis zu Locke and Collins*.

Dr Richard URBACH : *Voltaire's Verhältnis zu Newton und Locke*.

de Locke, c'est que nous croyons, avec M. L. Ducros et M. Bloch, que Voltaire et les Encyclopédistes ne se trompaient pas lorsqu'ils désignaient Locke comme leur maître.

Voltaire a tiré de l'*Essay on the Human Understanding* tout ce qui constitue l'essence de sa propre philosophie.

L'œuvre de Locke lui a permis de réfuter, non pas les idées innées de Descartes, mais l'interprétation que ses contemporains s'en faisaient ; il a accepté sa théorie sur l'origine de nos idées ; il a trouvé dans l'*Essay* des arguments irréfutables en faveur de la subordination de la foi à la raison. En métaphysique, si l'on excepte la question de justice universelle, Voltaire a généralement accepté les vues de Locke ; il a appris à se méfier de l'esprit de système et à se rendre compte de l'étendue de notre ignorance ; grâce au penseur anglais, Voltaire a vu l'importance que devait prendre le développement des sciences, et il a pressenti qu'un jour viendrait peut-être où la science, étant suffisamment avancée, jetterait une lumière nouvelle sur certains problèmes métaphysiques ; en outre, Voltaire a trouvé dans Locke, non seulement un apôtre de la tolérance, mais un défenseur acharné des droits de l'individu ; enfin et surtout, Voltaire a compris que la doctrine de l'expérience est ce qui constitue le point essentiel de la philosophie de Locke, et c'est grâce à lui que la méthode empirique s'est peu à peu glissée en France et forme le trait le plus original de la philosophie du XVIII^e^ siècle.

CHAPITRE VII

NEWTON

Newton partage, avec Locke, l'honneur d'avoir fait pénétrer sur le continent les tendances de l'empirisme anglais ; c'est grâce à ces deux penseurs, et grâce aussi au talent et au génie de leur interprète, que la méthode expérimentale s'est peu a peu substituée à la méthode cartésienne.

Dans sa correspondance, Voltaire rappelle très souvent que c'est lui qui nous fit connaître l'œuvre de Newton :

« Je suis, après tout, le premier en France qui ait débrouillé ces matières et j'ose dire le premier en Europe, car S'Gravesande n'a parlé qu'aux mathématiciens et Pemberton a obscurci souvent Newton [1]. »

Si Voltaire avait éprouvé un sentiment d'admiration pour la sagesse et la modestie de Locke, il témoigne pour le génie de Newton un profond sentiment de respect et il est heureux de rappeler à ses compatriotes combien la science est estimée en Angleterre :

« Newton a vécu honoré de ses compatriotes et a été enterré comme un roi qui aurait fait du bien à ses sujets [2]. »

Tout autant, et peut-être plus que Locke, Newton est responsable de la méfiance qu'inspire à Voltaire l'esprit de système ; aussi, n'est-il pas étonnant que l'auteur des *Lettres Philosophiques* commence son étude sur Newton en opposant la philosophie de ce dernier à celle de Descartes :

(1) *Lettre à M. Thiérot.* Vol. XXV, page 89.
(2) *Lettres Philosophiques.* Ed. LANSON, II, page 2.

« Un Français qui arrive à Londres trouve les choses bien changées en philosophie comme dans tout le reste. A Paris, on voit l'univers composé de tourbillons de matière subtile ; à Londres, on ne voit rien de cela. Chez nous, c'est la pression de la lune qui cause le flux de la mer ; chez les Anglais, c'est la mer qui gravite vers la lune, etc... [1]. »

On se rend aisément compte de l'importance que Voltaire attachait à ce qu'il désigne sous le nom de *Nouvelle Philosophie,* quand on se rappelle qu'il a consacré à Newton quatre de ses *Lettres Philosophiques.* (Lettres XIV. XV, XVI et XVII.)

Si, après son retour d'Angleterre, Voltaire oppose Newton à Descartes, il n'en reste pas moins encore un grand admirateur du philosophe français ; ainsi il écrit dans la lettre citée plus haut :

« Je ne crois pas qu'on ose comparer en rien sa philosophie avec celle de Newton ; la première est un essai, la seconde est un chef-d'œuvre, mais celui qui nous a mis sur la voie de la vérité vaut peut-être celui qui a été depuis au bout de sa carrière [2]. »

Cette citation, qui se trouve dans la lettre XIV, indique clairement que Voltaire n'avait pas encore pris parti contre Descartes. M. Lanson fait justement observer que la lettre XIV « est plus badine et ne prononce pas entre Descartes et Newton, si l'on excepte le dernier paragraphe. Elle semble n'avoir pas été écrite dans le même temps, et doit être antérieure à la conversion de Voltaire au Newtonianisme » [3].

Voltaire nous informe lui-même que la lettre XIV fut écrite en 1728 : « Ce fameux Newton, destructeur du système cartésien, mourut au mois de mars de l'an passé 1727 » [4]. Les autres lettres ont donc été rédigées beaucoup plus tard, puisque Voltaire les faisait corriger par Maupertuis vers la fin de 1732 [5].

Quant aux sources de ces lettres, M. Lanson nous a montré,

(1) *Lettres Philosophiques.* Ed. Lanson, II, page 1.
(2) *Lettres Philosophiques.* Ed. Lanson, page 1.
(3) *Lettres Philosophiques.* Ed. Lanson, II, commentaire page 8
(4) *Lettres Philosophiques.* Ed. Lanson, II, page 2.
(5) Voir commentaires des Lettres XIV et XV de l'édition Lanson.

documents en mains, qu'elles furent faites avec la « Vie de Descartes » par Baillet, l' *Eloge de Newton* par Fontenelle, le *Discours de Maupertuis* sur la figure des astres, mais surtout avec l'excellent *Abrégé* de Pemberton. M. Lanson pense d'ailleurs que Voltaire eut peu de contact avec l'œuvre de Newton, si l'on excepte la *Chronologie*. Ajoutons que les lettres de Maupertuis, lettres qui malheureusement n'ont pas été retrouvées, furent pour Voltaire d'une grande utilité [1].

La conversion de Voltaire au Newtonianisme est de la fin de l'année 1732, ainsi qu'il ressort d'une lettre adressée à Maupertuis :

« Votre première lettre m'a baptisé dans la religion newtonienne ; votre seconde m'a donné la confirmation [2]. »

En 1735, Voltaire écrit deux longues lettres adressées au Père Tournemine, où il prend nettement la défense de Newton contre Descartes [3].

Une fois converti au Newtonianisme, Voltaire n'était pas homme à garder la vérité emprisonnée ; il résolut de la faire pénétrer parmi ses compatriotes et cela en dépit des obstacles qui se dressaient devant lui. Voltaire se mit au travail avec ardeur, bien résolu à mettre l'œuvre de Newton à la portée de toute la classe cultivée. Le 4 février 1737, il écrivait à Thiériot :

« Mes récréations sont ici de corriger mes ouvrages de belles-lettres ; et mon occupation sérieuse d'étudier Newton et de tâcher de réduire ce géant-là à la mesure des nains mes confrères [4]. »

Pour atteindre ce dernier but, Voltaire ne négligea aucun effort : il abandonne les vers pour ne s'occuper que de physique [5], encouragé par M^me^ du Châtelet, qui collabore à ses travaux, non seulement il relit les ouvrages scientifiques dont il s'était servi pour composer ses *Lettres Philosophiques*,

(1) Voir article de M. Lanson sur *Voltaire et les Lettres Philosophiques*. *Revue de Paris*, juillet-août 1908.
(2) *Lettre à Maupertuis*, 8 novembre 1732. Vol. XXIV, page 159.
(3) *Lettres adressées au Père Tournemine*, octobre 1735. Vol. XXIV, page 308.
(4) *Lettre à Thiériot*, 4 février 1737. Beuchot. Vol. LII, page 401.
(5) *Lettre à M. Berger*, 14 mai 1738. Ed. Beuchot. Vol. LIII, page 119.

mais il a entre les mains l'œuvre même de Newton dans la traduction de Coste [1] ; il lit encore, outre l'*Abrégé* de Pemberton, les ouvrages de MM. Keill, Grégori, s'Gravesande, Musschenbrock [2] ; il se rend en Hollande pour y consulter le Docteur Boerhave sur sa santé et le fameux mathématicien S'Gravesande sur la philosophie de Newton [3] ; enfin et surtout il profite des « leçons » de Maupertuis [4], qui est sans contredit l'homme de France qui entend le mieux ces matières [5].

Dès le 5 septembre 1736, Voltaire annonce à son ami Thiériot qu'il est absorbé par l'étude de Newton et qu'il prépare un traité de Newtonisme :

« Nous étudions le divin Newton à force... Si vous étiez homme à lire un petit traité de Newtonisme de ma façon, vous l'entendriez plus facilement que Pemberton [6]. »

Les premiers exemplaires des *Eléments de la Philosophie de Newton* sont en circulation dès le mois d'avril 1738 ; le livre est « informe, tronqué, plein de fautes » [7]. Voltaire est justement irrité contre les éditeurs hollandais ; il s'en plaint à Thiériot, mais ajoute cependant :

« Je serai content si j'apprends à la raison humaine à bégayer les vérités que Maupertuis n'enseigne qu'aux sages [8]. »

La publication des *Eléments* a causé à Voltaire de nombreux ennuis ; il manque plusieurs chapitres à l'édition hollandaise : le manuscrit entier se trouve entre les mains du chancelier d'Aguesseau qui le garde, car « il a trouvé surtout le dernier chapitre peu conforme aux opinions de ce pays-

(1) *Lettre à M. Berger.* Ed. Beuchot. Vol. LII, page 284.
(2) *Lettre à l'abbé Prévost*, juillet 1738. Ed. Beuchot. Vol. LIII, page 182.
(3) *Lettre à Thiériot*, 17 janvier 1737. Ed. Beuchot. Vol. LII, p. 386.
(4) *Lettre à Maupertuis*, octobre 1738. Ed. Beuchot. Vol. LIII, page 266.
(5) *Lettre à Thiériot*, 23 juin 1738. Ed. Beuchot. Vol. LIII, page 167.
(6) *Lettre à Thiériot*, 5 septembre 1736. Ed. Beuchot. Vol. LII, page 269.
(7) *Lettre à M. l'abbé Moussinot*, 9 mai 1738. Ed. Beuchot. Vol. LIII, page 116.
(8) *Lettre à Thiériot*, 23 juin 1738. Ed. Beuchot. Vol. LIII, page 167.

ci »[1], et l'édition de France « qu'on dit plus correcte »[2] ne paraîtra qu'en juillet[3]. Voltaire, un moment, semble découragé; il écrit à Thiériot :

« On m'a fait cent chicanes, cent tracasseries pour mes *Eléments de Newton,* ma foi je les laisse là ; je ne veux pas perdre mon repos pour Newton même ; je me contente d'avoir raison pour moi. Je n'aurai pas l'honneur d'être apôtre, je ne serai que croyant[4]. »

N'en croyons rien cependant ; pour répandre ce qu'il croit être la vérité, Voltaire déploiera le zèle d'un apôtre. Durant toute l'année 1738, il consacrera son temps à l'étude de la physique, réfutera ses ennemis, corrigera ses erreurs, fera partager ses convictions à ses amis et continuera ses discussions avec Maupertuis, préparant ainsi l'édition définitive des *Eléments* qui paraîtra en 1741.

Toute la correspondance de l'année 1738 porte le témoignage de la vigueur des attaques contre les *Eléments de Newton* et de l'activité déployée par Voltaire pour faire face à ses adversaires.

Dans une lettre à Cideville, Voltaire explique le motif des attaques dont il est l'objet :

« Il est bien vrai que les *Eléments de Newton* me font des ennemis. Il y a deux bonnes raisons pour cela : cette philosophie est vraie, et elle combat celle de Descartes, que les Français ont adoptée avec aussi peu de raison qu'ils l'avaient proscrite[5]. »

Pour confondre ses adversaires, Voltaire ne trouve rien de mieux que de se protéger derrière les ouvrages dont il s'est servi pour composer les *Eléments* et il avoue modestement à l'abbé Prévost que l'on trouvera à peine dans son ouvrage quatre ou cinq arguments qui sont de son propre fonds :

« Si on me fait des objections plus raisonnables, j'y répon-

(1) *Lettre à Thiériot*, 23 juin 1738. Ed. Beuchot. Vol. LIII, page 111.
(2) *Lettre à M. de Cideville*, 11 juillet 1738. Ed. Beuchot. Vol. LIII, page 197.
(3) *Lettre à M. de Cideville*, 14 juillet 1738. Ed. Beuchot. Vol. LIII, page 197.
(4) *Lettre à Thiériot*, 28 mars 1738. Ed. Beuchot. Vol. LIII, page 89.
(5) *Lettre à Cideville*, 14 juillet 1638. Ed. Beuchot. Vol. LIII, p. 197.

drai, soit en me corrigeant, soit en demandant de nouveaux éclaircissements ; car je n'ai et ne puis avoir d'autre but que la vérité. Je ne crois pas qu'excepté quatre ou cinq arguments, il y ait rien de mon propre fonds dans les *Eléments de la Philosophie* nouvelle... Il faut seulement qu'on sache que la plupart des opinions qu'on me reproche se trouvent ou dans Newton, ou dans les livres de MM. Keill, Grégori, Pemberton, S'Gravesande, Musschenbrock, etc... [1]. »

Voltaire, on le voit, use librement des sources et, comme le fait observer M. Lanson, « jamais il ne prend contre lui-même les précautions qui semblent toutes naturelles à un érudit moderne » [2].

Ce n'est point notre tâche de souligner ici les erreurs que Voltaire a pu commettre dans son interprétation de l'œuvre de Newton : nous nous efforcerons simplement de dégager les principes généraux que Voltaire a su tirer de l'œuvre du grand savants anglais.

En 1745, Voltaire adressa à Mme du Châtelet une épître dédicatoire qui précédait la seconde édition ; cette épître montre que Voltaire avait compris ce qui constitue l'essentiel de la philosophie de Newton :

« Ce nom de *Nouvelle Philosophie* ne serait pas le titre d'un roman nouveau, s'il n'annonçait que les conjectures d'un moderne, opposées aux fantaisies des anciens. Une philosophie, qui ne serait établie que sur des explications hasardeuses, ne mériterait pas en rigueur le moindre examen ; car il y a un nombre innombrable de manières d'arriver à l'erreur et il n'y a qu'une seule route qui conduit à la vérité : il y a donc l'infini contre un à parier qu'un philosophe qui ne s'appuiera que sur des hypothèses ne dira que des chimères. Voilà pourquoi tous les anciens qui ont raisonné sur la physique sans avoir le flambeau de l'expérience, n'ont été que des aveugles qui expliquaient la nature des couleurs aux autres aveugles [3]. »

(1) *Lettre à l'abbé Prévost*, juillet 1738. Ed. Beuchot. Vol. LII p. 182.
(2) Lanson : *Voltaire et les Lettres Philosophiques.* (*Revue de Paris.* Juillet-Août 1908).
(3) *Epître dédicatoire à la marquise du Châtelet.* Vol. XVII, p. 281.

Que ceux qui mettent en doute l'influence exercée sur Voltaire méditent les lignes que nous venons de citer ; ils y trouveront non seulement une justification de ses attaques contre Descartes, mais encore de son hostilité pour l'esprit métaphysique, ainsi qu'une preuve certaine de son désir de n'accepter pour vrai que ce qui repose sur l'expérience.

Voltaire se sert constamment du nom de Newton pour montrer que le progrès de toute société est intimement lié à celui de la science ; il ne se lasse jamais de mettre en opposition les bienfaits de la science et les maux causés par la théologie :

« Un grand homme a connu enfin les lois jusqu'alors cachées de la constitution générale de l'univers et, tandis que les autres sociétés se repaissent de leurs fables, les Anglais trouvèrent les plus sublimes vérités. Tout ce que les recherches de plusieurs siècles avaient appris en physique n'approchait pas de la nature de la lumière. Les progrès furent rapides et immenses en vingt ans ; c'est là un mérite et une gloire qui ne passeront jamais. Le fruit du génie reste et les effets de l'ambition, du fanatisme et des passions s'anéantissent avec le temps [1]. »

Voltaire semble pressentir que seule la science pourra jeter un jour nouveau sur les problèmes de la métaphysique qui paraissent insolubles et l'on peut affirmer que les découvertes de Newton, grâce en partie au travail de vulgarisation de Voltaire, ne furent pas étrangères à ce mouvement de curiosité scientifique auquel prirent part de nombreux écrivains français, et qui n'est pas l'un des traits les moins curieux du XVIII[e] siècle.

Non seulement Voltaire a bien saisi les tendances de la philosophie de Locke et de Newton, mais il a clairement vu que les tendances empiristes se trouvent déjà dans l'œuvre de Bacon :

« Le chancelier ne connaissait pas encore la nature, mais il savait et indiquait tous les chemins qui mènent à elle... Il est le père de la philosophie expérimentale [2]. »

(1) *Essai sur les Mœurs.* Vol. VIII, page 304.
(2) *Lettres Philosophiques.* Ed. LANSON, I, page 154.

Voltaire écrit encore :

« En un mot, personne avant le chancelier Bacon n'avait connu la philosophie expérimentale ; et de toutes les épreuves physiques qu'on a faites depuis lui, il n'y en a presque pas une qui ne soit indiquée dans son livre [1]. »

Que Voltaire, dans son interprétation des *Eléments de la Philosophie de Newton*, ait commis des erreurs de détail, il se peut ; mais quand on se rappelle que l'épithète « d'esprit superficiel » lui a été fréquemment appliquée, on est heureux d'entendre un philosophe et un savant louer Voltaire pour avoir bien compris tout ce qui se dégageait de principes généraux de la philosophie de Locke et de Newton et d'avoir saisi les affinités qui unissaient les deux penseurs anglais. Dans son livre *La Philosophie de Newton*, M. Bloch écrit les lignes suivantes au sujet de Voltaire :

« En même temps qu'il étudiait la philosophie de Locke et de Newton, il saisissait les affinités intimes qui unissent les deux penseurs et les rattachaient tous deux à une tradition commune. Voilà pourquoi il retire de leur étude plus que des vues particulières. Fidèle à l'évolution historique dont il se rendait un compte si exact, il crut que son rôle était d'acclimater en France, non tant les principes de Newton et de Locke, que les principes généraux de la philosophie expérimentale qui les avait guidés [2]. »

Acclimater les principes généraux de la philosophie expérimentale en France, n'est-ce pas ce qui a été réalisé par Voltaire ? et n'est-ce pas ce qui explique le fait extraordinaire qu'alors qu'au point de vue littéraire le XVIII^e^ siècle continue la tradition du siècle précédent, un abîme sépare l'esprit des deux siècles ? Nous le répétons ici, car c'est un point important de notre étude, la raison de ce changement profond dans l'orientation de la pensée française, changement qui déconcerte l'historien, est due en grande partie à l'influence des penseurs anglais.

Lorsque, trois ans après son retour d'Angleterre, Voltaire

(1) *Lettres Philosophiques*. Ed. LANSON, I, page 156.
(2) BLOCH. *Philosophie de Newton*. Page 529.

publia ses *Lettres Philosophiques,* il se proposait de faire connaître à ses compatriotes les mœurs, les institutions, les hommes célèbres de cette île qui, pour la plupart des Français, était encore inconnue ; lorsqu'en 1738, Voltaire publia ses *Eléments de la Philosophie de Newton,* il se proposait simplement de faire connaître aux Français l'œuvre d'un des plus grands génies que le monde ait produits. La philosophie de Newton était à peine connue en France, car le Cartésianisme y règna en souverain jusque vers le milieu du siècle.

En 1738, Voltaire écrivait à M. Le Franc :

« La France est jusqu'à présent le seul pays du monde où les théories de Newton en physique et de Boerhave en médecine soient combattues [1]. » Et au Prince royal de Prusse, il faisait ressortir la difficulté de faire pénétrer la vérité chez des gens aveuglés par les préjugés : « En vain Newton a montré aux yeux les secrets de la lumière ; il y a de vieux romanciers physiciens qui sont pour les chimères de Malebranche » [2].

Grâce à sa claire intelligence, grâce à ses dons merveilleux d'écrivain, Voltaire remplit les promesses qu'il avait faites en annonçant la publication des *Eléments de la Philosophie de Newton :* il réalisa son projet de mettre la philosophie du savant anglais à la portée de tout le monde.

Dans l'*Introduction à la Physique newtonienne,* Voltaire explique ainsi le but qu'il se propose :

« On tâchera de mettre ces *Eléments* à la portée de ceux qui ne connaissent de Newton et de sa philosophie que le nom seul. La science de la nature est un bien qui appartient à tous les hommes. Tous voudraient avoir connaissance de leur bien, peu ont la patience de le calculer ; Newton a compté pour eux [3]. »

Dès les premiers chapitres, Voltaire reconnaît que Descartes a soulevé un coin du voile qui recouvrait la nature ; mais il est tombé dans l'erreur dès qu'il n'a plus eu l'expérience pour

(1) *Lettre à M. Le Franc,* 30 octobre 1737. Vol. XXV, page 156.
(2) *Lettre au Prince Royal de Prusse,* novembre 1737. Vol. XXV, page 167.
(3) *Eléments de la Philosophie de Newton.* Vol. XVII, page 310.

guide. « Descartes, dit Voltaire, était possédé de l'envie d'établir un système. Cette passion fit dans ce grand homme ce que les passions font chez tous les hommes ; elles entraînent au-delà de leurs principes [1]. »

Voltaire, maintenant converti au newtonianisme, ne cessera d'attaquer Descartes pour avoir, contre sa propre doctrine, admis comme évident ce qui n'était pas démontré tel. Voltaire attaquera Descartes en se couvrant, comme il le dit lui-même, du bouclier de Newton :

« Si vous trouvez des défauts dans Virgile, j'ai osé relever des bévues dans Descartes ; il est vrai que je n'ai pas parlé en mon nom, je me suis mis sous le bouclier de Newton [2]. »

Si Descartes, emporté par l'esprit de système, a oublié le principe d'évidence qui est le fondement de sa doctrine, par contre, Newton s'est conformé à ce principe ; il a fait des expériences et n'a point fait de systèmes.

Dans une lettre adressée au comte des Alleurs, Voltaire reproche à Descartes d'avoir abandonné la géométrie pour le roman :

« Il était un des plus grands géomètres de son temps, mais il abandonna la géométrie et son esprit géométrique pour l'esprit d'invention et de roman... Il faut l'avouer, toute sa physique n'est qu'un tissu d'erreurs : lois du mouvement fausses, tourbillons imaginaires, notions fausses de l'anatomie, théorie erronée de la lumière, etc... [3]. »

Si la philosophie de Newton est si difficilement acceptée, si elle semble inintelligible à tant de gens cultivés, c'est, pense Voltaire, parce que la lumière de Newton est trop loin de nos yeux :

« Il a trouvé des vérités, mais il les a cherchées et placées dans un abîme : il faut y descendre et les apporter au grand jour [4]. »

C'est ce que fit Voltaire. Grâce à la clarté de sa présentation, la philosophie de Newton suscita en France un puissant

(1) *Eléments de la Philosophie de Newton.* Vol. XVII, page 311.
(2) *Lettre à M. Le Franc,* 30 octobre 1737. Vol. XXV, page 156.
(3) *Lettre du 20 novembre* 1738. Vol. XXV, page 171.
(4) *Eléments de la Philosophie de Newton.* Vol. XVII, page 311.

intérêt, ainsi qu'en témoigne la correspondance de Voltaire des années 1737 et 1738. On peut sans exagération affirmer que la publication des *Eléments* eut pour résultat de créer en France deux partis, dont le cri de ralliement fut Descartes et Newton ; la controverse fut si passionnée que Voltaire, dès 1739, se crut obligé de publier une défense du Newtonianisme.

En octobre 1738, Voltaire écrivait à Maupertuis :

« Je vois les esprits dans une assez grande fermentation en France et les noms de Descartes et de Newton semblent être des mots de ralliement entre deux partis [1]. »

Le clair bon sens de Voltaire saisissait fort bien que, somme toute, l'intérêt pris dans cette controverse était moins dû à la valeur objective des arguments qu'à certains préjugés nationaux ; car, dans la lettre à Maupertuis, il écrivait encore :

« Il ne s'agit point de combattre pour un Anglais contre un Français, ni pour les lettres de l'alphabet qui composent le nom de Newton, ni contre celles qui composent celui de Descartes... Il n'appartient pas à ce siècle éclairé de suivre tel ou tel philosophe ; il n'y a plus de fondateur de secte : l'unique fondateur est une démonstration [1]. »

En d'autres termes, Voltaire proclame que la science n'a pas de patrie et qu'elle ne doit pas former de sectateurs; il est donc futile de chercher à savoir qui l'emporte en génie de Descartes ou de Newton, il s'agit simplement de savoir si certaines théories scientifiques du premier n'ont pas été démontrées fausses par le second; et Voltaire, en bon disciple de Locke et de Newton préfère les résultats modestes mais certains de la philosophie expérimentale aux brillants systèmes qui, malgré ce qu'ils ont de séduisant pour l'esprit, ne peuvent pas résister longtemps à l'analyse qui s'appuie sur les dernières recherches scientifiques.

« Enfin », dit Voltaire, « si l'on voulait discuter la physique de Descartes, que pourrait-on y apercevoir que des hypothèses ? Ne verrait-on pas le plus grand géomètre de son temps abandonner la géométrie, son guide, pour se perdre dans la carrière

(1) Vol. XXV, page 139.
(2) *Lettre à Maupertuis*, 1738. Vol. XXV, page 139.

de l'imagination ? ne le verrait-on pas créer un univers au lieu d'examiner celui que Dieu a créé ? [1] »

Qu'il s'agisse de Locke ou de Newton, c'est toujours au nom du principe commun à ces deux philosophes qu'il combat Descartes; les deux penseurs anglais ont su s'arrêter dès que le flambeau de l'expérience leur a manqué. Voltaire a compris que, si la science peut réduire un certain nombre de faits à des lois simples, ces lois n'ont rien d'absolu, et il est d'ailleurs fort douteux que ces lois de la nature soient toutes accessibles à l'intelligence humaine. La perception de nos sens est faible et il se peut qu'il y ait une quantité de phénomènes qui ne soient jamais expliqués. Descartes considérait la matière comme une idée simple; or, notre esprit est éloigné de concevoir ce que c'est que la matière. C'est par l'expérience seule que nous arriverons à découvrir de nouveaux principes, de nouvelles lois, telles que la gravitation, mais l'homme ne viendra jamais à bout de ses recherches :

Un jour viendra peut-être où l'on aura un assez grand nombre d'expériences pour reconnaître quelques principes cachés. Tout nous avertit que la matière a beaucoup plus de propriétés que nous ne connaissons pas » [2]. Nous ne sommes qu'au début d'une œuvre immense et que de choses restent à découvrir ! Mais que de choses aussi sont hors de la sphère de nos connaissances !

En étudiant l'œuvre de Newton, Voltaire a eu une claire vision de l'œuvre immense réservée à la science; il a pressenti que beaucoup de théories, acceptées alors comme vraies, seraient réfutées dans l'âge suivant grâce à de nouvelles découvertes; mais il a compris aussi qu'en dépit de ses efforts et de ses recherches, l'homme serait impuissant à réduire d'une manière appréciable le champ de son ignorance. Newton, tout aussi bien que Locke, a donc contribué à donner à Voltaire ce sentiment profond des bornes de l'esprit humain. Nul autre écrivain français, si ce n'est Pascal, n'a proclamé autant que

(1) *Lettre à Maupertuis*, 1738. Vol. XXV, page 140.
(2) *Lettre au P. Tournemine*, 1735. Vol. XXIV, page 341.

lui l'ignorance et la misère humaine. S'il ne montre pas l'homme comme un « ver de terre », comme un roseau qui tremble au vent, sous la raillerie dont il accable ces « pauvres insectes » qu'on appelle hommes et qui habitent le « tas de boue » [1], on sent qu'il est conscient et qu'il souffre de cette ignorance à laquelle l'homme semble condamné :

> M'apprendra-t-on jamais par quels subtils ressorts
> L'éternel Artisan fait végéter les corps ?
> Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère
> N'ont jamais dépouillé leur cruel caractère ;
> Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
> Le chien meurt en léchant la main qui le chérit ? [1]

L'étude de la physique de Newton a inspiré à Voltaire le sentiment de la petitesse de l'homme devant l'immensité des mondes; il se plaît à le rappeler à ceux qui, au nom de la religion, ne cessent de se quereller :

« Ce petit globe, qui n'est qu'un point, roule dans l'espace ainsi que tant d'autres globes; nous sommes perdus dans cette immensité. L'homme haut de cinq pieds est assurément peu de chose dans la création [3]. »

Voltaire, avons-nous déjà dit, a été très souvent, et avec raison, accusé de vanité. Disons cependant pour sa défense que, lorsqu'il rentrait en lui-même, il savait railler sa propre vanité et nul plus que lui n'a su nous donner des leçons d'humilité. Après tout, savoir rire de sa propre vanité, n'est-ce pas là le meilleur témoignage de modestie ? Voltaire eut sans doute fait sienne cette parole que nous avons entendu attribuer à l'illustre Laplace, et que nous citons de mémoire : « Plus l'homme étudie, plus il étend le champ de son ignorance. » Ce champ de notre ignorance, Voltaire le voyait partout autour de lui :

« Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère sur le champ un mouvement dans nos corps, comment votre bras obéit à votre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos aliments se digèrent... je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue sur tout cela mon ignorance [4]. »

(1) Ces expressions sont fréquemment employées dans *Micromégas*.
(2) *Des Singularités de la Nature*. Vol. XX, page 481.
(3) *Traité sur la Tolérance*. XIX, page 169.
(4) *Dialogues entre Lucrèce et Posidonius*. Vol. XVIII, page 283.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, la philosophie de Newton, qui avait été si violemment combattue, finit par être acceptée et Voltaire pouvait écrire en 1752 :

« Les sublimes vérités que nous devons à Newton ne se sont pleinement établies en France qu'après une génération entière de ceux qui avaient vieilli dans les erreurs de Descartes : car toute vérité, comme tout mérite, a les contemporains pour ennemis [1]. »

En métaphysique, on peut dire que Newton ne fit que confirmer Voltaire dans les opinions que ce dernier s'était formées par l'étude de l'œuvre de Locke. Voltaire ne manqua jamais de faire appel au témoignage de celui qu'il désignait comme un génie sublime, chaque fois qu'il voulait exposer ses théories philosophiques.

Newton devait à sa famille et à son éducation un esprit foncièrement religieux et, pas plus que Locke, il ne songea jamais à se détacher de l'orthodoxie religieuse la plus étroite :

« Pour lui », dit M. Bloch, « les vérités fondamentales de la métaphysique et de la religion sont au delà des atteintes du doute, ou du moins l'idée ne s'est jamais présentée à lui d'un doute s'élevant jusqu'à ses objets... jamais Newton n'a songé à la possibilité d'une opposition entre les religions révélées et ce qu'on pourrait appeler la foi naturelle. Les croyances métaphysiques, chez lui, revêtent d'emblée la forme chrétienne [2]. »

Si Newton a complété son œuvre scientifique par une métaphysique, c'est surtout dans le but de lutter contre l'athéisme. Ce qui nous intéresse dans la métaphysique de Newton est moins dans l'originalité de vues nouvelles présentées pour la solution de certains problèmes que dans l'originalité de sa méthode. En effet, à l'encontre de Descartes, Newton s'élève des effets aux causes et, en cela, il reste dans la voie qu'il a suivie dans ses recherches scientifiques ; c'est en suivant cette voie que Newton espère arriver jusqu'à la cause première.

C'est l'honneur de Voltaire d'avoir bien compris toute l'originalité de la méthode newtonienne, et c'est à lui plus qu'à tout

(1) *Eloge Historique.* Vol. XVIII, page 197.
(2) Bloch. *La Philosophie de Newton,* page 492.

autre que revient l'honneur d'avoir fait pénétrer sur le continent les principes de cette méthode :

« La seule manière qui appartienne à l'homme de raisonner sur les objets, c'est l'analyse. Partir tout d'un coup des premiers principes n'appartient qu'à Dieu ; et si l'on peut sans blasphème comparer Dieu à un architecte, et l'univers à un édifice, quel est le voyageur qui, en voyant une partie de l'extérieur d'un bâtiment, osera tout d'un coup imaginer tout l'artifice du dedans ? Voilà pourtant ce qu'ont osé faire presque tous les philosophes avec beaucoup plus de témérité [1]. »

Mieux que tout autre argument, les lignes que nous venons de citer suffiraient à nous convaincre que la claire intelligence de Voltaire avait su se pénétrer des principes qui constituent l'esprit de la philosophie anglaise, et qu'il avait saisi les liens qui unissent Bacon, Locke et Newton. Seul, de tous les critiques français, M. Bloch a rendu justice sur ce point à l'auteur des *Eléments de Newton*.

« La force de Voltaire et de ses disciples a été de soutenir la philosophie newtonienne pour en propager, non tant les résultats que les principes. Au delà des conquêtes précises du newtonisme, Voltaire a compris qu'il y avait l'esprit newtonien, une attitude pouvant s'appliquer non seulement à l'astronomie, à la physique, à la géométrie, mais à toute tentative d'explication rationnelle [2]. »

Newton, comme Locke, trouvait la meilleure preuve de l'existence de Dieu dans les causes finales. On peut s'étonner qu'un génie comme Newton recoure à une démonstration qui, à force d'être sensible, en est presque méprisée par les philosophes; mais cela tient, dit Voltaire, à ce que « Newton pensait que ses rapports infinis, qu'il apercevait plus qu'un autre, étaient l'ouvrage d'un artisan infiniment habile » [3].

Voltaire avait pu s'entretenir longuement avec le meilleur disciple de Newton au sujet de la métaphysique de ce dernier et, de ces entretiens, il avait gardé une profonde impression :

« Je me souviens que, dans plusieurs conférences que j'eus

(1) *Eléments de la Philosophie de Newton.* Vol. XVII, page 303.
(2) Bloch. *La Philosophie de Newton*, page 523.
(3) *Eléments de la Philosophie de Newton.* Vol. XVII, page 284.

avec le Docteur Clarke, jamais ce philosophe ne prononçait le nom de Dieu qu'avec un air de recueillement et de respect très remarquable. Je lui avouai l'impression que cela faisait sur moi et il me dit que c'était de Newton qu'il avait pris insensiblement cette coutume, laquelle doit être en effet celle de tous les hommes [1]. »

Voltaire ne se lasse jamais de reproduire sous mille formes différentes, l'argument des causes finales :

« Rien n'est produit de rien. Tout ouvrage qui nous montre une fin et des moyens annonce un ouvrier ; donc cet univers composé de ressorts, de moyens dont chacun a sa fin, découvre un ouvrier très puissant, très intelligent [2]. »

A l'exemple de Newton, Voltaire pense que la preuve cosmologique peut suffire à nous convaincre de l'existence de Dieu :

« Rien ne se fait de rien ; le contraire est absurde. Pour moi, j'admire comment cette auguste intelligence a pu construire ce grand édifice avec de la simple matière... Dieu est le grand être nécessaire [3]. »

Voltaire pensait que les brillantes découvertes de Newton avaient eu pour résultat de faire éclater aux yeux de tous les initiés, l'existence de l'Etre suprême : « Un catéchisme enseigne Dieu aux enfants, Newton le démontre aux sages » [4].

C'est à l'école de Newton que Voltaire a contracté l'habitude de désigner Dieu comme l'éternel Géomètre, le grand Architecte, le grand Artiste :

« Pour vous faire voir à présent que l'art a tout fait, observez une mouche, un limaçon, vous y verrez un art infini qu'aucune industrie humaine ne peut imiter ; il faut donc qu'il y ait un artiste infiniment habile, et c'est ce que les sages appellent Dieu [5]. »

M. L. Bloch a judicieusement fait remarquer qu'au Dieu législateur de la théologie orthodoxe, Newton, et avec lui Voltaire, avait substitué un Dieu géomètre, physicien et artiste, ce

(1) *Eléments de la Philosophie de Newton.* Vol. XVII, page 283.
(2) *Dictionnaire Philosophique.* Dieu. Vol. XIII, page 100.
(3) *Lettre de Memmius à Cicéron.* Vol. XXII, page 32.
(4) *Remontrances à Antoine-Jacques Roustan.* Vol. XX. page 474.
(5) *Dialogues d'Evehmère.* Vol. XXIII, page 384.

qui « ouvrait la voie à cette religion naturelle qui allait être la nouveauté du XVIII[e] siècle ». Or, « faire du Dieu des religions révélées un géomètre, un physicien, un artiste impeccable, c'était la meilleure manière d'ébranler les doctrines qui en faisaient un tyran » [1].

Au sujet du problème de l'âme, Newton ne semble pas s'être prononcé sur la question de savoir si l'âme est matérielle ou immatérielle; il a partagé les vues de Locke ; aussi Voltaire écrit-il :

« Newton était persuadé, comme tous les bons philosophes, que l'âme est une substance incompréhensible, et plusieurs personnes qui ont vécu avec Locke m'ont avoué que Newton avait dit à Locke : que nous n'avons pas assez de connaissance de la nature pour oser prononcer qu'il soit impossible à Dieu d'ajouter le don de la pensée à un être étendu quelconque [2]. »

Newton, d'ailleurs, se garda de vouloir donner une définition de l'âme ; il était trop l'ennemi des systèmes, ne jugeant rien que par l'analyse. Et Voltaire loue Newton pour s'être abstenu de se prononcer sur une question qui dépasse notre entendement :

« Si l'on veut savoir ce que Newton pensait de l'âme et sur la manière dont elle opère et lequel de tous ces sentiments il embrassait, je dirai qu'il n'en avait aucun. Que savait donc sur cette matière celui qui avait soumis l'infini au calcul et qui avait découvert les lois de la pesanteur ? Il savait douter [3]. »

En métaphysique comme en physique, il faut savoir se garder de l'erreur, car l'erreur se présente souvent à l'esprit sous un aspect séduisant :

« Plus on a découvert de vérités dans le siècle de Newton, plus on doit bannir les erreurs qui souilleraient ces vérités. On a fait une ample moisson, mais il faut cribler le froment et rejeter l'ivraie. Dans la physique, comme dans toutes les affaires du monde, commençons par douter : c'est le premier précepte d'Aristote et de Descartes [4]. »

(1) L. Bloch. *La Philosophie de Newton*, page 521.
(2) *Eléments de la Philosophie de Newton*. Vol. XVII, page 238.
(3) *Eléments de la Philosophie de Newton*. Vol. XVII, page 302.
(4) *Des Singularités de la Nature*. Vol. XX, page 481.

En 1735, Voltaire écrivit deux longues lettres au Père Tournemine pour prendre la défense de Newton; il y répète les arguments que nous avons cités plus haut et y défend la fameuse phrase de Locke qu'on a traitée d'impie : « Nous ne pouvons pas assurer qu'il soit impossible à Dieu de communiquer la pensée à la matière » [1]. Voltaire, qui attribue la même opinion à Newton, pense que cette proposition est très « religieuse », et que c'est plutôt la proposition contraire qui semble déroger à la puissance du Créateur :

« Je dis simplement qu'il me paraît aussi impossible que Dieu fasse penser la substance étendue, qu'il me paraît possible que Dieu joigne un être étendu à un être immatériel [2]. »

Voltaire loue encore Newton pour n'avoir pas hasardé une définition de l'âme comme tant d'autres ont voulu le faire :

« Il croyait qu'il était possible qu'il y eût des millions d'autres substances pensantes dont la nature pouvait être entièrement différente de la nature de notre âme... Newton ne s'était point fait de système sur la façon dont l'âme est unie au corps et sur la formation des idées. Ennemi des systèmes, il ne jugeait rien que par l'analyse [3]. »

C'est encore à propos de Newton que Voltaire prend à parti les Cartésiens qui considèrent les animaux comme de simples machines, alors qu'ils possèdent les mêmes organes que nous :

« Je suis convaincu que les animaux ont les mêmes passions que moi, qu'ils ont de la mémoire et qu'ils combinent quelques idées. Les Cartésiens les appelleront machines qui ont des passions, qui gardent vingt ans le souvenir d'une action et qui ont les mêmes organes que nous. Comment les Cartésiens répondront-ils à cet argument-ci ?

« Dieu ne fait rien en vain; il a donné aux bêtes les mêmes organes de sentiments qu'à moi; donc Dieu a fait ces organes en vain [4]. »

Au sujet du problème de la liberté, Newton pensait que « l'Etre infiniment libre a communiqué à l'homme, sa créature,

(1) *Lettre au Père Tournemine*, octobre 1735. Vol. XXIV, page 307.
(2) *Lettre au Père Tournemine*, octobre 1735. Vol. XXIV, page 308.
(3) *Eléments de la Philosophie de Newton*. Vol. XVII, page 298.
(4) *Lettre au Père Tournemine*, octobre 1735. Vol. XXIV, page 308.

une portion limitée de cette liberté : et on n'entend pas ici par liberté la simple puissance d'appliquer sa pensée à tel ou tel objet; on n'entend pas seulement la faculté de vouloir, mais celle de vouloir très librement avec une volonté pleine et efficace et de vouloir même quelquefois sans autre raison que sa volonté » (1).

Nous savons déjà que Voltaire partagea tout d'abord les vues de Newton sur le problème du libre arbitre parce qu'il pensait que de la liberté dépendait toute la morale, et nous avons expliqué comment Voltaire, à la suite de l'étude d'un nouvel essai de Locke sur la liberté, fut amené à renier ce qu'il avait considéré comme une vérité bien établie.

Dans son étude sur la *Philosophie de Newton*, Voltaire déclare que « Tout a sa cause : la volonté en a donc une. On ne peut donc vouloir qu'en conséquence de la dernière idée qu'on a reçue » (2).

Quelle était l'attitude de Newton au sujet de la question de la liberté et de la prescience de Dieu ? Cette question qui a causé tant d'ennui aux théologiens « n'arrêtait point Newton parce qu'il ne s'engageait pas dans ce labyrinthe; la liberté une fois établie, ce n'est pas à nous de décider comment Dieu prévoit ce que nous ferons librement » (3).

Voltaire ne pouvait prendre une telle attitude et c'est alors qu'il s'écriait :

« Il faut avouer qu'il s'élève, contre cette idée de liberté, des objections qui effrayent (4). »

On sent cependant que Voltaire avoue à regret l'impossibilité de croire au libre arbitre, car il conclut ce chapitre sur la liberté avec ces mots :

« Une seule réflexion console : c'est que quelque système qu'on embrasse, à quelque fatalité qu'on croie toutes nos actions attachées, on agira toujours comme si on était libre (5). »

(1) *Eléments de la Philosophie de Newton*. Vol. XVII, page 291.
(2) *Eléments de la Philosophie de Newton*. Vol. XVII, page 293.
(3) *Eléments de la Philosophie de Newton*. Vol. XVII, page 292.
(4) *Eléments de la Philosophie de Newton*. Vol. XVII, page 293.
(5) *Eléments de la Philosophie de Newton*. Vol. XVII, page 294.

Dans le *Philosophe Ignorant*, Voltaire avait consacré deux chapitres à réfuter Locke pour avoir affirmé que l'idée du bien et du mal n'était pas connue universellement. Voltaire qui, dans tous ses ouvrages philosophiques, ne cesse de répéter que l'idée du bien et du mal est gravée dans le cœur de tous les hommes, fut heureux de trouver que Newton, lui aussi, se séparait de Locke sur ce point :

« Newton pensait donc que cette disposition que nous avons à vivre en société est le fondement de la loi naturelle que le Christianisme perfectionne [1]. »

Si Voltaire loue sans cesse Locke et Newton pour ne s'être pas laissé tenter par le désir d'édifier quelque beau système de métaphysique, si parfois même il a paru injuste envers des philosophes tels que Platon et Descartes, il s'est vivement intéressé, néanmoins, à toutes les questions de la métaphysique qui se rattachent directement à la morale; et, en lisant l'œuvre philosophique de Voltaire, on oublie bien vite le légendaire persifleur pour trouver un penseur profondément intéressé aux plus graves problèmes qui puissent captiver l'esprit humain.

Au milieu des incertitudes qui nous environnent, ce que Voltaire désire avant tout, c'est trouver un point d'appui pour régler la conduite des hommes; aussi n'est-il pas étonnant que les deux seuls points où Voltaire ose être affirmatif soient la question de Dieu et de justice universelle.

Voltaire revient sans cesse dans tous ses ouvrages sur cette idée de morale universelle qui, suivant lui, est le fondement de la loi naturelle :

« En abandonnant Locke en ce point, je dis avec le grand Newton : *Natura est semper sibi consona*, la nature est toujours semblable à elle-même. La loi de la gravitation qui agit sur un astre agit sur tous les astres, sur toute la matière; ainsi la loi fondamentale de la morale agit également sur toutes les nations bien connues. Il y a mille différences dans les interprétations de cette loi, en mille circonstances; mais le fond subsiste toujours le même, et ce fond est l'idée du juste et de l'injuste [2]. »

(1) *Eléments de la Philosophie de Newton*. Vol. XVII, page 297.
(2) *Le Philosophe Ignorant*. Vol. XX, page 29.

Voltaire ne se fatigue jamais de nous répéter que l'homme a, gravé dans son cœur, des principes de vertu : « Ces principes de la vertu que vous avez enseignés avec tant d'éloquence, grand Cicéron, sont tellement gravés dans le cœur humain que les prêtres même d'Egypte, de Syrie, de Chaldée, de Phrygie et les nôtres n'ont pu les effacer » [1]; et, dans la même lettre, il écrit :

« Toutes les sectes sont différentes, seule la morale est la même [2]. »

Mais non seulement Voltaire, dans son appel à la tolérance, invoque le nom de Newton, il nous rappelle que le grand physicien fut un ami de l'humanité :

« Il y a surtout chez l'homme une disposition à la compassion aussi généralement répandue que nos autres instincts; Newton avait cultivé ce sentiment et il l'étendait jusqu'aux animaux... Cette compassion qu'il avait pour les animaux se tournait en vraie charité pour les hommes. En effet, sans l'humanité, vertu qui comprend toutes les autres vertus, on ne mériterait guère le nom de philosophe [3]. »

Répondant à une lettre du Père Tournemine, dans laquelle ce dernier semblait vouloir accuser Locke et Newton d'incrédulité, Voltaire célébrait les vertus du grand savant anglais, tout en protestant contre l'esprit de parti qui souvent aveugle les hommes les plus éclairés :

« Il était bien loin, ce grand homme, d'être courbé vers la terre et d'être plongé dans les voluptés, lui qui a passé sa vie, non seulement à éclairer l'entendement des hommes, mais à leur enseigner la pratique des vertus les plus sévères et les plus aimables. Mr. Newton a été aussi vertueux qu'il a été grand philosophe : tels sont, pour la plupart, ceux qui sont bien pénétrés de l'amour des sciences... et qui ne les font point servir aux misérables fureurs de l'esprit de parti [4]. »

Prévoyant que l'Eglise, qui avait accepté le cartésianisme

(1) *Lettres de Memmius à Cicéron.* Vol. XXII, page 42.
(2) *Lettres de Memmius à Cicéron.* Vol. XXII, page 42.
(3) *Eléments de la Philosophie de Newton.* Vol. XVII, page 297.
(4) *Lettre au Père Tournemine*, 1735. Vol. XXIV, page 342.

après en avoir été l'adversaire, finirait par accepter les principes de Newton, il écrivait encore au même père jésuite :

« Je souhaiterais que les jésuites, qui ont, les premiers, fait entrer les mathématiques dans l'éducation des jeunes gens, fussent aussi les premiers à enseigner des vérités si sublimes, qu'il faudra bien qu'ils enseignent un jour, quand il n'y aura plus d'honneur à les connaître, mais seulement de la honte à les ignorer [1]. »

M. Richard Urbach conclut ainsi sa courte étude sur les rapports de Voltaire avec Locke et Newton :

« Aus innerstem Drange hatte Voltaire es sich zur lebens aufgabe gemacht, die Gedanken Newton's und Locke's allen Gebildeten in Europa zuganglich zu machen und seine Scriften haben es durch ihre Klarheit und « Uberzeugungskraft thatsächlich bewerkt dass die beiden grossen Englander auf Menschalter hinaus die Lehrmeister Europas geworden sind [2]. »

Nous pouvons, dès maintenant, établir les heureux résultats que Voltaire a pu retirer de l'étude de l'œuvre du grand savant anglais.

L'œuvre de Newton a singulièrement élargi le champ des connaissances de Voltaire et a changé en quelque sorte la vision qu'il s'était faite du monde extérieur. Pendant les années qui suivirent son retour en France, non seulement Voltaire eut à discuter certaines questions techniques, soit avec Maupertuis, soit avec Mme du Châtelet, mais il eut encore à répondre par correspondance aux nombreux adversaires de Newton et, après avoir vulgarisé en France les découvertes et la philosophie de l'illustre physicien, il publia encore une *Défense du Newtonianisme*. On conçoit aisément combien un tel travail dut contribuer à donner au génie de Voltaire toute sa maturité, et l'on peut affirmer que c'est à Newton que Voltaire doit ce goût marqué pour les questions scientifiques, goût qu'il contribua à développer parmi ses compatriotes.

Voltaire ne s'est pas contenté d'exposer ses vues philosophiques et scientifiques dans ses ouvrages en prose, il a cru que

(1) *Lettre au Père Tournemine*, 1735. Vol. XXIV, page 310.
(2) M. Richard URBACH : *Uber Voltaire's Verhältnis zu Newton und Locke*.

la poésie pouvait être un excellent véhicule pour les sujets les plus techniques ou les pensées philosophiques les plus profondes, ainsi que l'on peut en juger par ces quelques vers de l'*Epître à M^me^ du Châtelet sur la Philosophie de Newton :*

Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent !
Un jour plus pur me luit ; les mouvements renaissent.
L'espace, qui de Dieu, contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix :
Vers un centre commun tout gravite à la fois (1).

De l'étude de l'œuvre de Newton, Voltaire a recueilli quantité de matériaux, des idées nouvelles qu'il jettera çà et là dans ses ouvrages et qui en feront une œuvre vraiment encyclopédique; il a pressenti le développement que prendrait la science dans l'âge suivant; mais il a senti surtout qu'au progrès de la science était intimement lié le progrès matériel et moral de la société.

Newton a confirmé Voltaire dans la plupart des idées métaphysiques qu'il s'était formées à l'école de Locke.

Voltaire fit, du Dieu architecte de Newton, le Dieu de la *Loi Naturelle,* et il trouve dans l'auteur des *Principes* un ferme soutien de l'idée, si chère à son cœur, de justice universelle.

Enfin, autant et peut-être plus que Locke, Newton a inspiré à Voltaire sa méfiance pour les systèmes métaphysiques. « La force de Voltaire et de ses disciples a été de soutenir la philosophie newtonienne pour en propager, non tant les résultats que les principes (2). » Voltaire a bien compris que ce qui unissait Locke et Newton et les reliait à Bacon était la doctrine de l'expérience ; or, Voltaire devait, en se faisant, sur le continent, le premier apôtre de cette doctrine, exercer une influence à laquelle on n'a peut-être jamais rendu pleine justice.

(1) *Epître à Mme du Châtelet.* Vol. VI, page 232.
(2) L. Bloch. *La Philosophie de Newton,* page 528.

CHAPITRE VIII

BOLINGBROKE

Si nous séparons Bolingbroke du groupe des déistes ou francs-pensants, comme Voltaire se plaît parfois à désigner ces derniers, c'est que c'est à l'homme d'Etat anglais que Voltaire doit en grande partie les avantages qu'il sut tirer de son séjour en Angleterre. En effet, c'est grâce à Bolingbroke surtout que Voltaire put fréquenter les hommes de lettres anglais, connaître le monde politique, étudier les mœurs et les institutions anglaises et s'initier à la philosophie anglaise.

Le nom de Bolingbroke est si souvent cité dans les œuvres ou la correspondance de Voltaire, que de nombreux critiques ont cru voir, dans le brillant orateur anglais, l'homme dont Voltaire s'est approprié toutes les idées. Nous pensons cependant que Bolingbroke est loin d'avoir exercé sur Voltaire une influence aussi durable et aussi profonde que celle exercée par Locke et Newton. Dans tous ses ouvrages, où il nous fait connaître ses idées philosophiques, c'est le nom des deux grands penseurs anglais que Voltaire met en avant ; et le nom de Bolingbroke n'est surtout mentionné que dans les œuvres de polémique ou de controverse religieuse.

Que Voltaire ait été ébloui par les dons brillants de celui qui fut, à la fois, orateur, historien, philosophe, critique et pamphlétaire, et qu'il ait manifesté son enthousiasme pour l'homme qui lui avait accordé la plus généreuse hospitalité, nous en trouvons de nombreuses preuves dans sa correspondance. Sa première rencontre avec Bolingbroke à la Source,

près de Blois, l'avait laissé dans l'enchantement et il écrivait à son ami Thiériot :

« J'ai trouvé, dans cet illustre Anglais, toute l'érudition de son pays et toute la politesse du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de justesse. Cet homme, qui a été toute sa vie plongé dans les plaisirs et les affaires, a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre, de tout retenir. Il sait l'histoire des anciens Egyptiens comme celle d'Angleterre. Il possède Virgile comme Milton ; il aime la poésie anglaise, la française et l'italienne ; mais il les aime différemment, parce qu'il discerne parfaitement leurs différents génies [1]. »

Si, après une première entrevue, Voltaire pouvait brosser un tel portrait de l'exilé anglais, on peut déduire sans craindre de se tromper que la conversation entre le jeune écrivain français et l'homme d'Etat anglais dut être vive, animée et fort instructive ; aussi est-il infiniment regrettable que Voltaire ne nous ait laissé aucune information, aucun compte rendu sur les réunions qui eurent lieu, soit à Pall Mall, soit à Dawley, lieux de résidence de Bolingbroke, où il se rencontra avec tout ce que le monde politique et littéraire comptait d'hommes éminents. Il n'est pas douteux cependant que ce fut surtout par l'intermédiaire de Bolingbroke que Voltaire connut la société anglaise et s'initia à la littérature et à la philosophie du pays où il avait pris refuge. Même si le rôle de Bolingbroke ne s'était borné qu'à cela, il serait encore assez important.

Considéré comme le plus grand orateur de son temps et comme l'un des esprits les plus brillants, Bolingbroke est loin d'occuper aujourd'hui une place très importante dans le domaine des lettres ou de la philosophie ; sans doute, la vie fort dissipée qu'il mena, au cours d'une jeunesse fort orageuse, souleva l'opinion contre lui et, dans un pays où le puritanisme ne perd jamais ses droits, on ne pardonna jamais à l'homme d'Etat ses fautes de jeunesse. En outre, si Bolingbroke sut s'attirer l'amitié de Pope, de Swift et de Voltaire, trois des plus grands écrivains du XVIII[e] siècle, par contre il

(1) *Lettre à Thiériot*, 2 janvier 1722. Vol. XXIV, page 35.

se créa des ennemis irréconciliables, qui ne lui pardonnèrent jamais sa politique ou son déisme. Cependant, ces préjugés et ces inimités ne suffiraient pas à expliquer l'oubli dans lequel il est tombé ; bien peu de gens lisent aujourd'hui les ouvrages du brillant ministre de la reine Anne.

Pope, qui doit à Bolingbroke l'idée même d'un de ses plus importants ouvrages, considérait le brillant homme d'Etat comme « the greatest man in the world either in his own time, or with posterity » [1]. Swift ne tarit pas d'éloges et déclare que les adversaires mêmes de Bolingbroke reconnaissaient que pour parler en public « his talent was never equalled » [2] ; quant à Voltaire, il nous a laissé dans sa *Défense de milord Bolingbroke* le meilleur témoignage de son admiration :

« Quant à la morale, celui qui a fourni à l'admirable Pope tous les principes de son *Essai sur l'Homme* est sans doute le plus grand maître de sagesse qui ait jamais été ; quant à la religion, il n'en a parlé qu'en homme consommé dans l'histoire et la philosophie [3]. »

La critique contemporaine n'a pas ratifié le jugement porté sur Bolingbroke par les trois grands amis de ce dernier. Mr. Leslie Stephen, dans son ouvrage *History of English Thought in the Eighteenth Century*, écrit au sujet de Bolingbroke :

« And yet every reader of Bolingbroke must ask whether this brilliant statesman was anything but a showy actor declaiming popular platitudes without himself understanding them [4]. »

Seuls, Mr. Sichel et Mr. Hassall, le premier surtout, ont essayé récemment de réhabiliter la mémoire de celui qui fut le brillant Bolingbroke ; non seulement Mr. Sichel s'est efforcé de montrer que Bolingbroke avait des vues politiques originales, mais que ses opinions philosophiques influencèrent fortement les meilleurs écrivains de sa génération ; et il remarque que,

(1) *The Correspondence of Swift.* March 25, 1736.
(2) *The Prose works of Jonathan Swift.* Vol. V, page 431. Ed. Scott.
(3) *Défense de Milord Bolingbroke.* Vol. XVIII, page 214.
(4) Leslie Stephen. *English Thought in the Eighteenth Century.* Vol. II, page 169.

si le dernier mot n'a pas été dit au sujet de Voltaire, il en est de même de Bolingbroke :

« Bolingbroke has been perpetually condemned and acquitted. So has Voltaire. The last word has not yet been said about Voltaire ; nor has it, we venture to assert about Bolingbroke [1]. »

La comparaison n'est peut-être pas aussi juste que semble le croire Mr. Sichel ; car, sans parler du talent d'écrivain de Voltaire, talent qui n'a peut-être jamais été surpassé dans aucune littérature, on peut affirmer que si le nom de Voltaire a pu, comme celui de Bolingbroke, être attaqué, il n'est jamais tombé dans l'oubli ; en outre, il ne s'est jamais trouvé un critique sérieux pour nier l'influence qu'il a exercée, non seulement sur ses contemporains, mais encore sur les générations qui se sont succédées.

Avouons-le, l'œuvre historique et philosophique de Bolingbroke est trop fragmentaire et l'on y rencontre de véritables incohérences ; si le style est brillant, il sent parfois la rhétorique, c'est ce qui explique pourquoi ses discours eurent plus de succès que ses écrits. Bolingbroke, quoique très bien doué, manquait trop de patience pour avoir du génie. Son œuvre philosophique contient peu de vues originales qui ne se trouvent déjà dans les ouvrages de Locke.

C'est surtout dans les ouvrages de philosophie religieuse de Bolingboke que Voltaire put recueillir de nombreux matériaux qu'il allait utiliser, avec le succès que l'on sait, dans sa lutte implacable contre la religion révélée. Encore, ne faudrait-il pas exagérer l'importance de ces matériaux. Les *Essais Philosophiques* furent composés vers 1731, c'es-à-dire plusieurs années après le retour de Voltaire en France ; ce dernier avait déjà été témoin de la controverse engagée entre orthodoxes et déistes et avait lu les nombreux pamphlets dans lesquels était exposée la doctrine déiste. Il y a lieu de penser cependant que Voltaire put se familiariser avec les idées philosophiques de Bolingbroke au cours des nombreuses entrevues qu'il eut avec ce dernier dans sa résidence de Dawley.

(1) Sichel. *Bolingbroke and his Times*. Vol. I, page 7.

Mr. Churton Collins pense que Voltaire devait beaucoup plus à l'influence de Bolingbroke qu'à tous les autres déistes mis ensemble :

« Most probably Voltaire owed infinitely more to Bolingbroke than to all the other English deists put together ; but how faithfully he had followed the course of this controversy is obvious from innumerable passages in his subsequent writings [1]. »

Mr. John Morley n'est pas moins affirmatif ; pour lui, Voltaire trouva dans Bolingbroke la source de toutes ses opinions religieuses :

« It is not too much to say that Bolingbroke was the direct progenitor of Voltaire's opinion in religion, and that nearly every one of the positive creed in Voltaire's rather moderately sized creed was held and inculcated by that brilliant and disordered genius [2]. »

Certains critiques français, tels que P. Lanfrey [3] et L. Ducros [4], se refusent à voir dans Bolingbroke et les déistes anglais les inspirateurs de Voltaire dans ses attaques contre le Christianisme et pensent que l'écrivain français s'inspira surtout de Montaigne, de Bayle et des libertins. Nous nous efforcerons de montrer dans ce chapitre et le suivant que, non seulement Voltaire profita de l'œuvre des grands sceptiques français, mais que la controverse déiste qui faisait rage au moment de son séjour en Angleterre, ainsi que le scepticisme de la haute société anglaise, dont Bolingbroke était un des plus brillants représentants, ne furent pas sans résultats.

Quel que soit le jugement définitif de la postérité sur Bolingbroke, il n'en reste pas moins établi que c'est le brillant orateur du règne de la reine Anne qui initia Voltaire à la vie anglaise ; c'est lui qui introduisit l'auteur d'*OEdipe* dans le monde littéraire et politique anglais, mais c'est à lui surtout qu'est due la gloire d'avoir fait connaître au jeune

(1) Churton Collins. *Voltaire in England.* Page 61.
(2) John Morley. *Voltaire*, page 89.
(3) et (4) On trouvera la réfutation de ces critiques dans le chapitre suivant.

écrivain français les deux grands hommes qui caractérisent le mieux l'esprit du nouveau siècle : Locke et Newton.

Lorsque l'on connaît l'œuvre entière de l'auteur du *Philosophe Ignorant* et qu'on lit attentivement les ouvrages philosophiques de Bolingbroke, on ne peut manquer d'être frappé par le fait que les vues exprimées par les deux écrivains sont presque identiques. Qu'il s'agisse de Locke ou du dédain pour les hypothèses métaphysiques, du déisme ou de la tolérance, de l'athéïsme ou de l'interprétation de l'Ancien Testament, nous trouvons exprimées les mêmes opinions ; parfois les termes employés sont les mêmes.

Il n'est point dans notre intention de comparer ici le texte des ouvrages des deux philosophes ; ce travail a été fait récemment par Mr. A. S. Hurn [1] ; nous nous bornerons à reproduire certains passages de l'œuvre de Bolingbroke où nous retrouvons les idées de Voltaire qui nous sont déjà familières : il nous arrivera même de croire entendre les sarcasmes de ce dernier au sujet de l'esprit de système, des tourbillons, de la matière subtile, etc...

Suivant Bolingbroke, l'hypothèse métaphysique de Descartes est d'autant plus dangereuse que le grand philosophe français, à force de génie, lui donne un air de simplicité et de plausibilité :

« No man perhaps was ever so fit, as this philosopher to make and maintain an hypothesis ; to assume and to improve and defend his assumptions. The notions he entertained that there is besides clear ideas a kind of inward sentiment of evidence which may be a principle of knowledge, is, I suppose dangerous in physical inquiries as well as in abstract reasonings [2]. »

Comme Voltaire le fera plus tard, Bolingbroke souligne le danger que l'on court en abandonnant la méthode analytique :

« He who departs from the analytic method to establish general propositions concerning the phenomena, on assumptions, and who reasons from these assumptions afterwards on

(1) A. S. Hurn. *Voltaire et Bolingbroke.*
(2) *Bolingbroke's Works.* Vol. I, page 62.

inward sentiments of evidence, as they are called, instead of clear ideas, lays aside at once the only sure guides to knowledge [1]. »

Bolingbroke adresse ensuite à Descartes le reproche, si souvent répété par Voltaire, d'avoir placé la géométrie au service de l'erreur :

« No wonder then if he wanders from it. — This, Descartes did very widely in his constructions of a world : and yet by dint of genius, he gave a great air of simplicity and plausibility to his hypotheses ; and he knew how to make even geometry subservient to error [2]. »

Après avoir opposé la philosophie de Newton à celle de Descartes et montré que Newton ne s'aidait que du flambeau de l'expérience, Bolingbroke rend un juste tribut d'admiration au philosophe français, tribut que Voltaire reproduira, tout en l'atténuant :

« Yet was it the application of geometry to physics, that enabled the British philosopher to make so many of his admirable discoveries and the introduction of geometry into physics must be ackenowledged due to the French philosopher [3]. »

On sait que Voltaire a accablé Descartes de ses sarcasmes au sujet des tourbillons de la matière subtile, du plein, etc..., et on retrouve dans Bolingbroke les mêmes arguments, moins l'ironie :

« The plenum of Descartes is well nigh destroyed, many of his laws of motion are shewn to be false ; the mills that served to grind his three elements are well demolished : and his fluid matter, in which as in a torrent planets are carried around the sun, whilst a similar motion in the particular vortex of every planet impelled all the bodies to the center, is vanished [4]. »

Les monades de Leibnitz, dont Voltaire s'est moqué si souvent, sont traités par Bolingbroke « d'extravagances hypothétiques » [5].

(1) *Bolingbroke's Works.* Vol. I, page 62.
(2) *Bolingbroke's Works.* Vol. I, page 62.
(3) *Bolingbroke's Works.* Vol. I, page 62.
(4) *Bolingbroke's Works.* Vol. I, page 63.
(5) *Bolingbroke's Works.* Vol. I, page 64.

Un gros volume serait nécessaire, s'il fallait publier tous les passages de l'œuvre des deux écrivains où ils ont exprimé presque littéralement les mêmes opinions ; les citations que nous venons de faire suffisent à montrer clairement que Voltaire avait dû lire attentivement le manuscrit de l'œuvre de Bolingbroke, ou qu'à la suite de longues discussions les deux philosophes étaient tombés d'accord sur les points essentiels de la doctrine qui constitue leur philosophie.

Si Voltaire lui-même n'avait pris soin de nous rappeler à maintes reprises qu'il avait lu et relu l'œuvre de Locke, on serait tenté de croire que Voltaire n'a connu l'œuvre du grand philosophe anglais que par les ouvrages ou la conversation de Bolingbroke. Nous le répétons encore, Locke et Newton sont les deux seuls grands philosophes anglais qui ont exercé une influence profonde sur la pensée de Voltaire. Bolingbroke n'a été que le grand initiateur. Il est juste d'ajouter que si Voltaire n'avait pas connu les œuvres de Bolingbroke et s'il n'avait eu de nombreuses occasions de s'entretenir avec lui sur tout ce qui touchait à la vie politique ou intellectuelle de l'Angleterre, son séjour Outre-Manche n'eût pas eu les mêmes heureux résultats. Voltaire ne s'y est pas trompé d'ailleurs, car, s'il a rendu à Bolingbroke, à maintes reprises, un tribut d'admiration et de gratitude, il n'a jamais mentionné son nom dans ses ouvrages purement philosophiques.

C'est dans l'œuvre de controverse religieuse de Bolingbroke qu'il faut chercher l'influence directe de ce dernier sur Voltaire, et cela ne tient pas à ce que Bolingbroke a apporté de nouvelles lumières dans l'histoire de la philosophie religieuse, mais plutôt à ce qu'il a marqué dans ses écrits toutes les tendances rationalistes de l'âge où il vivait. Mr. Hassal, l'un des écrivains qui se sont efforcé de réhabiliter la mémoire de Bolingbroke, avoue que la publication des ouvrages philosophiques de ce dernier n'a fait aucune impression dans le monde cultivé :

« He simply represents rationalism in its crudest form as it has filtered in his mind from without. We cannot wonder that publication of his works caused no stir in the learned world. We should have every reason to wonder if it had [1]. »

(1) Hassal. *Life of Viscount Bolingbroke*, page 208.

Il n'en reste pas moins établi que dans tous ses ouvrages d'histoire religieuse, tels que la *Bible enfin expliquée, Histoire de l'Etablissement du Christianisme,* le *Traité sur la Tolérance, Questions sur les Miracles, Dieu et les Hommes,* etc..., Voltaire fait sans cesse appel au témoignage de Bolingbroke et reproduit parfois, sans mentionner son nom, les arguments des *Essays*. En outre, Voltaire a publié un *Examen Important sur Lord Bolingbroke,* une *Défense de Milord Bolingbroke* et une *Etude sur les Auteurs Anglais* où nous retrouvons assez fidèlement exprimées les idées de Bolingbroke.

Au sujet des attaques de Bolingbroke contre le Christianisme, Voltaire écrit :

« Il déploie une éloquence funeste. Personne n'a jamais écrit rien de plus fort ; on voit qu'il avait la religion chrétienne en horreur. Il est triste qu'un si sublime génie ait voulu couper par la racine un arbre qu'il pouvait rendre utile en élaguant les branches et en nettoyant la mousse [1]. »

Voltaire raille ou exagère ; Bolingbroke n'a jamais songé à détruire le Christianisme, il avait trop de connaissance des hommes pour ne pas reconnaître la futilité d'un tel dessein ; ce qu'il désirait, c'était montrer que les disputes théologiques ont jeté la disgrâce sur le véritable Christianisme. C'est ce qu'il explique d'ailleurs dans ses *Essays* adressés à Pope :

« I neither expect nor desire to see any public revision made of the present system of christianity. I should fear to alter the established religion as much, as they who have the most bigot attachment to it, and for reasons as good as theirs, tho not entirely the same [2]. »

Bolingbroke demande pour chaque individu le droit de mettre en question les décisions rendues par les Pères de l'Eglise ou les Conciles ; car, ce droit étant exercé, il en résultera une plus grande indifférence pour les disputes théologiques :

« I speak only of the duty of every private man to examine for himself, which would have an immediate good effect rela-

(1) *Lettre sur les Auteurs Anglais.* Vol. XX, page 321.
(2) BOLINGBROKE'S WORKS. *Letter to Mr. Pope.* Vol. VIII, page 494.

tively to himself, and might have in time a good effect relatively to the public, since it would dispose the minds of men to a greater indifference about theological disputes, which are the disgrace of christianity and have been the plagues of the world [1]. »

Ce n'est donc pas à la destruction du Christianisme que vise Bolingbroke ; ce à quoi il s'attaque, c'est à la théologie et aux théologiens. Voltaire lui-même s'engagera dans la même voie et il protestera avec vigueur contre ceux qui l'ont accusé d'avoir voulu détruire le Christianisme :

« Dieu nous préserve de bannir le culte public ; on a voulu nous en accuser, c'est une calomnie atroce. Nous voulons un culte pur » [2], et il écrit encore : « Que chacun serve son Dieu dans la religion où il est né, sans vouloir arracher le cœur à son voisin dans des disputes où personne ne s'entend » [3].

Bolingbroke et Voltaire attaqueront sans merci les théologiens et les rendront responsables des pires maux qui ont désolé l'humanité ; car ce sont les théologiens qui ont fait naître l'intolérance et c'est cette intolérance qui a ensanglanté l'Europe. Ce sera Voltaire qui portera aux théologiens les plus rudes coups :

« La théologie, disent les athées, est, selon la signification du mot, la science de Dieu : or, les polissons qui ont profané cette science ont donné à Dieu des idées absurdes ; et de là ils concluent que la Divinité est une chimère, parce que la théologie est chimérique [4]. »

Bolingbroke, et Voltaire après lui, montrera les nombreux anachronismes que l'on rencontre dans l'Ancien et le Nouveau Testament, les contradictions des Evangiles, les altérations ou falsifications qui ont été faites dans les Ecritures, enfin les absurdités des miracles. Pour Voltaire comme pour Bolingbroke, « Jésus était un enthousiaste qui voulait se faire un

(1) Bolingbroke's Works. *Letters to Mr. Pope.* Vol. VIII, page 494.
(2) *Dieu et les Hommes.* Vol. XXI, page 462.
(3) *Sermon du Rabbin Akib.* Vol. XVIII, page 456.
(4) *L'A. B. C.* Vol. XXI, page 125.

nom dans la populace de Galilée » [1] et ce fut le platonisme qui, « appliqué à la secte naissante, lui donna de la consistance et de l'activité » [2].

Il est facile de souligner aujourd'hui toutes les erreurs qui se rencontrent dans les ouvrages d'exégèse biblique ou d'histoire religieuse de Voltaire ; n'oublions pas cependant, qu'en dépit de ses erreurs, le but poursuivi par Voltaire a été atteint : nul plus que lui n'a contribué à faire naître en France cet esprit de libre examen qui était déjà répandu dans les pays protestants.

« Voltaire, dit M. Pélissier, répandit dans le grand public l'esprit de libre examen opprimé jusqu'alors par une aveugle superstition des textes sacrés ; et, d'autre part, si sa polémique ne répond plus en bien des points aux idées de notre époque, si le progrès des sciences historiques, naturelles et morales a renouvelé les études religieuses, nos exégètes modernes ne le dépassèrent qu'en le continuant [3]. »

Dans un long Essai *Concerning authority in matters of religion,* Bolingbroke montre comment la doctrine du Christ a été corrompue par les Pères de l'Eglise et comment de nouvelles doctrines ont été établies pour servir les intérêts temporels de l'Eglise; Bolingbroke avoue ensuite que le Christianisme a été, à certains égards seulement, purifié par la Réforme :

« I think then that the state of christianity has been mended to the honour of religion and to the good of mankind, in some particulars, not in all [4]. »

On sait que si Voltaire devait dans les dernières années de sa vie attaquer le Christianisme à front découvert, c'est surtout contre le catholicisme qu'il dirigea ses coups les plus violents ; il put trouver dans les *Essays de Bolingbroke* de nombreux arguments propres à lui suggérer plus de modération à l'égard de la religion réformée. Dans l'*Examen Important,* il prête à Bolingbroke les paroles suivantes :

(1) *Dieu et les Hommes.* Vol. XXI, page 427.
(2) *Dieu et les Hommes.* Vol. XXI, page 441 et *Bolingbroke's Works.* Vol. II, page 403.
(3) G. PELISSIER. *Voltaire Philosophe.* Page 77.
(4) *Bolingbroke's Works.* Vol. III, page 292.

« Je crois que depuis notre Révolution, l'Angleterre est le pays où le christianisme fait le moins de mal. La raison en est que ce torrent est divisé chez nous en dix ou douze ruisseaux, soit presbytériens, soit autres dissenters, sans quoi, il nous aurait peut-être submergés [1]. »

Ce que les deux philosophes réclament avec le plus d'insistance, c'est la soumission pleine et entière de l'autorité religieuse à l'autorité civile ; sans doute, il serait à désirer « que l'idole fut renversée et que l'on offrît à Dieu des hommages plus purs ; mais le peuple n'en est pas encore digne » [2].

« Après avoir pesé devant Dieu le christianisme dans les balances de la vérité, il faut le peser dans celles de la politique... Je tiens que, dans notre île, on doit laisser subsister la hiérarchie établie par un acte du Parlement, en la soumettant toujours à la législation civile et en l'empêchant de nuire [3]. »

Si le temps n'est pas encore venu de se débarrasser « d'une secte (catholicisme) fondée sur l'imposture, la superstition, la rapine et le carnage », il faut éclairer les laïques, leur montrer leurs erreurs ; la raison fait chaque jour des progrès et le nombre de ceux qui professent la religion naturelle devient de plus en plus grand ; elle a pour disciples tous les philosophes.

Voltaire trouva dans Bolingbroke un apologiste de cette loi naturelle dont il devait devenir le plus ardent apôtre. Pour Bolingbroke, la volonté de Dieu a été révélée à tous ceux qui se sont appliqués à contempler ses ouvrages :

« The will of God has been revealed in his works to all those who applied themselves to the contemplation of them, even to those who did not discover him in them, from the time that men used their reason : and where reason improved and knowledge increased, morality was carried as high in speculation, and in practice too by some of the heathen worthies as by any of the christian saints [4]. »

(1) *Examen important sur Milord Bolingbroke.* Vol. XX, page 188.
(2) *Examen important de Milord Bolingbroke.* Vol. XX, page 184.
(3) *Examen important de Milord Bolingbroke.* Vol. XX ,page 184.
(4) *Bolingbroke's Works.* Vol. II, page 296.

Dans tous ses ouvrages d'histoire ou de polémique religieuse, Voltaire termine son étude par un appel en faveur de la religion naturelle et s'appuie sur l'autorité de Bolingbroke, « le théiste le plus déclaré » [1] ; mais combien Voltaire est plus ardent, plus éloquent et, disons-le, plus sincère. Que l'on en juge par un extrait du célèbre *Sermon des Cinquante* :

« Mes frères, la religion est la voix secrète de Dieu, qui parle à tous les hommes ; elle doit tous les réunir et non les diviser ; donc, toute religion qui n'appartient qu'à un peuple est fausse. La nôtre est dans son principe celle de l'univers entier ; car, nous adorons un Etre suprême comme toutes les nations l'adorent, nous pratiquons la justice que toutes les nations enseignent et nous rejetons tous ces mensonges que les peuples se reprochent les uns aux autres ; ainsi, d'accord avec eux dans le principe qui les concilie, nous différons d'eux dans les choses où ils se combattent [2]. »

C'est au nom de la doctrine de l'expérience que Bolingbroke condamne l'athéisme qui, d'ailleurs, est moins dangereux que la superstition ; Voltaire adoptera la même attitude et déclarera à son tour que « l'athéïsme, s'il est moins funeste que la superstition, est presque toujours fatal » [3].

Ce qui constitue le *Credo* des deux philosophes, c'est la nécessité de lutter contre les théologiens et contre l'intolérance dont ceux-ci sont responsables ; il faut donc ramener les hommes à la religion naturelle, car, dans cette religion, le clergé n'est pas nécessaire et dans la religion révélée, c'est un guide dangereux :

« In natural religion the clergy are, not necessary, in revealed thery are dangerous [4]. »

Aussi les deux écrivains s'étendront-ils longuement sur les horribles carnages qui ont désolé le monde et qui sont dus au fanatisme. Bolingbroke affirme que jamais on ne vit d'actes d'inhumanité, de crimes plus atroces qu'au cours des guerres de religion :

(1) *Histoire de l'Etablissement du Christianisme.* Vol. XXIII, p. 553.
(2) *Sermon des Cinquante.* Vol. XVIII, page 561.
(3) *Profession de foi des Théistes.* Vol. XX, page 474.
(4) *Bolingbroke's Works. Letters to Pope.* Vol. VIII, page 496.

« And I may defy man to shew instances of greater inhumanity and more profligate wickedness, committed by the ferocity of lawless savages or barbarous nations that I am able to shew of those which have been committed not only from it and at the spurious christianity, but on motives taken from it and at the instigation of those who taught it [1]. »

Voltaire renchérira encore et dressera le bilan complet des victimes de l'intolérance.

Il convient de remarquer que Bolingbroke et Voltaire ont omis à dessein de mentionner les services rendus par le Christianisme ; souvenons-nous cependant qu'à l'époque où ils écrivaient, on avait encore présents à la mémoire les sinistres exploits des « Têtes Rondes » de Cromwell et des Dragons de Villars.

Si Bolingbroke n'est pas allé aussi loin que Voltaire dans ses attaques contre le Christianisme, cela tient, non pas tant à ses convictions, qu'au fait qu'ayant été déjà victime des factions politiques, il ne tenait pas à l'être des factions religieuses ; c'est d'ailleurs ce qu'il écrivait lui-même à Pope :

« I have been a martyr of faction in politics, and have no vocation to be so in philosophy [2]. »

De l'étude qui précède, il ressort que Bolingbroke et Voltaire ont exprimé dans leurs ouvrages à peu près les mêmes vues sur la philosophie et la religion et, cependant, alors que Voltaire est devenu une des figures les plus importantes de l'histoire du rationalisme, l'œuvre de Bolingbroke n'a produit qu'une faible impression sur ses contemporains et aujourd'hui elle est presque complètement oubliée. La supériorité du talent d'écrivain de Voltaire ne suffirait pas à expliquer une telle différence dans les résultats.

Dans sa lutte implacable contre le Christianisme, Voltaire a dressé un plan bien conçu, qu'il a poursuivi sans relâche jusqu'à sa mort ; il a déployé une telle énergie, il était tellement persuadé que les discussions théologiques, l'intolérance et la superstition étaient la cause de la plupart des maux qui désolent l'humanité, que l'on sent dans ses ouvrages un ton

(1) *Bolingbroke's Works*. Vol. III, page 320.
(2) *Bolingbroke's Works*. Vol. VIII, page 481.

de sincérité qui gagne le lecteur. Il n'en est pas ainsi avec le philosophe anglais. Outre que les idées de Bolingbroke sont souvent exprimées d'une façon incohérente, on ne sent pas qu'il ait beaucoup à cœur la cause qu'il veut défendre. Comme l'a fort bien remarqué Mr. P. C. York, son principal objet est de faire montre de son érudition et de son éloquence :

« His philosophical Essays were undertaken with the chief object of displaying his eloquence and no characteristic renders writings less readable for posterity... composed as an amusement in retirement without any serious preparation, in their attacks on metaphysics and theology and in their feeble deism, present no originality and carry no convictions [1]. »

Que le ton de sincérité soit absent des œuvres de Bolingbroke, on ne saurait en être surpris, quand on se rappelle qu'en 1713, il se fit le champion des mesures les plus tyranniques en faveur de la Haute Eglise en présentant au Parlement le « Schism Bill » :

« Bolingbroke's idea was to poison dissent at the roots by taking the education of dissenters' children out of the hands of their parents and handing it over to schoolmasters licensed by bishops [2]. »

Dans une lettre datée du 12 septembre 1724 et adressée à Swift, Bolingbroke répudie le titre « d'esprit fort », ajoutant que ce sont ces « esprits forts » qui détruisent les liens de la société et dans cette même lettre, il va jusqu'à reconnaître « the truth of the divine revelation of Christianity » [3].

Il n'est donc pas surprenant que la critique et le public anglais aient fait un froid accueil à l'œuvre d'un homme dont la vie n'a jamais été guidée par aucun grand principe.

Cependant, en dépit de l'incohérence que l'on trouve dans ses œuvres, en dépit des faiblesses de son caractère, Bolingbroke n'en a pas moins joué un rôle important dans la vie de Voltaire. Sa qualité d'homme d'Etat, son talent d'orateur et

(1) P. C. York. *Art. Bolingbroke. Encyclopaedia Britannica.* Vol. IV, page 161, 11th Ed.
(2) T. S. Leadam. *The Political History of England.* Vol. IX, page 217.
(3) F. Erlington Ball. *Correspondence of Jonathan Swift.* Vol. II, page 206.

le charme de sa conversation conquirent l'admiration du jeune écrivain français. C'est grâce à Bolingbroke que Voltaire dût de connaître personnellement les meilleurs écrivains anglais de cette période et développa ce goût pour la littérature anglaise dont il tira tant d'heureux avantages ; c'est grâce à Bolingbroke encore qu'il put s'instruire, non seulement sur tous les problèmes de la politique anglaise, mais sur tout ce qui touchait à la vie sociale.

Voltaire trouva dans les œuvres philosophiques de Bolingbroke une exposition de toutes les tendances rationalistes de l'époque ; il put recueillir, en outre, dans ses commentaires sur les récits bibliques, de nombreux documents qu'il utilisa plus tard dans ses œuvres de controverse religieuse ; non seulement Bolingbroke devint à ses yeux le prototype de l'incrédulité anglaise, mais il vit en lui l'apôtre du déïsme et de la loi naturelle. Voltaire s'inspira probablement des *Letters on History* lorsqu'il écrivit le *Pyrrhonisme de l'Histoire*.

Enfin et surtout Bolingbroke, soit par sa conversation, soit par ses ouvrages, développa chez Voltaire un goût très marqué pour les questions philosophiques et c'est grâce à lui que Voltaire se familiarisa rapidement avec la doctrine des grands philosophes anglais Locke et Newton et sut la rendre accessible aux gens cultivés du continent.

CHAPITRE IX

LE DEISME ANGLAIS

Un heureux concours de circonstances a voulu que l'ardent polémiste qu'était Voltaire se trouvât en Angleterre au moment même où la controverse entre déistes et orthodoxes était le plus fortement engagée.

Non seulement, Voltaire nous a fait connaître les défenseurs les plus connus du déisme anglais, mais leur nom est fréquemment cité dans ses propres ouvrages ; on trouve leurs arguments parfois textuellement reproduits dans la *Bible enfin expliquée,* la *Question des Miracles, l'Histoire de l'Etablissement du Christianisme, Dieu et les Hommes* et dans d'autres ouvrages. D'autre part, Bolingbroke et Pope, avec qui Voltaire eut de nombreux entretiens, étaient des déistes avérés, et non seulement ce dernier put lire les nombreux pamphlets publiés durant son séjour en Angleterre, mais il dut avoir de longues discussions sur ce qui était alors le grand sujet de conversation des classes cultivées.

Ce que l'on désigne généralement comme le « deistic movement » est une crise religieuse qui s'est produite de 1689 à 1742, mais dont les origines sont beaucoup plus anciennes et dont les causes ne sont pas toujours bien définies. Si le chevalier Herbert de Cherbury est généralement considéré comme le père du déisme anglais, il convient cependant de rappeler que, non seulement il fit de longs séjours en France où il se familiarisa avec l'œuvre des grands sceptiques français tels que Jean Bodin, Montaigne et Pierre Charron, mais qu'il fut

témoin des massacres et des dévastations perpétrés par les catholiques et les réformés.

Comme nous le verrons plus loin, plusieurs critiques semblent ne pas avoir saisi toute la signification de cette crise religieuse qui est connue sous le nom de déisme anglais et qui appartient à l'histoire du rationalisme en Europe.

Pour apprécier toute l'importance de ce mouvement il faut se rappeler que, par suite de la Réforme, les huguenots, qui comptaient parmi eux les meilleurs humanistes, étaient un élément important de l'influence française à l'étranger ; que les Universités de Paris et de Montpellier attiraient de nombreux « scholars » ; et qu'enfin le collège anglais de Douai était un centre important d'influence française. L'hellénisme avait été introduit en Angleterre grâce aux travaux de nos érudits; l'œuvre de nos grands sceptiques était connue Outre-Manche et contribua, pour une part assez large, au mouvement intellectuel qui devait provoquer de nombreuses enquêtes (inquiries) sur des sujets que l'on avait considérés jusqu'alors comme au delà de la sphère de la raison; les principes mêmes sur lesquels le protestantisme était fondé devaient faire naître de nombreuses sectes et susciter des controverses dont le rationalisme allait fortement profiter ; le cartésianisme, dont le principe fondamental est le doute méthodique, une fois adapté à la mentalité anglaise, devait contribuer aussi à développer cet esprit de libre examen qui amena le mouvement déiste car, selon les Encyclopédistes : « L'Angleterre nous doit cette philosophie que nous avons reçue d'elle » [1]; enfin l'importance de plus en plus grande prise par la politique dans la vie nationale du peuple anglais allait devenir un puissant facteur de changement d'esprit qui s'est produit en Angleterre vers la fin du XVII[e] siècle, et l'on verra un déiste influent oser affirmer que les religions ne sont qu'un moyen pour un but qui est l'Etat. Ajoutons encore que la méthode expérimentale introduite par Bacon et continuée par Locke et Newton, les vues politiques originales de Hobbes furent d'autres facteurs importants qui provoquèrent ces enquêtes sur des sujets qui,

(1) Discours préliminaire de l'*Encyclopédie*.

jusqu'alors, ne semblaient devoir relever que du domaine de la foi.

Voltaire sut comprendre l'importance de cette controverse déiste dont il fut le témoin; il en comprit les causes et il en vit clairement les conséquences. Ces conséquences peuvent se résumer en quatre mots : *progrès de la raison.*

Mieux que personne Voltaire savait que la Raison voyage à petites journées; il savait aussi que parfois les orages la forcent à retourner dans son puits [1]; mais il espérait qu'un jour elle finirait par s'établir sur le monde et vivre en paix, et il voyait dans ces longues controverses engagées en Angleterre le premier combat pour un avenir plein de promesses où cette raison règnerait en souveraine.

Trois ans avant sa mort, dans l'*Eloge Historique de la Raison,* Voltaire rappelait encore que l'Angleterre, après avoir été longtemps la plus cruelle et la plus fanatique des nations, était enfin devenue le pays où régnaient la justice et la liberté :

« Quand elles furent en Angleterre, la Vérité dit à sa mère : Il me semble que le bonheur de cette nation n'est point fait comme celui des autres; elle a été plus folle, plus cruelle et plus malheureuse qu'aucune de celle que je connais ; et la voilà qui s'est fait un gouvernement unique dans lequel on a conservé tout ce que la monarchie a d'utile, et tout ce qu'une république a de nécessaire. Elle est supérieure dans la guerre, dans les lois, dans les arts, dans le commerce » [2].

Lorsqu'on a lu les ouvrages d'histoire religieuse ou d'exégèse de Voltaire, où l'on voit souvent les arguments des déistes anglais cités à chaque page, lorsqu'on a présent à l'esprit que dans la plupart de ses importants ouvrages philosophiques tels que l'*A. B. C.,* l'*Histoire de Jenni,* etc., c'est toujours un personnage anglais qui exprime ses propres vues; enfin lorsqu'on se rappelle la haute estime dans laquelle il tient les philosophes anglais, *nos maîtres à penser,* et que l'on sait que par philosophes il n'entend pas seulement les grands esprits spéculatifs tels que Hobbes et Locke, mais tous ceux que l'on désigne

(1) *Eloge historique de la Raison.* Vol. XV, page 34.
(2) *Eloge historique de la Raison.* Vol. XV, page 372.

généralement sous le nom de *free-thinkers,* on a peine à croire que l'influence des déistes puisse être mise en doute.

Voici pourtant ce qu'écrivait M. Paul Souday le 30 juillet 1925, au sujet des conférences sur Voltaire données par M. André Bellessort :

« Je lui sais gré d'avoir rappelé que Voltaire était déiste avant son séjour en Angleterre où il débarqua en 1726, alors que le *Pour et le Contre* est de 1722. Non, l'Angleterre ne l'a pas changé. Notre philosophie du XVIII[e] siècle est toute française de fait et d'origine. Elle procède de Pierre Bayle, de Descartes (dont Voltaire a reconnu l'audace novatrice), de Montaigne et de Rabelais (dont il a mesuré toute la portée, bien qu'un peu choqué dans son goût classique par l'énormité de la bouffonnerie rabelaisienne). Voltaire utilise Locke, Bolingbroke, Pope, mais aurait pu se passer d'eux [1]. »

Le moins que nous puissions dire d'un pareil jugement, c'est qu'il nous paraît superficiel. Que Voltaire ait été déiste avant son voyage en Angleterre, nul ne le conteste et, même sans le témoignage du *Pour et du Contre,* la chose nous paraîtrait encore fort naturelle. Qui n'a pas été déiste dans sa jeunesse ? D'Alembert et Diderot ne le furent-ils pas avant de devenir franchement matérialistes, et n'est-on pas en droit de penser au contraire que si, jusqu'à la fin de sa vie, Voltaire s'est déclaré déiste, cela est dû à ce que ses convictions avaient été fortifiées par la doctrine d'un Locke et d'un Newton pour lesquels Voltaire n'a cessé de proclamer son admiration ?

D'ailleurs Voltaire eût-il abandonné le déisme, que cela ne l'eût pas empêché de profiter de l'étude de cette crise que l'on désigne comme le « mouvement déiste » et qui a des origines fort éloignées et des causes variées, parfois obscures, et marque un progrès très important dans l'histoire du rationalisme.

Quant à affirmer que l'Angleterre n'a pas changé Voltaire, c'est vouloir nier l'évidence même, car sans rappeler ici l'opinion contraire exprimée par M. Brunetière et M. Lanson, et sans faire appel à l'opinion de Voltaire lui-même, nous pensons

(1) *Le Temps*, 30 juillet 1925.

qu'il est impossible à tout homme réfléchi de passer deux ou trois ans dans un pays étranger dont il connaît la langue, et dont les institutions ont atteint un haut degré de développement sans qu'il acquière des idées nouvelles ou qu'il voie ses propres idées fortement modifiées. Or, l'un des dons merveilleux de Voltaire tenait dans la réceptivité même de son esprit; nul n'était mieux qualifié que lui pour comprendre l'orientation de la pensée anglaise et tirer, de son commerce avec les philosophes anglais et de son étude des institutions du pays qu'il visitait, des idées nouvelles, des principes féconds dont la France allait profiter.

Que la philosophie française du XVIII^e^ siècle ait sa source directe dans l'œuvre de Descartes, on ne peut le nier, mais il n'en reste pas moins que, comme l'affirment les Encyclopédistes, la philosophie de Descartes nous est revenue d'Outre-Manche profondément modifiée et que si, au XVIII^e^ siècle, la philosophie est devenue essentiellement expérimentale et sociale, elle le doit à l'influenc anglaise.

Nier cette influence c'est suivre le mauvais exemple de certains critiques anglais qui, inconsciemment peut-être, aveuglés par leurs préjugés, ont voulu nier l'influence de Descartes sur Locke, et cela malgré le témoignage de ce dernier, qui affirme avoir éprouvé pour la première fois l'amour de la philosophie à la lecture du *Discours de la Méthode* (1).

Ce n'est nullement rabaisser le génie de Voltaire que de rappeler ce qu'il doit à son commerce avec les philosophes anglais; bien au contraire, ce sera toujours le grand honneur de Voltaire d'avoir été l'un des premiers ouvriers qui aient édifié le pont par lequel se sont établies les relations intellectuelles des deux pays.

Dans nombre de ses ouvrages, Voltaire nous répète que ce sont les Anglais qui nous ont appris à penser et que, si la philosophie fait des progrès en France, elle le doit aux penseurs d'Outre-Manche. Prise au pied de la lettre, cette assertion est le contraire de la vérité, puisque les trois grands philosophes anglais Hobbes, Locke et Hume se sont mis d'abord à l'école

(1) PRINGLE-PATTISON. *Locke's Human Understanding.* Page 11.

des Français et que tous ont fait un séjour prolongé dans notre pays; mais Voltaire donnait au mot philosophie le sens très limité qu'il avait au XVIIIe siècle; c'était avant tout une philosophie expérimentale et sociale dégagée de toute métaphysique. Nous le répétons encore ici, le changement qui s'est opéré dans la pensée française au XVIIIe siècle est dû pour une large part, à l'introduction en France, par l'intermédiaire de Voltaire, de l'empirisme anglais.

Dire que le pays où la Réforme avait produit les changements les plus profonds, où les institutions sociales avaient atteint un haut développement, où la science avait à son actif d'importantes découvertes, n'avait pas changé Voltaire, c'est accuser d'inintelligence l'un des meilleurs représentants de cette claire intelligence française ; c'est oublier que Voltaire était doué d'une curiosité insatiable et que, sa vie durant, il fit un effort surhumain pour tout savoir et tout comprendre; c'est enfin reprocher à Voltaire et aux Encyclopédistes de s'être trompés sur l'une des sources importantes de leur inspiration philosophique.

Si la gloire de Voltaire est d'avoir symbolisé toutes les tendances et toutes les aspirations de son temps, nous verrons en poursuivant cette étude que la controverse déiste lui montra clairement dans quelle voie allait s'orienter la pensée européenne.

C'est en 1624 que Herbert de Cherbury publia son *De Veritate,* qui devait servir de charte au déisme anglais. Cet ouvrage, dont l'argumentation est assez confuse, n'a d'autre intérêt que celui d'offrir une franche présentation d'un théisme naturel comme l'unique religion. Il contient cinq propositions fondamentales de la religion naturelle :

1. L'existence de Dieu.
2. Le devoir d'adorer l'Etre suprême.
3. L'adoration de Dieu par la piété et la vertu.
4. Le repentir des fautes commises.
5. Le châtiment dans ce monde ou dans l'autre.

Voilà ce qui doit constituer le vrai Catholicisme, l'église vraiment infaillible et qui doit recevoir l'assentiment de tous les hommes sans distinction de temps, de races, de climats ;

tout ce qui, dans les religions existantes, ne se rapporte pas à ces cinq articles est pure invention des prêtres. En d'autres termes, Herbert de Cherbury donne à comprendre que les dogmes superflus du Christianisme ont une origine humaine.

Pour mieux suivre l'évolution de la pensée en Angleterre et en France, il convient de rappeler ici que plus de soixante ans après la publication de l'ouvrage de Herbert de Cherbury, Bossuet, le plus éloquent défenseur de l'orthodoxie catholique, dénonçait dans son *Histoire des Variations* ces pays réformés où « les vipères sont préservées comme des colombes..., où ceux qui préparent les poisons jouissent de la même tranquillité que ceux qui préparent les remèdes » (1).

Le plus orthodoxe des catholiques serait, aujourd'hui, révolté s'il entendait exprimer de pareilles vues à l'égard des sectes protestantes, et cependant l'évêque de Meaux ne faisait qu'exprimer en termes éloquents une opinion généralement acceptée au XVII[e] siècle; sans doute, il y avait bien quelques libertins qui pensaient autrement, mais leur voix n'était pas entendue.

En Angleterre, dès le commencement du XVII[e] siècle, des voix éloquentes s'élèvent en faveur de la liberté de penser; en 1638 Chillingworth, révolté par les excès commis comme conséquences des discussions religieuses, s'écriait avec indignation :

« Take away this persecuting, burning, cursing, damning of men for not suscribing to the words of men as the words of God; require of Christians to believe in Christ... I say take away tyranny and restore Christians to the first and full liberty of captivating their understandings to Scripture only; and as rivers, when they have a free passage run only to the ocean, so it may well be hoped, by God's blessing, that universal liberty thus moderated, may quickly reduce Christendom to truth and liberty (2). »

Ces nobles paroles représentaient assez bien l'opinion pro-

(1) Bossuet. *Histoire des Variations*. Ch. XV, parag. 59.
(2) Chillingworth, page 198. Cité par Leslie Stephen dans son ouvrage *History of English Thought in the Eighteenth Century*.

fessée en Angleterre par nombre d'esprits cultivés. Chillingworth réclamait que l'on crût seulement à la parole du Christ; le temps n'était pas éloigné où la révélation allait être soumise à la critique au nom de la raison. Déjà en 1642, Herbert de Cherbury ne demande plus que la croyance à un Etre suprême. Bientôt un groupe d'ardents polémistes, s'inspirant de Locke, mais allant beaucoup plus loin que le maître, attaquera ouvertement la révélation et les dogmes, comme contraires à la loi naturelle.

Locke qui, comme nous l'avons déjà vu, n'avait jamais manifesté la moindre intention de s'écarter de l'orthodoxie la plus étroite, avait établi le principe de la subordination de la foi à la raison. Dans son *Christianisme Raisonnable*, il nous a présenté un christianisme dépouillé de tous les dogmes que l'Eglise a créés. Pour Locke, tout homme est chrétien qui accepte la souveraineté du Christ comme celle de son roi; une révélation nous a été donnée, mais l'authenticité de cette révélation doit être soumise au *test* de la raison.

Mr. Leslie Stephen fait judicieusement remarquer qu'il ne vient jamais à l'esprit de Locke de faire appel à toute autre autorité que celle de la raison :

« A rationalist to the core, he (Locke) does not even contemplate as possible an appeal to any authority but that of ordinary reason. The truth of Christianity was to be proved like the truth of any historical or philosophical theory. It was simply a question of evidence and especially of the overwhelming evidences of the christian miracle [1]. »

Une pléiade de déistes, s'inspirant de la théorie de Locke, devait bientôt appliquer la critique historique à la question de la révélation et des miracles, et les résultats de leur enquête eussent fort étonné et peut-être même scandalisé le pieux Locke.

Ce n'est point notre intention de nous aventurer dans le labyrinthe des discussions philosophico-théologiques qui eurent en Angleterre, durant la première partie du XVIII[e] siècle, un si

(1) Leslie STEPHEN. *English Thought in the Eighteenth Century.* Vol. II, page 100.

profond retentissement ; notre but est simplement de marquer brièvement le progrès graduel réalisé Outre-Manche pour l'affranchissement de la raison humaine et sa répercussion sur l'esprit de Voltaire.

Nous nous bornerons donc à marquer les diverses phases de la controverse et à signaler les principaux ouvrages publiés par les déistes et leurs adversaires.

En 1696, un an après la publication de *The Reasonableness of Christianity*, paraissait un ouvrage sous le titre de *Christianism not mysterious* qui causa un scandale. L'auteur était un jeune et pauvre aventurier irlandais du nom de Toland. Se réclamant de Locke et s'inspirant du chapitre de l'*Essay on the Understanding*, dans lequel Locke traite de la raison et de la foi, Toland commence par déclarer que la raison doit être le seul fondement de toute certitude. D'après Toland, les mystères, c'est-à-dire les doctrines qui paraissent les plus inintelligibles, ne devraient pas l'être. A son début, le christianisme n'était pas mystérieux ; la notion du mystère vient du paganisme, mais grâce à la révélation, il ne doit rien y avoir qui soit au-dessus de (above) la raison. Le point essentiel de la longue argumentation de Toland est que, si Dieu nous a donné une révélation, c'est pour nous éclairer et non pas pour créer des doutes au sujet de son existence.

Locke s'empressa de dégager sa responsabilité au sujet des opinions de son soi-disant disciple, car le livre de Toland souleva une tempête de protestations, qui eurent pour résultat de créer une réputation européenne à l'auteur.

Dans sa *Lettre sur les Auteurs Anglais,* Voltaire a un chapitre dans lequel il mentionne l'audace de Toland et appelle incidemment notre attention sur la liberté dont jouissait l'Angleterre :

« Dans son premier livre, intitulé *La Religion chrétienne sans mystère,* il avait écrit lui-même un peu mystérieusement et sa hardiesse était couverte d'un voile. On le condamna, on le poursuivit en Irlande : le voile fut bientôt déchiré. Ses *Origines Judaïques,* son *Nazaréen,* son *Panthéisticon* furent autant de combats qu'il livra ouvertement au Christianisme. Ce qui est étrange, c'est qu'ayant été opprimé en Irlande

pour le plus circonspect de ses ouvrages, il ne fut jamais troublé en Angleterre pour les livres les plus audacieux [1]. »

Bien plus important pour l'histoire du déisme est le *Discourse on Freethinking* de Collins. Collins était un ami et un disciple de Locke et c'est probablement par égard pour l'auteur de l'*Essay* qu'il attendit de longues années avant de montrer toute son hostilité contre la religion.

Le *Discours* date de l'année 1713 et sa publication semble avoir été due à un mouvement d'hostilité de plus en plus marquée contre la secte détestée des libres-penseurs. Dans la deuxième décade du XVIII[e] siècle, un regain de fanatisme avait fait place à la période de relative tolérance qui suivit la Révolution. Collins nous informe qu'il y avait alors en Angleterre une recrudescence de superstitions et que nombre de vieilles femmes avaient été condamnées pour sorcellerie :

« When the clamours againt Free-Thinking began to be loudest, the Devil has again resum'd his Empire, and appears in the shape of Cats, and enters into confederation with old Women [2]. »

Collins est vraisemblablement l'homme le plus éminent que comptait le camp déiste ; son *Discours* marque la date la plus importante dans l'histoire de la controverse qui nous occupe et Voltaire en a souligné toute l'importance :

« Un des plus terribles ennemis de la religion chrétienne a été Antoine Collins, grand trésorier de la comté d'Essex, bon métaphysicien et d'une grande érudition. Il est triste qu'il n'ait fait usage de sa profonde dialectique que contre le Christianisme. Le docteur Clarke... n'a jamais pu répondre aux livres de Collins d'une manière satisfaisante, et a été réduit aux injures [3]. »

Collins revendique pour tous les hommes le droit de penser librement sur des sujets tels que les attributs de l'Etre suprême, la vérité et l'autorité des livres considérés comme sacrés, etc. Or, ce droit leur est dénié :

« The subjects of which Men are deny'd the Right to think

(1) *Lettre sur les Auteurs Anglais.* Vol. XX, page 318.
(2) A. Collins. *A Discourse of Free-Thinking.* Page 30.
(3) *Lettre sur les Auteurs Anglais.* Vol. XX, page 319.

by the enemies of Free-Thinking, are of all others those of which Men have not only a Right to think but of which they are oblig'd in duty to think ; viz such as the Nature and Attributes of the Eternal Being or God, of the Truth or Authority of Books esteem'd Sacred ; and of the Sense and Meaning of these Books ; or, in one word, of Religious Questions [1]. »

Collins attaque ensuite l'orthodoxie, en constatant que les croyants font tous appel à l'autorité, mais qu'ils sont tous incapables de savoir où réside cette autorité :

« I will give you an idea of the nature of our Holy Books, whereby you'll see the Foundation therein laid for a Diversity of Opinions among the Priests of the Christian Church [2]. »

Ce n'est que lorsque une fraction importante de l'humanité pourra penser librement, que nous pourrons espérer voir disparaître le fanatisme religieux avec tous les crimes qu'il entraîne. De tous temps, les passions, telles que la convoitise, l'esprit de vengeance, l'ambition, ont amené la discorde parmi les hommes, mais ces passions trouvent souvent un contrepoids dans d'autres passions, telles que la piété, l'humanité ; seul, le fanatisme religieux semble faire disparaître tout sentiment généreux :

« But Religious Zeal gathers strength with Time, bears down common Sense and Policy, leaps bounds of natural Humanity, and Vanquishes all the tender Passions [3]. »

Collins, qui avait lu l'œuvre de Bayle et s'en est fortement inspiré, nous présente, après l'écrivain français, une liste des libres-penseurs vertueux ; mais, au lieu de se servir de l'hypothèse ironique de Bayle suivant laquelle les libres-penseurs recevraient une grâce divine spéciale, il remarque judicieusement qu'un petit groupe d'hommes impopulaires s'efforcera d'éviter tout scandale et qu'en outre, des hommes qui sont engagés dans des recherches intellectuelles n'auront pas le penchant au vice ; et il tire la conclusion suivante :

« The Free-Thinker therefore is for his own sake in this World oblig'd to be virtuous and honest ; but the Bigot is not

(1) A. Collins. *Discourse of Free-Thinking*. Page 32.
(2) A. Collins. *Discourse of Free-Thinking*. Page 57.
(3) A. Collins. *Discourse of Free-Thinking*. Page 113.

under such Obligation ; and besides, has the temptation to become a knave, because so many People of all Parties are ready to put their confidence in him purely for his Bigotry [1]. »

Enfin, l'auteur du *Discours,* tirant ses exemples de l'histoire, démontre que les spéculations philosophiques n'ont jamais engendré de désordres politiques. Voltaire, dans tous les ouvrages où il défend le principe de la tolérance, ne se lassera jamais de répéter cet argument et, comme Collins, il citera Socrate comme le seul exemple d'intolérance chez les Grecs, encore ajoutera-t-il que Socrate fut victime des pédants dont l'amour-propre avait été blessé [2].

« Les Grecs, par exemple, écrit Voltaire, quelque religieux qu'ils fussent, trouvaient bon que les épicuriens niassent la Providence et l'existence de l'âme. Je ne parle pas des autres sectes, qui toutes blessaient les idées saines qu'on doit avoir pour le créateur, et qui toutes étaient tolérées [3]. »

Collins fait encore remarquer que la disparition de la superstition est étroitement liée au progrès de la libre-pensée.

Telles sont les idées essentielles contenues dans ce *Discourse of Free-Thinking,* que l'on peut considérer comme le document le plus important de la controverse déiste. On peut dire que Collins s'est efforcé d'établir les deux propositions suivantes : 1. toute croyance doit être basée sur le libre examen (free inquiry) ; 2. la croyance au surnaturel ne peut résister aux principes rationalistes.

La publication du *Discours* valut à son auteur deux promptes répliques ; l'une de Bentley, un dialecticien remarquable et l'autre du maître ironiste Swift.

Voltaire se garde bien dans ses commentaires sur Collins de mentionner ses réfutations : il se permet même pour les besoins de la cause d'affirmer que ce sont les ouvrages de Collins qui sont malheureusement restés victorieux :

« Ses recherches philosophiques sur la liberté de l'homme, sur les fondements de la religion chrétienne, sur les prophéties

(1) A. Collins. *Discourse of Free-Thinking.* Page 120.
(2) *Dict. Philosophique. Tolérance.* Vol. XIV, page 532.
(3) *Traité sur la Tolérance.* Vol. XIX, page 120.

littérales, sur la liberté de penser sont malheureusement restés des ouvrages victorieux [1]. »

La vérité est tout autre cependant, la victoire dans cette controverse resta aux adversaires du déisme. Collins était cependant un penseur plus profond que ses deux adversaires, mais il ne possédait ni la dialectique serrée du premier, ni l'ironie mordante du second ; en outre, il faut se rappeler que la tolérance en Angleterre n'était que relative et que les déistes luttaient encore dans les chaînes ; enfin, outre leurs talents personnels, Bentley et Swift avaient pour eux le poids de l'opinion publique.

Fait très important, à l'inverse de ce qui eut lieu en France, les libres-penseurs anglais eurent affaire à des adversaires qui, d'une façon générale, leur étaient intellectuellement supérieurs. En Angleterre, le rationalisme avait peu à peu envahi le domaine de la théologie et c'est au nom de la raison que les adversaires des déistes entendaient défendre l'orthodoxie religieuse ; d'autre part, Collins ne se sentait pas libre d'aller jusqu'au bout de sa pensée et son argumentation souffrit de ce manque de liberté.

Bentley par exemple réfuta l'argument de Collins d'après lequel la disparition de la sorcellerie et de la superstition était due au progrès de la libre-pensée, en disant que des savants et croyants comme Boyle et Newton avaient, par leur science, contribué plus que tous les libres-penseurs à faire disparaître la sorcellerie.

Quant à Swift, cédant à son pessimisme naturel et feignant de rendre plus intelligible au public le *Discours* de Collins, il laissa tomber sur ce dernier ses impitoyables sarcasmes qui, mieux que des arguments solides, tournèrent les rieurs de son côté. Swift considère que la masse du genre humain n'est pas plus qualifiée pour penser que pour voler ; donc, laisser aux hommes la liberté de penser, c'est jeter le monde dans un état de confusion et de chaos :

« The bulk of mankind is as well qualified for flying as thinking and if every man thought it his duty to think freely,

(1) *Lettre sur les Auteurs Anglais.* Vol. XX, page 319.

and trouble his neighbour with his thoughts, it would make a wild work in the world [1]. »

La tempête soulevée par la publication du *Discours* fut telle, que Collins crut devoir chercher un refuge en Hollande, la terre des exilés ; il ne tarda pas cependant à retourner en Angleterre où il vécut paisiblement.

En 1724, Collins revint à l'attaque en publiant son *Discourse of the Grounds and Reasons of the Christian Religion.* Cette fois, Collins expose, sans merci, la faiblesse de l'évidence en ce qui concerne l'accomplissement des prophéties.

D'après Collins, les miracles relatés dans les Evangiles n'ont de valeur qu'en tant qu'ils assignent une marque distinctive au caractère du Messie annoncé par les prophéties et il indique les différents moyens employés par les Docteurs juifs pour interpréter l'Ancien Testament : addition d'une ou plusieurs lettres, changement de l'ordre des mots, etc. L'accomplissement des prophéties ne dépend donc que d'une interprétation plus ou moins forcée, plus ou moins allégorique.

Voltaire qui, dans l'*Histoire de l'Etablissement du Christianisme,* reproduira des paragraphes entiers de Collins [2], s'efforcera dans la *Bible enfin expliquée* de faire ressortir les anachronismes, les méprises, les transpositions et les fables que l'on trouve dans les livres saints.

De tous les écrivains qui soutinrent la cause du déisme. Collins était certainement le mieux qualifié pour résister aux assauts des écrivains éminents qui se trouvaient dans les rangs de l'orthodoxie et nous verrons plus loin que, si son nom tomba bientôt dans l'oubli, cela ne fut pas dû uniquement au talent supérieur de ses adversaires.

Nous n'avons point l'intention de suivre toutes les phases de cette longue controverse ; ce travail a été fait par deux écrivains éminents, Mr. Lechler [3] et Mr. Leslie Stephen [4] ; nous nous bornerons simplement à mentionner deux autres

(1) SWIFT. *Mr. Collins's Discourse of Free-Thinking.* Vol. I, page 182.
(2) *Histoire de l'Etablissement du Christianisme.* Vol. XXIII. pages 512-513.
(3) *Geschischte des Englishen Deismus.*
(4) *English Thought in the Eighteenth Century.*

déistes anglais dont l'œuvre pourra jeter encore quelque lumière sur la période que nous étudions.

Si Collins put publier ses ouvrages contre la religion avec une impunité relative, il n'en fut pas de même de Thomas Woolston, qui mourut en prison pour avoir publié un ouvrage portant le titre de *Discourses on the Miracles of our Saviour*. Le ton des *Discours* est extrêmement agressif et cependant Woolston eut l'audace de dédier ses *Discours* à un évêque.

Si les *Discours de Woolston* attirèrent les foudres de l'Eglise sur leur auteur, ils n'en eurent pas moins une vente énorme et Voltaire, qui était à Londres à ce moment, put en constater le succès ; il écrivait en 1767 :

« Le trop fameux Thomas Woolston, maître es Arts de Cambridge, se distingua vers l'an 1726 par ses discours contre les miracles de Jésus-Christ et leva l'étendard si hautement, qu'il faisait vendre à Londres son ouvrage dans sa propre maison. On en fit trois éditions coup sur coup de dix mille exemplaires chacun.

« Personne n'avait encore porté si loin la témérité et le scandale. Il traite de contes puérils et extravagants la résurrection de notre Sauveur [1]. »

Voltaire énumère ensuite quelques-uns des miracles que Woolston traite d'imposture et il ajoute : « Il se sauve pourtant à la faveur du sens mystique, en disant que ces miracles sont de pieuses allégories. Tous les bons chrétiens n'en ont pas moins eu son livre en horreur » [2].

Suivant Woolston, on nous présente deux preuves de la vérité du Christianisme ; l'une est dans l'accomplissement des prophéties et l'autre est dans les miracles qui ont été opérés. Or, Collins nous a montré que les prophéties ne s'étaient pas accomplies à la date ou au lieu annoncés. Quant aux miracles, ils sont ou bien absurdes, ou indignes de ceux qui les opèrent ; car, par exemple, envoyer le diable dans le corps de deux mille cochons, c'est causer un préjudice au propriétaire. Après avoir énuméré nombre de miracles qui lui paraissent absurdes, Woolston demande ce qui arriverait parmi les protestants

(1) *Lettre sur les Auteurs Anglais*. Vol. XX, page 319.
(2) *Lettre sur les Auteurs Anglais*. Vol. XX, page 320.

si l'on annonçait que le Pape a guéri quelqu'un d'une hémorragie ? A cela, il répond qu'on accuserait sans doute une vieille femme superstitieuse et crédule de s'être imaginée guérie d'une légère indisposition, et on prétendrait que le Pape a transformé une guérison ordinaire en miracle, et, si les Infidèles, les Juifs, les Mahométans, qui n'ont pas une meilleure opinion de Jésus que nous n'avons du Pape, font la même application, nous ne saurions les en blâmer ; car, si l'on refuse d'accepter les miracles modernes, il n'y a aucune raison pour qu'on accepte les anciens.

Dans la *Question des Miracles,* après avoir cité Woolston, Voltaire confirmera ce dernier argument en prétendant le réfu ter et il y ajoutera son impitoyable ironie :

« Les prodiges de l'Ancien et du Nouveau Testament une fois admis, peuvent être répétés dans tous les siècles ; et si l'on n'en fait plus aujourd'hui, c'est, comme on l'a dit si souvent, parce nous n'en avons plus besoin [1]. »

Woolston cependant prétendait ne pas douter de l'inspiration des Ecritures ; pour lui, les miracles ne sont pas littéralement vrais, mais ils représentent allégoriquement les opérations mystérieuses du Christ dans l'âme des hommes. Il y a lieu de croire que cet aveu de Woolston n'est qu'une concession faite à l'esprit d'intolérance, ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs de mourir en prison.

Voltaire trouva dans les *Discours* de Woolston des armes dont il allait se servir habilement ; il n'eut en effet qu'à reproduire les arguments de Woolston, en supprimant les grossièretés et les bouffonneries et en y ajoutant la clarté et l'ironie, pour porter à la religion révélée ses coups les plus violents.

Il n'est presque pas un seul ouvrage où Voltaire traîte du sujet des miracles sans mentionner Woolston :

« J'appelle miracles typiques ceux qui sont évidemment le symbole de quelque vérité morale. Le Docteur Woolston traite avec une indécence révoltante les miracles du figuier séché, parce qu'il ne portait pas de figues quand ce n'était pas le

(1) *Questions sur les Miracles*, Vol. XIX, page 343

temps des figues ; des diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons dans un pays où il n'y avait point de cochons ; mais tous les Pères de l'Eglise ne nous avertissent-ils pas du sens mystique que ces narrations renferment ? [1] »

Cette citation et bien d'autres que nous pourrions ajouter montrent comment Voltaire, tout en suivant attentivement le développement de la crise déiste, savait accumuler une richesse de matériaux avec lesquels il allait, grâce à son génie, battre en brèche les fondements mêmes du Christianisme.

Toland, Collins et Woolston avaient attaqué successivement les mystères, les prophéties et les miracles, tout en se défendant d'avoir voulu nier la Révélation ; c'est à un déiste du nom de Tindal qu'allait échoir le soin d'attaquer cette Révélation et l'honneur d'être en Angleterre l'un des premiers apôtres de la religion naturelle.

« Mais pour le Docteur Tindal, écrit Voltaire, il a été constamment le plus intrépide soutien de la religion naturelle [2]. »

En publiant en 1730 son ouvrage *Christianity as old as the Creation*, Tindal se proposait de montrer que la Bible en tant que révélation n'ajoute rien à la religion que Dieu a révélée à l'homme, dès le premier jour de la création par la seule lumière de la raison. Tindal prétend qu'il est absurde de vouloir prouver la véracité d'un livre par la véracité des doctrines qu'il contient et de conclure que ces doctrines sont vraies parce que contenues dans ce livre. D'après Tindal, la Bible est remplie d'erreurs chronologiques et physiques qui mettent en danger l'infaillibilité des Ecritures ; en outre, pour maintenir la véracité des récits bibliques, on est obligé d'abandonner le sens littéral ; mais qui peut nous garantir que l'interprétation du sens figuré est bien fondée ?

Le but rationnel de toute action humaine est le bonheur ; or, ce bonheur est surtout obtenu par l'observation des lois morales établies par l'étude des relations naturelles des choses. Le point essentiel est que nous puissions, en tant qu'êtres sociaux, vivre dans l'ordre et en nous aidant mutuellement :

(1) *Question des Miracles.* Vol. XIX, page 339.
(2) *Lettre sur les Auteurs Anglais.* Vol. XX, page 319.

telle est la loi de la nature et telle est aussi la religion naturelle.

Telle est la substance de la doctrine de Tindal ; cette doctrine rappelle celle de Herbert de Cherbury exposée plus de cent ans auparavant ; elle marque cependant un progrès du rationalisme, car Tindal ne reconnaît aucun service divin, mais l'accomplissement des devoirs journaliers ; en outre, il ignore la vie future.

Si l'ouvrage de Tindal est aussi dépourvu de qualités littéraires que celui de Woolston, il s'en distingue cependant par le ton qui est plus sérieux et plus digne. Le *Christianisme aussi vieux que le monde de Tindal,* n'est autre que ce théisme que Voltaire déclare dans tous ses ouvrages avoir existé de tout temps.

Dans son *History of Rationalism,* Mr. Benn nous dit que Voltaire n'eut plus qu'à condenser, clarifier et aérer les idées que Tindal avait jetées dans son œuvre sans ordre et sans méthode :

« Nothing remained for Voltaire but, to condense, clarify and aerate what Tindal had poured out with unmethodical profusion from the stores accumulated in a life of reading and reflexion (1). »

Peut-être plus que tout autre déiste anglais, Tindal en effet a exprimé les idées que Voltaire répandra dans ses ouvrages. Vivre dans l'ordre social en nous aidant mutuellement, c'est ce que Voltaire ne se lassera jamais de répéter et la religion naturelle n'aura pas d'apôtre plus zélé et plus éloquent :

« La seule loi immuable et fondamentale qui soit chez tous les hommes est celle-ci : Traite les hommes comme tu voudrais être traité. C'est que cette loi est la nature même, elle ne peut être arrachée du cœur humain ; c'est de toutes les lois celle qui est la plus mal exécutée, mais elle s'élève toujours contre celui qui la transgresse ; il semble que Dieu l'ait mise dans l'homme pour servir de contre-poids à la loi du plus fort et pour empêcher le genre humain de s'exterminer par la guerre, par la chicane et par la théologie (2). »

(1) *History of Rationalism in the Nineteenth Century.* Vol. I, page 136.
(2) *Remarques de l'Essai sur les Mœurs.* Vol. XIX, page 81.

Aux déistes, dont nous venons d'expliquer brièvement les théories, il faudrait ajouter encore bien d'autres noms ; mais ce n'est point notre intention d'écrire l'histoire du déisme, ce travail a été fait par des écrivains éminents. Nous nous sommes borné simplement à montrer les origines du déisme et à marquer les diverses phases de cette controverse qui devait être reprise en France par un homme de génie doué d'un talent littéraire qui n'a peut-être jamais été égalé et d'un esprit d'une logique impitoyable. Voltaire devait bientôt donner aux arguments de Bayle et des déistes une force dévastatrice.

Après Tindal, la controverse déiste diminua d'intensité et finit bientôt par être oubliée. Les critiques anglais s'accordent généralement à reconnaître que les déistes furent battus par des adversaires qui leur étaient supérieurs tant par leur talent que par leur situation sociale ; ainsi Mr. Leslie Stephen écrit d'eux :

« The are but a ragged regiment whose whole ammunition of learning was a trifle when compared with the whole stores of a single light of orthodoxy ; whilst in speculative ability most of them were children by the side of their ablest antagonists [1]. »

Ce jugement nous paraît quelque peu excessif, car s'il est vrai que les déistes étaient intellectuellement inférieurs à leurs adversaires, cela ne les a pas empêchés de contribuer fortement à donner une impulsion nouvelle à ce grand mouvement du XVIII[e] siècle qui avait pour but l'émancipation de la raison humaine ; ils forcèrent pour ainsi dire les défenseurs de l'orthodoxie à se servir des mêmes armes qu'eux, c'est-à-dire à invoquer la raison pour défendre leurs opinions. C'est au nom de la raison que Samuel Butler dans son *Analogy* attaqua les déistes et parut les confondre. D'ailleurs le protestantisme, plus flexible que le catholicisme, s'adapte beaucoup mieux au progrès du rationalisme ; et puis, au moment où la controverse prit fin, l'opinion en Angleterre commençait à se désintéresser des spéculations philosophiques

(1) *History of English Thought in the Eighteenth Century*. Vol. I, page 87.

et devenait de plus en plus absorbée par les intérêts purement économiques.

En France, la situation était bien différente ; les libres-penseurs avaient sur leurs adversaires une supériorité écrasante ; ils comptaient parmi eux tous les plus grands talents. D'autre part, le clergé débauché et sans foi ne comptait plus aucun illustre représentant ; la religion nationale était maintenue dans l'orthodoxie la plus étroite, et l'Eglise et le Gouvernement étaient dans un état de dépendance mutuelle.

Voltaire vit clairement le contraste qui existait entre les deux nations, il se rendit compte que la controverse déiste, en dehors de sa portée philosophique, avait eu comme résultat d'ébranler la puissance du clergé et, fort des leçons qu'il avait reçues, il eut conscience du rôle important qu'il aurait à jouer dès son retour en France.

Si dans ses attaques contre la religion, Voltaire a largement usé des armes qui lui étaient fournies par le *Dictionnaire Philosophique* de Bayle, il s'est également inspiré des arguments qui abondent dans l'œuvre des déistes anglais. On peut dire que Voltaire a vécu pendant plus de deux ans dans un milieu où l'interprétation des textes sacrés était un sujet ordinaire de conversation et remplissait les pages des nombreux pamphlets publiés à cette époque ; aussi, y a-t-il lieu de penser que Voltaire n'eût jamais publié tant d'ouvrages qui traitent d'exégèse ou d'histoire religieuse, s'il n'avait pas vécu en Angleterre et s'il avait ignoré la controverse déiste.

Dans son *Histoire du déisme anglais,* Lechler prétend que Voltaire s'est approprié toutes les idées des déistes anglais, sans mentionner leur nom :

« Er benutze auch in der Folge die Schriften eines Toland, Collins, Woolston, Tindal, Chubb und Besonders die seines Lieblings Bolingbroke indem er, ohne die Männer zu nennen, ihre Gedanken sich anzueignen wusste und in veränderter Form, mit gefälligerer Ankleidung [1]. »

Cette accusation, portée contre Voltaire par le meilleur historien du déisme anglais, est absolument démentie par les

(1) Lechler. *Geschichte des Englischen Deismus.* Page 445.

faits. Non seulement, dans sa *Lettre sur les Auteurs anglais* écrite en 1767, Voltaire cite les principaux déistes, mais dans tous les ouvrages où il traite d'exégèse ou d'histoire religieuse, le nom des déistes revient constamment sous sa plume. Mr. Lechler n'a sans doute pas lu *Dieu et les Hommes*, l'*Examen Important, Histoire de l'Etablissement du Christianisme, la Bible enfin expliquée,* car tous ces ouvrages sont remplis de citations empruntées aux déistes anglais. Parfois, il arrive à Voltaire d'écrire plusieurs paragraphes et d'y apposer la signature d'un de ces déistes (1). L'écrivain français mériterait plutôt le reproche d'avoir parfois attribué ses propres idées à ceux des déistes dont il prétendait interpréter la doctrine.

Dans un chapitre de *Dieu et les Hommes* intitulé « Si Moïse a existé », Voltaire énumère la liste presque complète des déistes anglais, puis il ajoute : « Plusieurs d'entre eux ont poussé l'esprit d'examen jusqu'à douter de l'existence de Moïse » (2).

Lorsque Voltaire veut exprimer une opinion qui lui est commune avec les déistes et qui peut scandaliser le public, il n'hésite jamais à l'attribuer à ces derniers ; c'est ainsi qu'il écrit :

« Bolingbroke, Toland, Woolston, Gordon, etc., et d'autres francs-pensants, ont conclu de ce qui fut écrit en faveur de Jésus et de sa personne que c'était un enthousiaste qui voulait se faire un nom dans la populace de la Galilée (3). »

Même si le reproche adressé à Voltaire par Lechler était bien fondé, si l'auteur de *Dieu et les Hommes* avait oublié de mentionner dans son œuvre le nom des déistes anglais, il serait encore facile d'y trouver les témoignages de sa dette envers ces derniers.

Le mot déisme ou théisme (les deux termes ont la même signification pour Voltaire) revient sans cesse dans les ouvrages de l'écrivain français. La secte des théistes est pour lui une

(1) *Histoire de l'Etablissement du Christianisme.* Vol. XXIII, pages 511-512-513.
(2) *Dieu et les Hommes.* Vol. XXI, page 411.
(3) *Dieu et les Hommes.* Vol. XXI, page 411.

secte affranchie de toutes les fables théologiques ; les théistes ont existé de tous temps ; la base de leurs croyances repose sur ce principe : fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fît. Aussi, les théistes sont-ils des gens vertueux, ennemis de toutes disputes, soumis aux lois, respectueux de l'opinion d'autrui, en un mot ce sont des philosophes.

Dans la *Profession de foi des Théistes,* il nous donne un résumé de leur doctrine qui est aussi la sienne :

« Adorateurs d'un Dieu ami des hommes, compatissants aux superstitions mêmes que nous réprouvons, nous respectons toute société, nous n'insultons aucune secte, nous ne parlons jamais avec dérision, avec mépris de Jésus qu'on appelle le Christ ; au contraire, nous le regardons comme un homme distingué entre les hommes, par son zèle, par sa vertu par son amour de l'égalité fraternelle ; nous le plaignons comme un réformateur peut-être inconsidéré, qui fut la victime des fanatiques persécuteurs [1]. »

Et après avoir montré comment les religions issues du Christianisme ont été défigurées par les fables et la superstition, il conclut :

« Tels sont les théistes ; ils sont les frères aînés du genre humain et ils chérissent leurs frères. Ne les haïssez donc pas ; supportez ceux qui vous supportent ; ne faites point de mal à ceux qui ne vous en ont jamais fait ; ne violez point l'antique précepte de toutes les religions du monde, qui est celui d'aimer Dieu et les Hommes [2]. »

Voltaire termine ainsi sa *Lettre sur Spinoza* :

« A Dieu ne plaise que je veuille préférer le théisme à la sainte religion des Ravaillac, des Damiens, des Malagrida, qu'ils ont méconnue et outragée. Je dis simplement qu'il est plus agréable de vivre avec des théistes qu'avec des Ravaillac et des Brinvilliers qui vont à confesse et si votre Altesse n'est pas de mon avis, j'ai tort [3]. »

Si Voltaire oppose sans cesse le théisme aux religions révélées, ce n'est pas parce que Voltaire a trouvé les germes

(1) *Profession de foi des Théistes.* Vol. XX, page 441.
(2) *Profession de foi des Théistes.* Vol. XX, page 445.
(3) *Lettre sur Spinoza.* Vol. XX, page 350.

de cette religion naturelle chez les Montaigne, les Charron et autres sceptiques français, ainsi que chez certains déistes anglais ; pour Voltaire, le déisme est aussi ancien que le monde, mais c'est surtout en Angleterre qu'il est devenu, grâce aux progrès de la raison, la religion des hommes que n'aveuglent pas leurs préjugés ; c'est là que Voltaire a appris à connaître l'Evangile de la religion naturelle :

« Le seul Evangile qu'on doive professer, dit Voltaire, est celui d'adorer un Dieu et d'être honnête homme. Il est aussi impossible que cette religion pure et éternelle produise du mal, qu'il était impossible que le fanatisme chrétien n'en fît pas [1]. »

On peut résumer toute la controverse déiste en disant qu'elle roula sur l'idée de savoir si le Dieu de la religion naturelle pouvait être identifié avec le fondateur de la religion chrétienne ; aux déistes, cela parut impossible.

Voltaire s'est rendu compte que l'importance de la controverse déiste est moins dans les arguments contre les théologiens que dans l'esprit rationaliste qui en est le trait distinctif et, longtemps après son retour d'Angleterre, il écrira :

« L'Angleterre surtout a corrompu l'Europe par ses malheureuses découvertes sur la lumière, sur la gravitation, sur l'aberration des étoiles fixes. Les hommes parviennent à cet excès de témérité de ne rien croire que ce qui est raisonnable [2]. »

Prendre la raison comme seul guide, considérer la nature comme l'ouvrage d'un Artisan suprême qui désire que nous soyons bons envers autrui pour notre propre bien, telle est en résumé la doctrine que Voltaire défendra avec un talent et un succès qui feront bientôt oublier tous les maîtres et devanciers dont il s'est inspiré.

Dans son *Avis au public sur les Calas et les Sirven*, après avoir montré les atrocités commises comme conséquences des disputes théologiques, Voltaire rappelle un passage du poème de la *Loi Naturelle* :

(1) *Examen Important.* Vol. XX. page 183.
(2) *Lettre de M. Cubstorf à M. Kirkeff.* Vol. XVIII. page 371.

A la religion discrètement fidèle
Sois doux, compatissant, sage, indulgent comme elle,
Et, sans noyer autrui, songe à gagner le port :
La clémence a raison et la colère a tort.
De nos jours de peine et de misère,
Enfants du même Dieu, vivons du moins en frères;
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux [1].

Lorsque, vers la fin de sa vie, Voltaire est engagé dans une lutte sans merci contre la religion, lorsqu'il dénonce avec indignation le sang qu'a fait couler le fanatisme, il rappelle que c'est dans le sein de la religion naturelle que nous trouverons paix et bonheur et que nous formerons de bons citoyens [2]. Voltaire console ceux qui se plaignent que certains livres aient été falsifiés, en leur disant qu'on ne peut falsifier le grand livre de la nature :

« On a falsifié certains livres, on en a supposé d'autres, cela vous fait de la peine ; consolez-vous, on ne peut falsifier le grand livre de la nature dans lequel il est écrit : adore Dieu et sois juste [3]. »

Cet appel en faveur de la religion naturelle et de la tolérance se trouve plus ou moins exprimé dans presque tous les ouvrages des déistes anglais, mais tout spécialement dans l'œuvre de Tindal. Que Voltaire s'en soit inspiré, il nous l'avoue lui-même et toute son œuvre est là pour en témoigner. Mais si Voltaire est devenu la plus grande force intellectuelle du XVIII[e] siècle, c'est que personne avant lui n'avait jamais fait entendre, en faveur de la liberté de penser, d'accents aussi éloquents.

Mr. Benn, dans son *Histoire du Rationalisme*, a rendu justice au génie de Voltaire et à sa supériorité sur ses devanciers anglais ; il a montré avec quelle force irrésistible Voltaire a livré l'assaut à la religion révélée :

« The desultory attacks of his English predecessors are with him organised into one vast plan of compaign, clear, complete, systematic... All science, all history, all contempo-

(1) *Avis sur les Calas et les Sirven.* Vol. XIX, page 459.
(2) *Extraits des Sentiments de Jean Meslier.* Vol. XVIII, page 492.
(3) *Lettres de Charles Gouju à ses frères.* Vol. XVIII, page 441.

rary life are pressed into the service. Morality, philosophy, public order and even public decency are arrayed against revealed religion [1]. »

Ajoutons qu'en Angleterre les adversaires de l'orthodoxie, par crainte de poursuites, n'avaient jamais attaqué de front la religion chrétienne ; Voltaire, à qui on a si souvent reproché ses écrits anonymes, fut plus courageux ; dès 1762, dans le *Sermon des Cinquante,* il n'hésita pas attaquer le Christianisme à visage découvert.

On peut dire que, grâce à sa vaste érudition, Bayle avait fourni aux libres-penseurs anglais et français les armes avec lesquelles ils allaient lutter contre la religion révélée. Vers l'époque où Voltaire était en Angleterre, ce furent les écrivains de ce dernier pays qui, jouissant des libertés octroyées par la révolution, portèrent les premiers coups; en 1750, la longue controverse déiste était oubliée en Angleterre, où l'opinion se désintéressait de plus en plus des spéculations philosophiques pour porter toute son attention sur les problèmes d'intérêts pratiques ; mais cette controverse allait être reprise par Voltaire et les philosophes et ceux-ci devaient apporter dans la lutte cette logique et cet enthousiasme généreux qui faisaient défaut aux déistes anglais.

Le progrès du rationalisme en Europe, de la fin du XVII[e] siècle jusqu'à la Révolution française, comprend donc trois phases importantes; ces trois phases sont marquées par le *Dictionnaire philosophique de Bayle,* le déisme anglais et enfin par l'œuvre de Voltaire et des Encyclopédistes ; durant toute cette période, il s'établit entre la France et l'Angleterre un échange constant d'idées lesquelles, partant de leur pays d'origine, y reviennent modifiées par l'autre pays.

Il s'est cependant trouvé certains critiques pour nier l'influence du déisme anglais; ainsi M. L. Ducros écrit à ce sujet :

« Si l'on veut bien se rappeler toutes les hardiesses de la pensée d'un Montaigne et surtout d'un Bayle, et toutes les impertinences de nos libertins à l'adresse des récits bibliques, on cherchera vainement ce que les déistes, venus après tant de

(1) A. W. Benn. *The History of Rationalism niin the Nineteenth Century.* Vol. I, page 164.

libres esprits français, pouvaient bien apprendre de vraiment neuf et de vraiment inédit à un Diderot et à un Voltaire [1]. »

Et, dans sa conférence sur Voltaire en Angleterre, M. Bellessort disait récemment :

« L'Angleterre ne lui révéla pas le déisme : il était déjà déiste. Elle ne lui enseigna pas la tolérance : il avait déjà fait la *Henriade* [2]. »

D'autre part, M. Lechler, l'écrivain allemand auteur de l'*Histoire du Déisme anglais* que nous avons cité plus haut, prétendait que Voltaire s'était approprié toutes les idées des déistes.

Nous pensons que la vérité se trouve entre ces deux opinions extrêmes. Sans doute, et nous l'avons déjà reconnu, le germe du déisme est déjà dans l'œuvre de Montaigne, mais une idée, si féconde soit-elle, peut ne produire aucun fruit lorsqu'elle tombe dans un terrain mal préparé; elle a besoin d'être reprise lorsque l'heure propice est enfin venue. A l'époque où Montaigne publia son grand ouvrage, les esprits n'étaient pas préparés pour tenter l'application des principes des *Essais* ; en outre, le scepticisme de Montaigne est celui d'un gentilhomme amusé qui prend plaisir à souligner les faiblesses de notre nature; il n'écrit pas poussé par un grand désir d'améliorer la condition humaine ; les querelles théologiques et la persécution qu'il voit autour ne lui inspirent aucune colère, car il ne manifeste aucune foi dans la raison des hommes. Or, ce qui caractérise le mouvement déiste ainsi que la lutte engagée par Voltaire et les philosophes contre l'intolérance, c'est une foi presque aveugle dans le progrès de la raison humaine.

Quant aux libertins, ils formaient un groupe d'isolés dont les doctrines étaient assez mal définies; en outre, la réputation qui s'attachait au nom de libertin devait limiter leur influence.

Nous avons eu l'occasion, en étudiant Bolingbroke, de réfuter le jugement porté par M. Bellessort. Répétons ici que même si Voltaire, dont l'esprit était très mobile, avait eu, avant son séjour en Angleterre, ses idées déistes bien fixées, cela ne

(1) L. Ducros. *Les Encyclopédistes*. Page 43.
(2) André Bellessort. *La Revue Hebdomadaire* du 7 février 1925.

l'eût pas empêché, pour les raisons que nous avons expliquées précédemment, de tirer de grands avantages de la controverse déiste.

John Morley, après avoir rappelé le mot de Villemain, disant que tous les écrits de Voltaire portent la marque de son séjour en Angleterre, ajoute que cela est surtout vrai de tout ce qu'il a écrit contre la théologie [1].

Si l'œuvre des libres-penseurs anglais a été promptement oubliée en Angleterre, son influence s'est fait longtemps sentir sur le continent grâce à Voltaire qui, suivant l'expression de John Morley, « had drawn from the armoury of these dead and unread Free-Thinkers the weapons that he made sharp with the mockery of his own mind [2]. »

Enfin, dans un livre très documenté sur l'histoire de la libre-pensée, Mr. J. M. Robertson avoue que la crise déiste fit plus, pour changer le tempérament intellectuel des classes cultivées que n'importe quel autre mouvement religieux : « It may suffice to say that within two generations it (deism) had more profoundly altered the intellectual temper of educated men than any religious movement had ever done in the same time » [3].

Quels sont donc en définitive les résultats positifs que Voltaire a obtenus de son étude des ouvrages des écrivains anglais qui prirent part à la controverse déiste ?

1. Voltaire était déiste avant de se rendre en Angleterre. mais s'il n'a pas suivi d'Alembert et Diderot dans la voie du matérialisme. il y a lieu de croire qu'il a été confirmé dans son déisme par les libres-penseurs anglais ainsi que par Locke et Newton.

2. Si Voltaire désigne sans cesse les Anglais comme nos maîtres à penser, cela n'est pas dû à ce que l'Angleterre possède un plus grand nombre de penseurs de génie, mais bien à ce qu'elle compte un plus grand nombre d'hommes qui se sont décidés à n'accepter que la raison pour guide.

3. En lisant l'œuvre des déistes anglais, Voltaire s'est non

(1) John Morley. *Voltaire*. Page 90.
(2) John Morley. *Voltaire*. Page 91.
(3) J. M. Robertson *A Short History of Free-Thought*. Vol. II, p. 147.

seulement familiarisé avec les récits bibliques, mais son attention a été attirée sur les anachronismes, les contradictions, les invraisemblances que l'on y trouve; il a trouvé nombre d'arguments nouveaux qui ne se trouvaient pas dans l'œuvre de Bayle.

4. Voltaire n'a point manqué d'observer que les défenseurs de l'orthodoxie se réclamaient eux aussi de la raison pour défendre leurs opinions, et il a compris que le protestantisme s'adaptait bien mieux que le catholicisme au progrès du rationalisme; c'est ce qui explique, en partie, pourquoi Voltaire a dirigé ses coups les plus violents contre le catholicisme.

5. La sûreté relative dans laquelle avaient vécu les déistes anglais a fortement impressionné Voltaire; elle a été exploitée par ce dernier pour revendiquer les droits à la liberté d'opinion en faveur des philosophes français.

6. Peut-être plus que l'appel de Bayle et de Locke, les bienfaits résultant de la tolérance, telle qu'elle était pratiquée en Angleterre, ont convaincu Voltaire de la nécessité de déclarer la guerre à la persécution.

7. Voltaire a vu dans la controverse déiste une nouvelle phase dans le développement de l'esprit humain et elle lui a inspiré une foi nouvelle dans le progrès de la raison.

Ces résultats, on le voit, sont assez importants; ils ont contribué, pour une large part, à assurer le grand triomphe de Voltaire sur l'esprit d'intolérance et de persécution.

CHAPITRE X

LES MŒURS ET LES INSTITUTIONS ANGLAISES

Au cours des chapitres précédents, nous nous sommes efforcés de faire ressortir les heureux résultats que Voltaire avait pu obtenir de son étude des écrivains et philosophes anglais. A ces résultats déjà fort importants, il faut encore ajouter ceux qu'il retira de l'étude des mœurs et des institutions du pays où il avait pris refuge. Voltaire avait un esprit trop pratique et une curiosité trop vive pour se contenter d'une connaissance livresque de la vie anglaise; il a pris soin lui-même de nous avertir qu'il était bien décidé à ne point imiter l'exemple de Sorbières, « qui n'ayant passé que trois mois en ce pays, s'est avisé d'écrire une satire plate contre une nation qu'il ne connaissait point » [1]. Voltaire pense qu'une relation de voyage est faite pour instruire et non pour favoriser la malignité des hommes, et il compare un voyageur qui écrit dans cette vue « à un noble commerçant qui transporte dans sa patrie les talents et les vertus des autres nations » [2].

Bien que nous ne possédions que fort peu de renseignements sur les allées et venues de Voltaire en Angleterre, les *Lettres Philosophiques*, les nombreux documents contenus dans les *Œuvres Complètes* qui traitent de l'Angleterre, ainsi que quelques lettres inédites publiées récemment suffisent à nous faire mesurer l'importance des résultats tirés par Voltaire de l'observation de la vie sociale anglaise.

(1) *Préface de l'Essai sur la Poésie Epique.* Vol. V, page 199.
(2) *Préface de l'Essai sur la Poésie Epique.* Vol. V, page 199.

Dans la préface de l'*Essai sur la Poésie épique,* Voltaire disait s'être engagé à donner une relation de son voyage en Angleterre [1]. Voltaire a-t-il eu l'intention de nous faire connaître les impressions qu'il ressentit en terre étrangère ainsi que les divers incidents qui marquèrent son séjour dans ce pays ? Nous ne saurions l'affirmer. Nous possédons un fragment de cette relation daté de 1727 et adressé à M... ; Voltaire nous fait savoir tout le plaisir qu'il éprouva en débarquant à Londres vers le milieu du printemps :

« Le ciel était sans nuages, comme dans les plus beaux jours du midi de la France; l'air était rafraîchi par un doux vent d'occident, qui augmentait la sérénité de la nature, et disposait les esprits à la joie... Je m'arrêtai près de Greenwich, sur les bords de la Tamise [2]. »

Voltaire admire cette belle rivière dont les rivages sont ornés de verdure toute l'année et qui, ce jour-là, est couverte de deux rangs de vaisseaux marchands dont les voiles sont déployées en l'honneur du roi et de la reine qui se promènent sur la rivière. L'attention de Voltaire est un moment attirée par un groupe de jeunes gens et de jeunes filles qui galopent çà et là avec beaucoup de grâce; parmi ces dernières il y en a de fort belles; toutes sont bien faites. Voltaire rencontre ensuite quelques négociants pour lesquels il a des lettres de recommandations; il est accueilli avec empressement et, grâce à l'amabilité de ces messieurs, il est placé de façon à pouvoir « aisément avoir le spectacle de toutes les courses et de la rivière, avec la vue de Londres dans l'éloignement [3].

Qu'il y ait beaucoup de fantaisie dans cette description, que les faits aient été arrangés, que Voltaire ait, suivant l'expression de M. Lanson, « employé ici un procédé artistique », cela ne fait aucun doute [4] ; il n'en reste pas moins que ce document contient un nombre de faits que nous savons être vrais ou vraisemblables et qui témoignent de l'activité fébrile de Voltaire, de sa curiosité toujours en éveil, de son désir de tout voir, de

(1) *Préface de l'Essai sur la Poésie Epique.* Vol. V, page 199.
(2) *A M...*, 1727. *Lettres Philosophiques.* Ed. Lanson. page 256.
(3) *A M...*, 1727. *Lettres Philosophiques.* Ed. Lanson. Page 256.
(4) *Lettres Philosophiques.* Ed. Lanson, II, note page 270.

tout savoir : Voltaire converse librement avec les whigs et les tories; il dîne avec un évêque et soupe avec un quaker; il va le samedi à la synagogue et le dimanche à Saint-Paul ; il entend un sermon le matin et assiste l'après-midi à la comédie ; il passe de la cour à la bourse, et par-dessus tout ne se rebute point de l'air dédaigneux et de glace que les dames anglaises mettent dans les commencements du commerce, et dont quelques-unes ne se défont jamais [1].

Ce qui, dès son arrivée, frappa le plus l'esprit de Voltaire, c'est l'air de liberté que l'on respire en Angleterre. Après un séjour de quelques mois à Londres, Voltaire écrivait à son ami Thiériot :

« Je sais que c'est un pays où les arts sont tous honorés et récompensés, où il y a de la différence entre les conditions, mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite. C'est un pays où on pense librement et noblement, sans être retenu par aucune crainte servile. Si je suivais mon inclinaison, c'est là que je me fixerais, dans l'idée d'apprendre à penser [2]. »

Que Voltaire ait éprouvé un malin plaisir à nous présenter l'Angleterre sous son plus brillant aspect, cela est fort probable; les coups de bâton que lui avaient administrés les laquais du duc de Rohan devaient l'inciter à souligner le contraste frappant qui existait entre ce pays et la France, et à célébrer un peu trop bruyamment les bienfaits de la liberté anglaise. Lorsqu'il écrivit les fameuses *Lettres Philosophiques,* Voltaire songeait moins à nous faire admirer les mœurs et les institutions anglaises, qu'à nous signaler les vices de nos mœurs et de nos institutions ; aussi, outre les *Lettres Philosophiques,* nous étudierons d'autres documents dans lesquels Voltaire nous a fait connaître sa pensée sur l'Angleterre, ses mœurs et ses institutions, à une époque où il avait oublié son ressentiment contre son propre pays et pouvait écrire avec une plus grande impartialité.

Dans une lettre datée du 11 août 1727 et adressée à M..., Voltaire se plaît à exalter cet esprit de liberté qui frappe le voyageur débarquant en Angleterre :

(1) *Lettres Philosophiques.* Ed. Lanson. II. page 261.
(2) *Lettre à Thiériot,* 12 août 1726. Vol. XXIV, page 82.

« Vous qui êtes un parfait Breton, vous devriez passer la Manche et venir nous trouver. Je vous assure qu'un homme de votre caractère ne se déplairait pas dans un pays où chacun n'obéit qu'aux lois et à sa fantaisie. Les hypocondriaques tout particulièrement y sont bienvenus. Aucune manière de vivre n'y paraît étrange. Nous avons des gens qui font six milles par jour pour leur santé, se nourrissent de racines ne touchent jamais à la viande, portent en hiver un habit plus léger que le costume de vos dames dans les jours les plus chauds. Tout cela est regardé comme une singularité, mais n'est taxé de folie par personne [1]. »

Cependant, si Voltaire éprouva en arrivant en Angleterre le même enchantement qu'il ressentit plus tard à son arrivée à Potsdam, il ne pouvait oublier, malgré les déboires qu'il avait essuyés dans sa patrie, le charme de la société française ; il avouait d'ailleurs que, pour le raffinement, le charme des manières, les Anglais étaient bien loin derrière les Français. Si Voltaire éprouve une sincère admiration pour les lois et les institutions anglaises, il ne semble pas avoir éprouvé une très forte sympathie pour le caractère anglais.

En 1760, Voltaire évrivait à M^me^ du Deffand : « Moi, j'ai ma charrue et des livres anglais, car j'aime autant les livres de cette nation que j'aime peu leurs personnes. Ces gens-là n'ont pour la plupart du mérite que pour eux-mêmes. Il y en a bien peu qui ressemblent à lord Bolingbroke, celui-là valait mieux que ses livres, mais pour les autres Anglais, leurs livres valent mieux qu'eux [2]. »

On peut donc considérer le désir exprimé par Voltaire de se fixer en Angleterre comme une simple boutade, échappée dans un moment d'humeur contre son pays.

Un trait de la vie sociale anglaise, qui suscita l'admiration de Voltaire, fut l'estime dans laquelle étaient tenus, sans distinction de rang, tous ceux qui se signalaient par leur mérite. Voltaire prend soin de nous rappeler que les nobles anglais ne croient pas déroger en se consacrant au commerce, et il cite Milord Townshend, ministre d'Etat, dont « le frère se contente

(1) Foulet. *Correspondance de Voltaire*. Page 134.
(2) *Lettre à Mme du Deffand*, 11 février 1760. Vol. XXVIII, page 384.

d'être marchand de la Cité [1], et, après avoir énuméré les nombreux avantages que l'Angleterre a retirés du développement pris par le commerce et l'industrie, Voltaire nous montre le contraste qui existe en France :

« En France est marquis qui veut... Le négociant entend lui-même parler si souvent avec mépris de sa profession qu'il est assez sot pour en rougir; je ne sais pourtant lequel est le plus utile à un Etat, ou un seigneur bien poudré qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un ministre, ou un négociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate et au Caire, et contribue au bonheur du monde [2]. »

Voltaire entendait bien que l'exemple fût suivi dans son propre pays et il ne négligea aucun effort pour atteindre ce but; en 1732, il dédia Zaïre à « Monsieur Falkner, marchand anglais », et dans cette dédicace il indiquait clairement qu'il désirait donner une leçon à ses compatriotes :

« Je jouis en même temps du plaisir de pouvoir dire à ma nation de quel œil les négociants sont regardés chez vous ; quelle estime on sait avoir en Angleterre pour une profession qui fait la grandeur de l'Etat ; et avec quelle supériorité quelques-uns d'entre vous représentent leur patrie dans le Parlement et sont au rang des législateurs [3]. »

Bien avant Napoléon, Voltaire avait exprimé le désir de voir « la carrière ouverte à tous les talents »; nul plus que lui n'a exalté l'homme qui, par son travail et son talent, se rend utile à la société et à son pays. Dans un de ses plus jolis contes, *Jeannot et Colin*, Voltaire a montré combien sont ridicules ceux qui rougissent de leur humble origine.

Voltaire constate avec amertume qu'en Angleterre les hommes de génie sont honorés par la nation tout entière, alors qu'en France ils sont parfois complètement ignorés.

Après avoir énuméré les honneurs conférés à des hommes tels que Addison, Congreve, Pope, Newton, etc., Voltaire ajoute :

(1) *Lettres Philosophiques*. Ed. Lanson, I, page 121
(2) *Lettres Philosophiques*. Ed. Lanson, I, page 122.
(3) *Epître dédicatoire de Zaïre*. Vol. I, page 384.

« On a même reproché aux Anglais d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils rendent au simple mérite; on a trouvé à redire qu'ils aient enterré dans Westminster la célèbre comédienne Mademoiselle Ofils...; quelques-uns ont prétendu qu'ils avaient affecté d'honorer à ce point la mémoire de cette actrice, afin de nous faire sentir davantage la barbare et lâche injustice qu'ils nous reprochent, d'avoir jeté à la voirie le corps de M^lle^ Lecouvreur [1]. »

Celui qui dut prendre le chemin de l'exil pour avoir été battu, ne peut s'empêcher d'exprimer la tristesse et le profond ressentiment qu'il éprouve en voyant ce qui se passe dans sa patrie :

Ah, verrai-je toujours ma faible nation,
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire,
Nos mœurs avec nos lois toujours se contredire ;
Et le Français volage endormi sous l'empire
De la superstition.
Quoi ! n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser ? [2]

Voltaire, quoi qu'il ait pu dire, aime son pays; il pense que le progrès matériel est intimement lié au progrès intellectuel ; aussi le spectacle des Anglais, travaillant avec énergie pour développer leurs richesses agricoles, industrielles et commerciales et rendant les honneurs publics à tous leurs hommes éminents, inspire à Voltaire un sentiment d'envie :

« Les Anglais ont été longtemps plus imbéciles que nous, il est vrai, mais voyez comme ils se sont corrigés. Ils n'ont plus de moines ni de couvents, mais ils ont des flottes victorieuses ; leur clergé fait de bons livres et des enfants; leurs paysans ont rendu fertiles des terres qui ne l'étaient pas, leur commerce embrasse le monde et leurs philosophes nous ont appris des vérités dont nous ne nous doutions pas. J'avoue que je suis jaloux quand je jette les yeux sur l'Angleterre [3]. »

N'oublions pas cependant que si Voltaire invoque sans cesse l'exemple des Anglais, c'est moins dans le but de nous inspirer

(1) *Lettres Philosophiques*. Ed. LANSON, II, page 159.
(2) *La Mort de Mlle Lecouvreur*. Vol. VI, page 205.
(3) *Lettre à M. de la Chalotais*, 3 novembre 1762. Vol. XXIX, page 512.

de l'admiration pour nos voisins d'Outre-Manche que pour nous faire accepter plus aisément un programme de réformes qui lui paraît urgent.

Un autre trait de la vie sociale anglaise, qui suscita l'étonnement de Voltaire, fut le nombre de sectes qui se sont développées et la tolérance qui leur est accordée par le gouvernement. On peut juger de l'intérêt créé dans l'esprit de Voltaire par ce développement extraordinaire du nombre des sectes, quand on se rappelle qu'il a consacré sept de ses *Lettres Philosophiques* à l'étude des Quakers, des Presbytériens, des Anglicans et des Anti-Trinitaires.

Si Voltaire a montré plus de sympathie aux Quakers et aux Anti-Trinitaires, c'est qu'il trouvait dans la simplicité des mœurs des premiers, dans leurs sentiments d'égalité, dans leur dédain pour les prêtres, un rapprochement vers la religion naturelle, et dans les derniers, un indice de la pénétration du rationalisme dans la théologie. Voltaire, qui ne cessa jamais de protester contre les horreurs de la guerre, dut être heureux de se trouver en présence d'une secte dont les membres s'engagent à ne jamais porter les armes contre qui que ce soit :

« Nous n'allons jamais à la guerre : ce n'est pas que nous craignions la mort, au contraire, nous bénissons le moment qui nous appelle à l'Etre des Etres, mais c'est que nous ne sommes ni loups, ni tigres, ni dogues, mais hommes, mais Chrétiens [1]. »

Le puritanisme étroit des presbytériens, leur austérité, leur mépris pour les plaisirs ordinaires de la vie, leur démarche grave, leur stricte observation du sabbat, tout en eux devait inspirer l'antipathie de Voltaire :

« Ces messieurs, qui ont aussi quelques églises en Angleterre, ont mis les airs graves et sévères à la mode en ce pays. C'est à eux que l'on doit la sanctification du dimanche dans les Trois-Royaumes; il est défendu ce jour-là de travailler, de se divertir...; les cartes même y sont si expressément défendues qu'il n'y a que les personnes de qualité, et ce qu'on appelle les honnêtes gens, qui jouent ce jour-là. Le reste de la nation va au sermon, au cabaret, et chez les filles de joie [2]. »

(1) *Lettres Philosophiques*. Ed. Lanson, I, page 6.
(2) *Lettres Philosophiques*. Ed. Lanson, I, page 73.

Mais c'est sur les Anglicans que Voltaire déverse ses sarcasmes; c'est que non seulement les Anglicans ont retenu beaucoup de cérémonies des catholiques mais, comme eux aussi, ils entendent être les maîtres :

« Le clergé anglican a retenu beaucoup de cérémonies catholiques et surtout celle de recevoir les dîmes avec une attention très scrupuleuse. Ils ont aussi la pieuse ambition d'être les maîtres [1]. »

Voltaire reconnaît que les mœurs du clergé anglais sont moins déréglées que les mœurs du clergé français, et il profite de cette étude des sectes pour dire son fait à nos petits abbés :

« Ce que l'on appelle un abbé est une espèce inconnue en Angleterre; les ecclésiastiques sont ici réservés et presque tous pédants. Quand ils apprennent qu'en France, de jeunes gens connus pour leurs débauches, et élevés à la prélature par des intrigues de femmes, font publiquement l'amour, s'égayent à composer des chansons tendres, donnent tous les jours des soupers délicats et longs, et de là vont implorer les lumières du Saint-Esprit, et se nomment hardiment les successeurs des apôtres, ils remercient Dieu d'être protestants [2]. »

En étudiant ces diverses sectes, leurs doctrines, leurs excentricités même, Voltaire s'est rendu compte que le protestantisme était un compromis entre la foi aveugle et la raison, et qu'il tendait à préparer le règne de l'individualisme ; il a vu clairement que la multiplicité des sectes, loin d'être une source de faiblesse pour l'Etat, avait pour résultat de limiter la puissance temporelle de l'Eglise.

« S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion », écrit Voltaire, « son despotisme serait à craindre; s'il n'y en avait que deux, elles se couperaient la gorge ; mais il y en a trente, et elles vivent en paix et heureuses [3]. »

Dans l'*Examen Important*, Voltaire exprime encore la même idée :

« Je crois que depuis notre Révolution, l'Angleterre est le pays où le christianisme fait le moins de mal. La raison en est

(1) *Lettres Philosophiques*. Ed. Lanson, I, page 61.
(2) *Lettres Philosophiques*. Ed. Lanson, I, page 64.
(3) *Lettres Philosophiques*. Ed. Lanson, I, page 74.

que ce torrent est divisé chez nous en dix ou douze ruisseaux soit presbytériens, soit autres dissenters, sans quoi ils nous auraient peut-être submergés [1]. »

Il y a bien encore beaucoup de préjugés parmi ces sectes, mais ils disparaissent de plus en plus; le spectacle dont on est témoin à la Bourse de Londres est des plus réconfortants pour ceux qui croient que le règne de la raison est proche, car là vous y voyez que « le juif, le mahométan et le chrétien traitent l'un avec l'autre comme s'ils étaient de la même religion et ne donnent le nom d'infidèles qu'à ceux qui font banqueroute [2]. »

Le spectacle de ces nombreuses sectes vivant dans une parfaite tranquillité, soumises aux mêmes lois, fut, pour Voltaire, une révélation. A ceux qui, en France, prétendaient encore que la tolérance était dangereuse, il pouvait répondre :

« Il est affreux d'insinuer que la tolérance est dangereuse quand nous voyons à nos portes l'Angleterre et la Hollande peuplées et enrichies par la tolérance et de beaux royaumes dépeuplés et incultes pour la raison contraire [3]. »

Voltaire pouvait observer que chaque secte prétendait être fondée sur l'autorité et exempte des impostures qui se trouvent dans les autres; il notait en même temps que chaque membre d'une même secte se croyait autorisé à penser par lui-même au lieu d'en déléguer le pouvoir à un prêtre. Dans les *Dialogues Chrétiens*, Voltaire prête à un prêtre les paroles suivantes :

« Vous nous citez sans cesse les Anglais et c'est le mot de ralliement des philosophes; vous avez pris à tâche de louer cette nation féroce, impie et hérétique ; vous voudriez avoir comme eux le privilège d'examiner, de penser par vous-même et arracher aux ecclésiastiques le droit immémorial de penser pour vous et de vous diriger [4]. »

On peut affirmer que si Voltaire a donné dans ses *Lettres Philosophiques* une place aussi large à l'étude des sectes religieuses anglaises, c'est que cette étude même forme pour ainsi dire le prélude de ses violentes attaques contre le catholicisme.

(1) *Examen Important*. Vol. XX, page 186.
(2) *Lettres Philosophiques*. Ed. LANSON, I, page 74.
(3) *Réflexions pour les Sots*. Vol. XVIII, page 354.
(4) *Dialogues Chrétiens*. Vol. XVIII, page 359.

Dans un ouvrage très documenté sur *Voltaire in England*, Mr. Ballentyne nous dit qu'il ne semble pas que Voltaire se soit jamais beaucoup intéressé à la politique anglaise : « It does not appear that Voltaire ever much interested himself in English politics » [1]. Si l'on s'en rapporte, en effet, à quelques réflexions que l'on trouve dans sa correspondance, on pourrait même penser que Voltaire se désintéressait de la politique de son pays ; ainsi en 1769 il écrivait à Frédéric : « La politique n'est point mon affaire; je me suis borné à faire mes petits efforts pour rendre les hommes moins sots et plus honnêtes » [2], et à l'article *Gouvernement* du *Dictionnaire Philosophique*, il écrit encore : « Que Dieu me préserve ici d'enseigner les rois et messieurs leurs ministres et messieurs leurs valets de chambre, et messieurs leurs fermiers généraux ! Je n'y entends rien, je les révère tous » [3].

Cependant, Voltaire a beau protester et nous dire que la politique n'est point son affaire, par la critique qu'il a faite des vices et des abus, par le programme de réformes qu'il a tracé, il n'en a pas moins pris une part très active dans la lutte pour la conquête des libertés politiques ; et, pour nous faire accepter plus aisément ce programme de réformes, c'est encore l'exemple de l'Angleterre qu'il nous a offert.

Voltaire, il est vrai, désire que l'on accepte le régime traditionnel de son pays ; il préfère même la monarchie absolue, et, à l'en croire, « les années les plus heureuses de la monarchie ont été les dernières de Henri IV, celles de Louis XIV et de Louis XV quand ces rois ont gouverné par eux-mêmes [4]. » Quant aux Parlements, Voltaire ne voit en eux que les défenseurs des abus et des privilèges ; aussi préfère-t-il la puissance d'un seul que la tyrannie de quelques-uns :

« J'aime mieux obéir à un beau lion, qui est né beaucoup plus fort que moi, qu'à deux cents rats de mon espèce [5]. »

Comment expliquer après cela la profonde admiration qu'il

(1) Ballentyne. *Voltaire in England*. Page 173.
(2) *Lettre à Frédéric*, novembre 1769. Vol. XXXIII, page 71.
(3) *Dictionnaire Philosophique*. Vol. XIII, page 504.
(4) *La Voix du Sage et la Voix du Peuple*. Vol. XVIII, page 166.
(5) *Lettre à St. Lambert*, 5 mai 1771. Vol. XXXIII, page 384.

professe pour la constitution anglaise, admiration qu'il a exprimée dans maints ouvrages et notamment dans les vers de la *Henriade ? :*

> Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
> Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
> Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
> Divisés d'intérêts, réunis par la loi [1].

Dans l' *A. B. C.*, l'un des interlocuteurs demande quel est celui des Etats qui paraît avoir les meilleures lois ; *B,* qui est un personnage anglais et exprime les idées de Voltaire, répond :

« C'est mon pays sans contredit. La preuve en est que, dans tous nos démêlés, nous vantons toujours notre heureuse constitution, et que dans tous les autres royaumes, on en souhaite une autre. Notre jurisprudence criminelle est équitable et n'est point barbare : nous avons aboli la torture, contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays, etc... [2]. »

Voltaire nous a donné lui-même l'explication de cette apparente contradiction. Pour lui, le régime anglais ne saurait convenir à la France ; l'Angleterre est une île et n'a pas besoin d'une puissante armée ; en outre, les Anglais ont dans l'esprit quelque chose de plus ferme, de plus opiniâtre que les autres peuples ; ils ont su secouer le joug de Rome, la dureté de leurs mœurs a contribué à leur donner une franchise généreuse et l'amour de la liberté est devenu leur caractère dominant [3].

En dépit de ces explications, on a l'impression en relisant les œuvres de Voltaire qui traitent de politique, que, par goût et par tradition, l'auteur des *Lettres Philosophiques* partage l'amour du peuple français pour la monarchie, mais que le philosophe, chez lui, est en faveur d'un régime constitutionnel. C'est ce qui explique son admiration pour le pays « où le prince, tout-puissant pour faire le bien, a les mains liées pour faire le mal, où les seigneurs sont grands sans insolence et sans

(1) *La Henriade.* Chant I, vol. V, page 32.
(2) *L.A. B. C.* Vol. XXI, page 137.
(3) *Dictionnaire Philosophique.* Vol. XIII, page 511.

vassaux et où le peuple partage le gouvernement sans confusion » [1].

D'ailleurs, si Voltaire accepte le principe de la monarchie absolue, il ne veut pas du despotisme et il se réserve le droit d'en montrer les abus et les vices. N'est-ce pas lui qui s'écriait en voyant les maux engendrés par la Révocation de l'Edit de Nantes :

« Ah ! Louis XIV, Louis XIV, que n'étais-tu philosophe ! Ton siècle a été grand ; mais tous les siècles te reprocheront tant de citoyens expatriés et Arnaud sans sépulture [2]. »

Voltaire ne se doute pas qu'en appelant sans cesse l'attention des Français sur l'heureuse constitution anglaise, sur les abus du gouvernement français, sur le fait que les paysans anglais mangent du pain blanc, alors que nos paysans sont réduits à la plus extrême misère, il va contribuer puissamment à précipiter le régime dont il se dit le défenseur. Si, comme l'affirme M. Lanson, les *Lettres Philosophiques* sont « la première bombe lancée contre l'ancien régime » [3], il est facile de trouver dans d'autres ouvrages de Voltaire d'autres engins de destruction.

Que l'on relise les *Pensées sur le Gouvernement, Institutions Républicaines, L'A. B. C., La Voix du Peuple et la Voix du Sage,* le *Prix de la Justice et de l'Humanité,* l'article *Gouvernement* du *Dictionnaire Philosophique* et l'on y trouvera un programme de réformes révolutionnaires.

Voici en effet ce qu'écrit Voltaire à l'article *Gouvernement :*

« Voici à quoi la législation anglaise est enfin parvenue : à remettre chaque homme dans tous les droits de la nature dont ils sont dépouillés dans presque toutes les monarchies. Ces droits sont : liberté entière de sa personne, de ses biens ; de parler à la nation par l'organe de sa plume ; de ne pouvoir être jugé en matière criminelle que par un jury formé d'hommes indépendants ; de ne pouvoir être jugé en aucun cas que suivant les termes précis de la loi ; de professer en

(1) *Lettres Philosophiques.* Ed. Lanson, I, page 89.
(2) *Discours de M. Belleguier.* Vol. XXII, page 140.
(3) G. Lanson. *Voltaire.* Page 52.

paix quelque religion qu'on veuille... J'ose dire que si on assemblait le genre humain pour faire des lois, c'est ainsi qu'on les ferait [1]. »

Deux chapitres de *L'A. B. C.* portent les titres *De la meilleure Législation* et *Des Abus* ; Voltaire nous y offre encore l'exemple de l'Angleterre où chaque accusé est jugé par ses pairs, et n'est réputé coupable que lorsque ces derniers sont d'accord sur le fait, où la torture est abolie et il conclut avec ces mots :

« Je parlerais plus longtemps qu'Esdras si je voulais faire écrire nos abus sous ma dictée [2]. »

Que manque-t-il donc aux Français pour réaliser cet excellent programme de réformes ? Une seule chose : un profond amour de la liberté ; et Voltaire cite à plusieurs reprises les vers de Middleton dans lesquels le poète anglais exprime l'idée que les Français, avides de gloire, semblent se plaire dans l'esclavage :

> Tel est l'esprit français ; je l'admire et le plains.
> Dans son abaissement quel excès de courage !
> La tête sous le joug, les lauriers dans la main,
> Il chérit à la fois la gloire et l'esclavage [3].

Aussi, dès son retour d'Angleterre, Voltaire ne cessera dans ses œuvres diverses, ainsi que dans sa correspondance, de célébrer les bienfaits de la liberté et de rappeler à ses compatriotes l'exemple de l'Angleterre. En 1731, il écrit à Thiériot :

« Je joins ma faible voix à toutes les voix d'Angleterre, pour faire un peu sentir la différence qu'il y a entre leur liberté et notre esclavage, entre leur sage hardiesse et notre folle superstition, entre l'encouragement que les Arts reçoivent à Londres et l'oppression honteuse sous laquelle ils languissent à Paris [4]. »

Alors qu'il est encore à Berlin, Voltaire se lamente de ce

(1) *Dictionnaire Philosophique.* Vol. XIII, page 513.
(2) *L'A .B .C.* Vol. XXI, page 140.
(3) *Honnêtetés Littéraires.* Vol. XX, page 8. Et *Pensées sur le Gouvernement.* Vol. XVIII, page 203.
(4) *Lettre à M .Thiériot,* 1er mai 1731. Vol. XXIV, page 104.

que les Français se refusent à suivre l'exemple de leurs voisins d'Outre-Manche :

« C'est un grand malheur qu'il y ait si peu de gens en France qui imitent l'exemple des Anglais. On a été obligé d'adopter leur physique, d'imiter leur système de finance, de construire les vaisseaux selon leur méthode ; quand les imitera-t-on dans la noble liberté de donner à l'esprit tout l'essor dont il est capable ? (1) »

Si Voltaire emploie toutes les ressources de son talent et de son génie pour réclamer la liberté de penser et d'écrire, c'est qu'il se rend compte que, sans cette liberté, les réformes qu'il voudrait voir établir en France sont impossibles. La liberté de penser doit engendrer toutes les autres libertés.

« C'est cette liberté qui est la loi fondamentale de toutes les nations : c'est la seule loi contre laquelle rien ne peut prescrire, parce que c'est celle de la nature (2). »

Voltaire nous rappelle encore qu'en Angleterre « si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre citoyen, la loi le venge ; le ministre est incontinent condamné à payer l'amende envers le citoyen, et il la paye » (3) ; enfin à tous ces avantages il faut encore ajouter « le droit que tout homme a parmi nous de parler par sa plume à la nation entière » (4).

Il ressort donc clairement de tous les témoignages que nous venons d'invoquer que, lorsque Voltaire réclame la liberté de penser, la liberté d'écrire, la liberté personnelle, lorsqu'il demande la suppression de certains privilèges et qu'il dénonce les abus, il le fait toujours en nous invitant à jeter les yeux sur cette île qui, un siècle auparavant, était à peine connue des Français et qui vient de se placer à la tête des nations grâce au fait, estime Voltaire, qu'elle compte un plus grand nombre de citoyens qui pensent par eux-mêmes.

Lorsqu'en 1726, Voltaire quitta la France pour se rendre en Angleterre, il était loin d'avoir donné à sa vie un but bien défini ; introduit de bonne heure dans la société des libertins,

(1) *Lettre à Mme...*, Berlin 1753. Vol. XXVII, page 169.
(2) *L'A. B. C.* Vol. XXI, page 134.
(3) *L'A. B. C.* Vol. XXI, page 138.
(4) *L'A. B. C.* Vol. XXI, page 138.

absorbé par les plaisirs de la Régence, les nombreux abus dont il était sans cesse le témoin ne lui avaient point encore inspiré cet esprit de généreuse révolte qu'il manifestera plus tard, lorsque son esprit aura pris un tour plus sérieux. La liberté de penser, les libertés politiques surtout lui paraissaient alors comme un rêve irréalisable ; il fallut le frappant contraste de la forte organisation sociale anglaise issue de la Révolution et de la désorganisation de la société française qui suivit la mort de Louis XIV, pour faire comprendre à Voltaire toute la beauté et toute la grandeur morale de la vie libre.

Fort de l'exemple de l'Angleterre, instruit et mûri par ces deux années d'exil, durant lesquelles il avait vécu au milieu d'un peuple grave et sérieux, absorbé dans l'étude de problèmes sociaux et philosophiques, Voltaire eut désormais devant lui un idéal. Il résolut de se faire, une fois rentré dans son pays, l'apôtre de la raison et le champion de toutes les libertés. Pour remplir ce but, outre son génie et son talent d'écrivain, Voltaire disposait d'une richesse de matériaux qu'il avait accumulés durant son séjour en Angleterre ; sa voix allait bientôt retentir dans l'Europe tout entière et y annoncer l'évangile de la raison et l'éclat de son génie allait, pour un temps, faire oublier les maîtres dont il s'était inspiré.

« L'exemple de l'Angleterre, écrit Condorcet, lui montrait que la vérité n'est pas faite pour rester un secret entre les mains de quelques philosophes... Dès ce moment, Voltaire se sentit appelé à détruire tous les préjugés dont son pays était l'esclave. Il sentit la possibilité d'y réussir par un mélange heureux d'audace et de souplesse, en sachant tantôt céder aux temps, tantôt en profiter ou les faire naître [1]. »

S'inspirant de la philosophie anglaise dans ce qu'elle a de particulier, à savoir la recherche de principes ayant une application immédiate, Voltaire durant toute sa vie restera fidèle au principe qu'il a adopté comme devise : penser pour agir. Lorsque, par exemple, D'Alembert et les autres encyclopédistes, découragés par les nombreux obstacles que l'on dresse devant eux, songent à abandonner la lutte, c'est Voltaire

(1) Condorcet. *Vie de Voltaire*. Page 8.

qui les encourage et les soutient en leur rappelant le but à atteindre. En 1760, il écrivait à D'Alembert :

« Le *Dictionnaire encyclopédique* continue-t-il ? Sera-t-il défiguré et avili par de lâches complaisances pour des fanatiques ? Ou bien sera-t-on assez hardi pour dire des vérités dangereuses ? [1] »

Si, dans sa lutte contre l'intolérance et tous les abus, Voltaire déploie une telle énergie, cela n'est pas dû seulement à l'indignation que lui inspire l'injustice ; Voltaire croit que le progrès de la raison est entre les mains de quelques philosophes ; il a une confiance illimitée dans la puissance de leurs écrits et croit que le progrès social en Angleterre est dû au fait que ce pays a compté un plus grand nombre de philosophes.

Déjà, de son vivant, Voltaire a pu constater les heureux résultats de la lutte entreprise par les philosophes français : on sent, en suivant l'évolution de sa pensée, qu'en dépit de tous les sarcasmes dont il accable les malheureux Welches, il devine l'approche d'une ère nouvelle pour la France. A ceux qui médisent de leur siècle et invoquent sans cesse le passé, il réplique :

« Je réponds que nous étions beaucoup plus mal. Mais je dis que les hommes qui sont aujourd'hui à la tête des gouvernements, étant beaucoup plus instruits qu'on ne l'était alors, il est honteux que la société ne se soit pas perfectionnée en proportion des lumières acquises. Je dis que ces lumières ne sont encore qu'un crépuscule. Nous sortons d'une nuit profonde et nous attendrons le grand jour [2]. »

De l'étude de l'histoire, Voltaire a tiré la conviction que l'évolution de l'humanité a pour loi le progrès. Comme résultat de ses observations faites en Angleterre, Voltaire est convaincu que la prospérité et le bien-être d'une nation suivent nécessairement la conquête des libertés et c'est pour cette raison qu'il peut annoncer aux Français l'approche d'une ère nouvelle durant laquelle la masse de l'espère humaine jouira d'un plus grand bonheur.

(1) *Lettre à d'Alembert*, 25 avril 1760. Vol. XXVII, page 416.
(2) *Des Singularités de la Nature*, Vol. XX, page 528.

Cette foi au progrès universel, qui est un des traits les plus frappants de l'esprit du XVIII^e siècle, Voltaire a su la répandre parmi les Français ; son *Essai sur les Mœurs* est d'ailleurs un vaste tableau du progrès accompli à travers les siècles. Si Voltaire reconnaît que le XVII^e siècle est, au point de vue littéraire, supérieur au siècle suivant, par contre le XVIII^e siècle est un siècle beaucoup plus éclairé ; aussi Voltaire préfère-t-il son siècle au siècle de Louis XIV.

« Nous n'avons aujourd'hui, dit Voltaire, ni des Racine, ni des Molière, ni des La Fontaine, ni des Boileau et je crois même que nous n'en aurons jamais ; mais j'aime mieux un siècle éclairé qu'un siècle ignorant qui a produit sept ou huit hommes de génie [1]. » Et Voltaire fait remarquer que ces génies du XVII^e siècle étaient des hommes très petits en fait de philosophie.

C'est encore à l'influence anglaise qu'est due l'extension donnée au terme *philosophe* durant le XVIII^e siècle. Ce terme n'est plus seulement appliqué aux grands esprits spéculatifs ; Voltaire désigne sous le nom de philosophe tout homme instruit, qui, débarrassé de tout préjugé, lutte dans ses écrits pour l'amélioration de l'homme en tant qu'être social et ne se laisse guider que par la raison.

« La philosophie, dit Voltaire, est simple, elle est tranquille, sans envie, sans ambition, elle médite en paix loin du luxe, du tumulte et des intrigues du monde ; elle est indulgente, elle est compatissante. Sa main pure porte le flambeau qui doit éclairer les hommes ; elle ne s'en est jamais servi pour allumer l'incendie en aucun lieu de la terre [2]. »

Nous avons vu à propos de l'influence de Locke, que c'est grâce à Voltaire que l'empirisme anglais s'est glissé peu à peu dans la philosophie française ; c'est grâce à Voltaire surtout que l'attention des philosophes s'est portée spécialement sur les problèmes sociaux qui demandaient une solution immédiate.

Il est arrivé parfois à Voltaire d'exagérer l'importance des écrits philosophiques; c'est ainsi qu'il a cru que la Révolution

(1) *Lettre au comte de la Touraille*, 12 mai 1766. Vol. XXVII, p. 416.
(2) *Discours de M. Belleguier*. Vol. XXII, page 132

anglaise avait été causée par l'œuvre de quelques philosophes. alors que c'est le contraire qui a eu lieu. Néanmoins, si l'on tient compte du sens spécial qu'il donne au terme « philosophe », on peut conclure qu'il ne s'est trompé qu'à demi ; d'ailleurs, les progrès accomplis en France, de son vivant. semblaient justifier sa confiance dans les heureux résultats que devait produire l'œuvre des philosophes.

« Si la guerre est devenue moins barbare. dit Voltaire, le gouvernement de chaque Etat semble devenir aussi moins inhumain et plus sage. Les bons écrits faits depuis quelque temps ont percé dans toute l'Europe, malgré les satellites du fanatisme qui gardaient tous les passages. La raison et la pitié ont pénétré jusqu'aux portes de l'inquisition. On commence à se repentir en Espagne d'avoir chassé les Maures qui cultivaient la terre ; et s'il était question de révoquer aujourd'hui l'Edit de Nantes, personne n'oserait proposer une injustice si funeste (1). »

L'esprit de libre discussion et de tolérance, que Voltaire avait tant admiré en Angleterre, commençait à se répandre en France et quelques mois avant sa mort, le patriarche de Ferney pouvait écrire :

« Voyez tous les souverains de l'Europe rendre hommage aujourd'hui à une philosophie qu'on ne croyait pas, il y a cinquante ans, pouvoir s'approcher d'eux. Il n'y a pas une province où il ne se trouve quelque sage qui ne travaille à rendre les hommes moins méchants et moins malheureux. Partout de nouveaux établissements, pour encourager le travail et par conséquent la vertu ; partout la raison fait des progrès qui effrayent même le fanatisme (2). »

Voltaire, s'inspirant encore de ce qu'il avait vu en Angleterre, n'a cessé de demander que l'on développe le commerce, que l'on crée de nouvelles industries, que l'on relève le sort du paysan, en un mot que l'on diminue le nombre des malheureux ; plus que tout autre, il a contribué à rendre honorable le travail le plus humble.

Tels sont les heureux résultats que Voltaire retira de ses

(1) *De la Paix Perpétuelle.* Vol. XXI, page 355.
(2) *Prix de la Justice et de l'Humanité.* Vol. XXIII, page 467.

observations sur les institutions et sur les mœurs anglaises ; ces résultats sont si importants que ceux-là même qui nient l'influence de Locke ou des déistes, s'accordent généralement à reconnaître que les deux années passées en Angleterre furent pour Voltaire les plus fructueuses de son existence.

Nous espérons avoir réussi à montrer, au cours de cette étude, toute l'importance de l'influence que l'Angleterre exerça sur l'esprit de Voltaire, ainsi que les diverses sources où ce dernier puisa les idées nouvelles qu'il allait répandre dans son pays et auxquelles il allait donner une force de pénétration inconnue en Angleterre même.

A peine de retour en France, l'auteur d'*Œdipe*, tout en poursuivant ses travaux littéraires, porte de plus en plus son attention vers les problèmes philosophiques et sociaux, il fait connaître la méthode expérimentale de Locke et de Newton, vulgarise les découvertes de ce dernier, inspire à ses compatriotes un dédain pour les spéculations métaphysiques et un goût nouveau pour les sciences, attaque le fanatisme, montre les heureux résultats de la tolérance en Angleterre, communique sa foi dans le progrès et la raison humaine ; enfin s'inspirant encore de ce qu'il a lu et vu en Angleterre, il attire l'attention des Français sur l'heureuse constitution anglaise, réclame la liberté de penser, la liberté d'imprimer et la liberté religieuse, dénonce les abus, demande l'adoucissement des peines et la suppression de la torture, insiste pour que l'on améliore le sort des classes pauvres par le développement du commerce et de l'industrie et trouve des accents prophétiques pour annoncer l'approche d'une ère de justice et de liberté.

A Voltaire revient l'honneur d'avoir le premier appelé l'attention des Français sur les richesses intellectuelles de l'Angleterre, richesses qui étaient presque ignorées lorsqu'il prit refuge Outre-Manche ; « Voltaire a été, dit M. Larbaud, le constructeur de ce pont invisible qui a relié la vie intellectuelle de l'Angleterre au Continent [1]. »

Conclurons-nous que Voltaire n'a fait que s'approprier les idées anglaises et les présenter sous une forme plus attrayante

(1) *Revue Commerce*. Automne 1924.

et plus claire ? C'est ce que Mr. A. S. Hurn semble vouloir affirmer.

« Il est impossible, écrivait récemment Mr. Hurn, d'indiquer telle œuvre ou telle idée comme contribution personnelle de Voltaire à la pensée de son époque. C'est plutôt un exemple frappant du type de génie qui vulgarise les pensées des autres [2]. »

Nous ne saurions accepter une telle conclusion. Il est vrai que, grâce à son talent d'écrivain, Voltaire sut faire pénétrer en France des idées qu'il avait empruntées aux écrivains et philosophes anglais, ou qui lui avaient été suggérées par ses observations sur l'organisation sociale et politique de l'Angleterre ; mais Voltaire fit mieux que cela, et c'est faire injure à sa mémoire que de le considérer simplement comme un vulgarisateur des pensées des autres.

Grâce à son propre génie, Voltaire comprit que les lumières qui nous venaient d'Outre-Manche n'étaient encore qu'un crépuscule ; il vit clairement que les récents progrès accomplis en Angleterre n'étaient que le prélude d'un mouvement beaucoup plus vaste qui avait pour but l'affranchissement de l'intelligence humaine, il sut comprendre les aspirations secrètes de son siècle et leur donner une orientation, il imprima au mouvement d'émancipation commencé en Angleterre une impulsion plus forte et plus rapide ; enfin, non content de s'être fait l'apôtre de la raison, il le fut encore d'une vertu essentiellement française : l'humanité. C'est là, et non pas simplement dans l'assimilation des idées anglaises, qu'est la gloire de Voltaire.

Reconnaissons cependant que l'apport fourni par l'Angleterre fut immense et que si Voltaire n'avait découvert dans ce pays une riche littérature, une philosophie originale, une méthode scientifique rationnelle, des institutions politiques et sociales en grande voie de progrès, il n'eût peut-être jamais occupé une place unique dans l'histoire de la littérature universelle.

(1) A. S. Hurn. *Voltaire et Bolingbroke*. Page 5.

TABLE DES MATIERES

PREMIERE PARTIE

Introduction

Le nom de Voltaire soulève encore aujourd'hui l'enthousiasme ou la haine. — Jugements récents portés sur Voltaire par divers critiques. — Voltaire et les Canadiens Français. — L'esprit du XVIII[e] siècle. — Influence réciproque exercée par la France et l'Angleterre. — Progrès accompli par l'Angleterre vers la fin du XVII[e] siècle. — Voltaire fait connaître l'Angleterre sur le continent. — Le but de cette étude..... Page 1.

Chapitre premier

L'arrivée de Voltaire en Angleterre. — Il est introduit dans le monde politique et littéraire. — Ses premières impressions. — Voltaire déploie une merveilleuse activité. — Ce qu'il rapportera en France après un séjour en Angleterre de plus de deux ans..... Page 17.

Chapitre II

Les contemporains de Voltaire.

Voltaire acquiert rapidement une excellente connaissance de la langue anglaise. — Les *Essais anglais.* — Les premiers ouvrages anglais lus par Voltaire. — Admiration de Voltaire pour Pope. — Les traces de l'influence de Pope dans l'œuvre de Voltaire. — Voltaire fait un éloge hyperbolique de l'*Essai sur l'Homme.* — Il proteste contre la théorie de l'Optimisme. — Voltaire s'est inspiré de Pope dans le *Temple du Goût* et la *Loi Naturelle.* — Voltaire admire la profondeur et l'énergie du vers anglais. — Swift, le Rabelais anglais. — Le *Conte du Tonneau.* — *Gulliver.* — Voltaire s'est inspiré de Swift dans *Micromégas* et *Candide.* — Young. — Thomson. — Congreve. — Gay..... Page 27.

Chapitre III

Les Ecrivains de la Restauration.

Rochester et Waller. — La considération dont jouissent les gens de Lettres. — Hudibras. — Dryden. — Le grand écrivain de la Restauration placé par Voltaire au-dessus de Shakespeare. —

Essay on Dramatic Poesy. — Voltaire reproduit dans ses œuvres certaines idées contenues dans l'*Essay* de Dryden. — *Caton* un chef-d'œuvre pour la diction et la beauté des vers. — Vigueur et énergie du vers anglais. — Les Anglais « précepteurs du genre humain ». — Voltaire admire la facilité du vers anglais à exprimer les idées philosophiques les plus profondes. Page 53.

CHAPITRE IV

Shakespeare.

Voltaire est frappé par les beautés que l'on rencontre dans le théâtre de Shakespeare. — Critiques de Dryden. — Impression de Voltaire à la représentation de *Jules César.* — Les irrégularités du Théâtre de Shakespeare. — Le *Discours sur la Tragédie.* — Raisons pour lesquelles Voltaire, vers la fin de sa vie, adopte un ton plus agressif à l'égard de Shakespeare. — L'Art classique menacé. — Bonne foi de Voltaire. — *Othello* et *Zaïre.* — Les emprunts faits par Voltaire au théâtre de Shakespeare. — Réfutation d'un jugement porté par M. Lounsbury. — Conclusion..... Page 65.

II PARTIE

CHAPITRE V

Caractère particulier de la philosophie anglaise. — Ce qui caractérise l'esprit du XVIII[e] siècle. — La période connue sous le nom de « *Enlightenment* ». — En Angleterre, la révolution politique précède la révolution intellectuelle. — Les philosophes anglais se méfient des vastes spéculations métaphysiques et sont surtout attirés par l'étude de théories susceptibles de fournir des résultats immédiats. — La philosophie anglaise convient à l'esprit pratique de Voltaire..... Page 99.

CHAPITRE VI

Locke.

Constante admiration de Voltaire pour le philosophe anglais dont il se dit le disciple. — Voltaire loue sans cesse la prudence et la modestie de Locke. — But de Locke en publiant l'*Essay on the Human Understanding.* — Idées innées. — Origines de nos connaissances. — Les idées innées de Descartes. — Doctrine de l'expérience. — Notion de substance. — Domaine de la foi et de la raison. — Locke et Descartes. — Dédain de Voltaire pour les spéculations métaphysiques. — Dieu. — L'âme. — La liberté. — Justice universelle. — Voltaire s'efforce de ramener tous les problèmes de la métaphysique à la morale. — Locke et la tolérance. — *Traités sur le gouvernement.* — Le défenseur de la liberté et de la propriété. — *The Reasonable-*

ness of Christianity. — Locke et la critique. — Influence de Locke sur Voltaire..... Page 109.

CHAPITRE VII

Newton.

Newton partage avec Locke l'honneur d'avoir fait pénétrer l'empirisme anglais sur le continent. — Voltaire a vu clairement les liens qui unissent Locke et Newton. — Voltaire oppose Newton à Descartes. — Date de sa conversion au newtonisme. — But de Voltaire en publiant les *Eléments de la philosophie de Newton.* — Les erreurs de Descartes. — Voltaire pressent l'importance que va prendre le développement de la science. — Voltaire devient de plus en plus conscient de l'ignorance éternelle à laquelle nous paraissons être condamnés. — Newton confirme Voltaire dans la plupart de ses idées métaphysiques. — Le Dieu architecte de Newton. — Les vues de Newton sur l'âme, la liberté, la justice universelle. — Les heureux avantages que Voltaire a retirés de l'étude de l'œuvre de Newton. Page 170

Bolingbroke.

La réputation de Bolingbroke de son vivant. — Portrait de Bolingbroke par Voltaire. — Admiration de Pope et Swift. — Bolingbroke presque oublié aujourd'hui. — Les idées philosophiques de Bolingbroke. — Bolingbroke et Voltaire ont exprimé les mêmes idées; parfois même Voltaire reproduit littéralement les même arguments. — L'influence de Bolingbroke sur Voltaire s'est fait surtout sentir dans les attaques dirigées contre le Christianisme. — Bolingbroke et la critique. — Incohérence de l'œuvre de Bolingbroke. — Cependant c'est grâce à Bolingbroke que Voltaire connut la vie sociale anglaise et sentit naître un goût très vif pour la littérature et la philosophie anglaises..... Page 198.

CHAPITRE IX

Le déisme anglais.

Les origines du mouvement déiste. — L'influence des sceptiques français en Angleterre. — Importance de la controverse déiste. — Réfutation d'une critique de M. Paul Souday. — Herbert de Cherbury et ses cinq propositions. — Bossuet et les sectes protestantes. — Les principaux représentants du déisme anglais et leur doctrine. — Voltaire suit attentivement la controverse et en comprend la véritable signification. — Voltaire trouve dans l'œuvre des déistes d'utiles et abondants matériaux. — Résultats positifs acquis par Voltaire..... Page 221.

Chapitre x

Les Mœurs et les Institutions anglaises.

Les impressions de Voltaire à son arrivée en Angleterre. — Premier enchantement. — L'air de liberté que l'on respire Outre-Manche. — Si Voltaire admire les mœurs et les institutions anglaises il ne semble pas avoir aimé le caractère anglais. — — Libertés anglaises. — Le mérite seul est récompensé. — Egalité du noble et du marchand. — Les sectes religieuses. — La Tolérance. — Voltaire et la politique. — Bien que partisan de la monarchie absolue, il admire l'heureuse constitution anglaise. — Voltaire, inspiré par l'exemple de l'Angleterre, dresse un véritable programme de réformes. — Conclusion : l'Angleterre a exercé une immense influence sur Voltaire, mais ce dernier ne mérite pas le reproche qui lui a été adressé d'être un vulgarisateur de génie. — La contribution personnelle de Voltaire..... Page 263.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Ouvrages de Voltaire cités.

Note. — *Tous les ouvrages de Voltaire mentionnés ci-dessous se rapportent à l'édition Lahure publiée en* 1859.

	Numéro des volumes	Date de publication
Avis sur les Calas et les Sirven	XIX	1766
Défense de Milord Bolingbroke	XVIII	1752
De la Paix Perpétuelle	XXI	1769
Des Singularités de la Nature	XX	1768
Dialogues Chrétiens	XVIII	1760
Dialogue du Douteur et de l'Adorateur	XIX	1763
Dialogues d'Evehmère	XXIII	1777
Dialogues entre Lucrèce et Posidonius	XVIII	1756
Dictionnaire Philosophique	XII	1755
Dieu et les Hommes	XXI	1769
Diner du comte de Boulainvilliers	XX	1767
Discours de M. Belleguier	XXII	1773
Discours sur la Tragédie	I	1730
Dsicours en vers sur l'homme	V	1734-37
Eléments de la Philosophie de Newton	XVII	1738
Eloge Historique de Mme du Châtelet	XVIII	1752
Eloge Historique de la Raison	XV	1774
Epître Dédicatoire à Mme du Châtelet	XX	1745
Essai sur les Mœurs	VII	1756
Essai sur la Poésie Epique	V	1726
Examen important sur Milord Bonlingbroke	XX	1736
Extraits des Sentiments de Jean Meslier	XVIII	1762
Fragments sur l'Histoire Générale	XXII	1773
Histoire de l'Etablissements du Christianisme	XXIII	1777
Histoire de Jenni	XV	1775
Homélie sur l'Athéisme	XX	1766
Honnêtetés Littéraires	XX	1767
Idées Républicaines	XVIII	1762
L'A. B. C.	XXI	1769
La Bible enfin expliquée	XXIII	1776
La Henriade	V	1773

	Numéro des volumes	Date de publication
La Mort de Mlle Lecouvreur	V	1730
La Voix du Sage et la Voix de Dieu	XVIII	1750
Lettre à l'Académie	XXII	1776
Lettre sur les Auteurs Anglais	XX	1767
Lettre de Charles Gouju à ses frères	XVIII	1761
Lettre à M.	XVII	1727
Lettre de M. Curstorf à M. Kirkeff	XVIII	1760
Lettre de Memmius à Cicéron	XXII	1771
Lettres Philosophiques. Œuvres complètes	XVII	1734
Lettre sur Spinoza	XX	1767
Le Philosophe ignorant	XX	1766
Micromégas	XV	1752
Observations sur le Jules César de Shakespeare.	I	sans date
Parallèle d'Horace, de Boileau et de Pope	XVIII	1761
Pensées sur le Gouvernement	XVIII	1759
Pensées, Remarques et Observations	XXIII	1777
Poème sur la Loi naturelle	V	1752
Préface de Sémiramis	IX	1748
Préface de Zaïre	I	1735
Profession de Foi des Théistes	XX	1768
Prix de la Justice et de l'Humanité	XXIII	1777
Questions sur les Miracles	XIX	1765
Réflexions pour les Sots	XVIII	1760
Remarques de l'Essai sur les Mœurs	XIX	1763
Remontrances à Antoine-Jacques Roustan	XX	1768
Sermon des Cinquante	XVIII	1762
Sermon du Rabbin Akib	XVIII	1761
Siècle de Louis XIV	VIII	1751
Traité de Métaphysique	XVII	1734
Traité sur la Tolérance	XIX	1763
Zaïre	VI	1732

II. — OUVRAGES SUR VOLTAIRE

BALLENTYNE (A.). — *Voltaire in England*, 1919.

BELLESSORT (A.). — *Voltaire*, 1925.

BERSOT (Ernest). — *La Philosophie de Voltaire*, Paris, 1848.

COLLINS (Churton). — *Voltaire in England*, London, 1908.

CONDORCET. — *Vie de Voltaire*, Paris, 1895.

DESNOIRESTERRES. — *Voltaire et la Société française*, Paris, 1775.

FAGUET (E.). — *Voltaire*. Classiques populaires.

FOULET (L.). — *Correspondance sur Voltaire*. Paris, 1913.

HAHN (J.).—*Voltaire's Stelllung zur Frage der menschlishen Freiheit*. Leipzig, 1905.

HOUSSAYE (A.). — *Le roi Voltaire*. Paris, 1804. 5e édit.

HURN (A.-S.). — *Voltaire et Bolingbroke*. Paris, 1915.

LANSON (G.). — *Lettres Philosophiques*, 2 vol. Paris, 1915, 2e édit.

LANSON (G.). — *Voltaire*. Paris, 1906.

Lounsbury (T.-R.). — *Voltaire and Shakespeare*. New-York, 1902.
Morize (André). — *Commentaire sur Candide*. Paris, 1913.
Morley (J.). — *Voltaire*. London, 1913.
Pellissier (G.). — *Voltaire Philosophe*. Paris, 1908.
Urbach (R.). — *Voltaire's Verhaltnis zu Newton und Locke*. Halle, 1900.

III. — OUVRAGES DES ECRIVAINS ET PHILOSOPHES ANGLAIS COMMENTÉS PAR VOLTAIRE

Bolingbroke's Works. — 8 volumes. London, 1754.
Collins (A.). — *A Discourse of Free-Thinking*. London, 1713.
Pope (A.). — *Poems of Pope*, The Co-Operative Society. New-York and London.
Dryden. — *Essays of John Dryden*. W. P. Kerr, Oxford, 1900.
Locke's Works. — 10 volumes. London, 1823.
Swift. — *The Prose Works of Jonathan Swift*. 12 volumes. London, 1898.
— *The correspondence of Swift*. London, 1913.
— M. Collins. *Discourse of Free-Thinking*. Vol. I, 1898. Ed. Scott.
— *Tale of the Tub*. Oxford, 1920.
Young. — *Young's Poetical Works*. Boston, Hougton, Mifflin et Company.

IV. — OUVRAGES GENERAUX

Bossuet. — *Histoire des Variations*, 1688.
Benn (A.-W.). — *History of Rationalism in the Nineteenth Century*. 2 volumes. London, 1906.
Bloch (L.). — *La Philosophie de Newton*. Paris, 1908.
Brunetière (F.). — *Etudes critiques*. Paris, 1908.
— *La Littérature française*. Vol. III. Paris, 1919.
Bury (J.-B.). — *Freedom of Thought*. London, Williams and Norgate.
Cambridge. — *Modern History*. Vol. VI, Cambridge, 1906.
Ducros (L.). — *Les Encyclopédistes*. Paris, 1900.
Faguet (Emile). —*Dix-huitième siècle*. Paris. 44e édit.
Fréchette (L.). — *La Légende d'un Peuple*. Montréal, 1908.
Hassall (A.). — *Life of Viscount Bolingbroke*. Oxford, 1915.
Lanfrey (P.). — *L'Eglise et les Philosophes*. Paris, 1857, 2e édit.
Leadam (T.-S.). — *The Political History of England*. 12 volumes. London, 1909.
Lechler. — *Geschichte des Englishen Deismus*. Stuttgart, 1841.
Levy-Bruhl. — *History of Modern Phylosophy in France*. Chicago, 1899.
Pringle-Pattinson. — *Locke's Human Understanding*. London, 1925.
Strachey Lytton. — *Books and Characters*. New-York, 1922.
Montagu, (Mrs). — *Essays on the Writings and Genius of Shakespeare*. London, 1769.
Rémusat (Ch.). — *L'Angleterre au* XVIIIe *siècle*. Paris, 1866.

ROBERTSON (J.-M.). — *A Short History of Free-Thought*, 2 volumes. London, 1905.
SICHEL. — *Bolingbroke and his Times*. 2 volumes. London, 1901.
SORLEY (W.-R.). — *Locke's Human Understanding*. London, 1925.
SPENCE'S. — *Anecdotes*. London, 1820.
STEPHEN LESLIE. — *English Thought in the Eighteenth Century*. 2 volumes. London, 1902. 3e Ed.
SMITH, NICHOL. — *Eighteenth Century Essays on Shakespeare*. Glasgow, 1903.
VILLEMAIN (M.). — *Littérature au* XVIIIe *siècle*. Paris, 1846.
YORK (P.-C.). — *Article sur Bolingbroke*.

V. — REVUES ET JOURNAUX

Encyclopaedia Britannica. Article sur Bolingbroke, publié par P.-C. YORK.
Revue d'Histoire littéraire de la France. Articles de M. FOULET. « Voltaire en Angleterre » (1906 et 1908).
Revue de Paris. Article de M. LANSON sur Voltaire et les Lettres philosophiques (1908).
Revue Commerce. Lettre à mon Ami, de M. LARBAUD. Automne 1925.
Le Temps. 26 janvier 1925.

Vu pour impression.
Rennes, le 17 Avril 1926.
Le Président du Jury :
G. DOTTIN.

RENNES
Imprimerie de *L'Ouest-Eclair*, 38, rue du Pré-Botté